Au foyer romand.

Que d'idées antiques et touchantes s'attachent à notre seul mot de foyer !

CHATEAUBRIAND.

C'est là que nous aimons, là que nous sommes aimés.

* * *

Au Foyer romand.

Les neuf années précédentes sont en vente à la même adresse. Prix de chaque année, soit 1 volume broché : 3 fr. 50 ; relié, avec plaque spéciale, 5 fr.

Le prix de la collection complète, — 9 volumes, — est fixé actuellement à 27 fr. l'exemplaire broché, et à 36 fr. 50 l'exemplaire relié.

Au

Foyer romand.

Etrennes littéraires pour 1896.

HENRI WARNERY

PHILIPPE GODET. — VIRGILE ROSSEL.

Mme GEORGES RENARD. — ERNEST TISSOT.

Mlle EUGÉNIE PRADEZ. — A.-M. GLADÈS. — EMILE BESSIRE.

P. FÉAL. — EDOUARD ROD.

Mlle BERTHE VADIER. — ALFRED CERESOLE. — HENRI DUFOUR.

Dr CHATELAIN. — GASPARD VALLETTE.

GEORGES SYLVAIN. — CH. BONIFAS.

M. DURAND.

LAUSANNE

F. PAYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1895

Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel & Cie.



Au foyer romand.

Chronique romande.

L'ODEUR des regains coupés, qui m'arrive des pentes prochaines, m'enseignerait, si je ne le savais de reste, combien est vain le métier de chroniqueur — surtout de chroniqueur romand. — Car notre vie se déroule, doucement uniforme. Nous sommes un peuple heureux qui n'a pas d'histoire. Faire nos foins, rentrer nos moissons, vendanger nos vignes, fabriquer des fromages et des montres, que nous ne vendons pas toujours, ne sont-ce pas là nos grandes affaires, assez semblables d'ailleurs à celles de presque tous les hommes ? Nous vivons pourtant ; nous avons nos luttes politiques, nos solennités militaires et civiles, — dont peut-être devrais-je vous apporter l'écho, — nos arts et nos lettres. Nous vivons, et de plus en plus, me semble-t-il, nous

sentons, nous nous efforçons de prouver, comme un des premiers l'affirmait Rambert, qu'il y a vraiment une Suisse romande ; je veux dire que ce n'est pas seulement un terme géographique désignant une réunion de cantons, dont chacun existe pour soi ; mais qu'ensuite peut-être du procès de centralisation qui s'accomplit dans notre pays, un nouveau groupement se fait, dont la communauté de langue est le facteur principal. Il y a un esprit romand qu'il s'agit de défendre, une âme romande qui se cherche et de plus en plus prend conscience d'elle-même. Le fait est frappant dans un grand nombre de votations populaires ou simplement de questions politiques ; d'autant plus frappant qu'il est spontané, que s'il y a mot d'ordre, ce ne sont point les chefs qui le donnent et le peuple qui l'accepte, mais bien plutôt le sentiment populaire qui l'impose en dépit des affinités et de la discipline des partis.

Ne crains point, ami lecteur ; ceci n'est pas le préambule d'une dissertation politique. Je ne compte t'entretenir ni du trop fameux « Beutezug », ni des projets Forrer, ni même du monopole des allumettes. Tes journaux t'en ont dit suffisamment là-dessus ; et sans doute tu préfères que j'aille chercher ailleurs mes arguments.

N'en serait-ce pas un déjà que le titre seul de cette publication, et un plus fort encore l'accueil bienveillant qu'elle est sûre de trouver auprès de toi chaque année ? Certes, elle ne prétend pas, et elle ne saurait aspirer à représenter tout l'esprit romand. Elle ne peut t'offrir que de courts morceaux, nouvelles, poésies, impressions. Les œuvres de longue haleine lui sont défendues de par sa

nature composite; il faut qu'il y ait place, sinon pour tout le monde, du moins pour beaucoup. Mais en dépit de la variété des sujets et des motifs, notre *Foyer romand* n'est pas un recueil quelconque. Il a son unité. Que les collaborateurs en soient Genevois ou Jurassiens, Vaudois ou Neuchâtelois, qu'ils habitent Paris, ou les bords de nos lacs, ce ne sont point des étrangers qu'unit le hasard, le caprice d'un éditeur. Ce ne sont pas non plus tout à fait les écrivains d'une province française, quoi qu'il puisse y avoir de français en eux. Presque tous, ils sont d'une autre patrie. Ils se disent romands, la plupart; ils le veulent être, et, ne le voulussent-ils pas, ils ne sauraient s'empêcher de l'être.

Que cette individualité romande, comme je le disais tout à l'heure, de plus en plus, prenne conscience d'elle-même, la chose est évidente pour qui suit d'un peu près notre évolution littéraire. Cette année même, voici la captivante *Histoire littéraire de la Suisse française* de M. Godet qui arrive à sa seconde édition; voici que dans son *Histoire de la littérature française hors de France*, M. Virgile Rossel, revenant sur un sujet déjà traité par lui avec plus d'ampleur, complète, en le résumant, son tableau, si suggestif, des lettres romandes; voici une troisième édition des poésies de Rambert, toujours fraîches et jeunes, un des livres romands les plus pénétrés de l'esprit suisse. Je pourrais vous citer encore cette nouvelle publication : *La Semaine littéraire* qui a su se faire sa place à côté de notre vieille *Bibliothèque universelle*, toutes deux utiles et vivantes, l'une peut-être plus attachée au passé, l'autre regardant vers l'avenir; mais

l'une et l'autre sans intransigeance, puisqu'elles comptent plus d'un collaborateur commun.

Je pourrais,... mais non ; je ne dresserai pas la liste des livres de l'année. Que mes confrères veuillent bien m'excuser. Je ne saurais, comme le spirituel critique qui m'a passé la plume, caractériser chaque œuvre d'un mot rapide et juste ; j'aurais peur surtout d'en oublier quelqu'une, moi qui ne suis chroniqueur que d'occasion, et qui n'ai pas eu, durant le cours de ces douze mois, pour m'aider à surmonter ma paresse à lire, l'aiguillon du devoir professionnel.

J'ose dire pourtant que cette production n'a pas été vaine. Il y a eu des idées sous les œuvres, et ni les unes ni les autres ne sont tombées dans le silence. Les idées surtout ont été discutées. Une question en particulier s'est posée. Un de ceux qui, parmi nos écrivains, ont le plus d'étoffe, M. Samuel Cornut, s'est écrié, avec une belle crânerie : « Le roman suisse-français sera. » Ce qu'il sera, était plus difficile à dire ; M. Cornut l'a essayé. Il n'a guère fait en cela, je suppose, que nous donner la formule de son talent et de ses espérances. Mais d'autres sont venus qui ont pris la parole ; et si, de cette discussion, comme de quelque autre que ce soit, il est illusoire d'espérer que surgisse le chef-d'œuvre attendu, la question ne m'en paraît pas moins assez intéressante pour que je demande la permission de l'aborder à mon tour. S'il est un peu tard, qu'on veuille bien songer qu'une chronique annuelle ne saurait avoir de prétention à la nouveauté ; c'est son lot de ressasser de vieilles choses ; j'espère que les réflexions qui vont suivre ne paraîtront pas trop déplacées dans celle-ci.

* * *

Que le roman suisse-français doive être un jour, — entendons par là qu'il doive produire une ou plusieurs œuvres de premier ordre, — la chose est possible, fort désirable, mais nullement certaine. La volonté ne suffit à créer aucune œuvre d'art. L'histoire littéraire nous montre que, presque toujours, lorsqu'elle s'y est essayée, elle est allée au-devant de l'insuccès. Œuvres de volonté, le haut lyrisme du seizième siècle, l'épopée de l'école classique, de Ronsard à Voltaire, le drame de Diderot, le théâtre romantique. Que reste-t-il de tout cela ? Pour créer l'œuvre vivante, il faut l'esprit qui souffle où il veut, il faut le génie, et le génie peut naître ou ne pas naître ; et il faut encore que les circonstances soient favorables. Car, sans aller jusqu'à l'étouffer, elles peuvent modifier son développement, l'engager dans telle voie plutôt que dans telle autre.

Or jusqu'ici, chez nous, s'il y un domaine où s'est révélée une certaine supériorité, que je n'ose pourtant encore appeler génie, c'est la poésie, la poésie lyrique. Nous avons, en effet, non pas des poètes seulement, mais une poésie, inhabile quelquefois, trop peu soucieuse de la forme, mais bien à nous, et que nous aimons ; nos poètes, chose merveilleuse, trouvent plus de lecteurs dans notre petit pays que d'autres plus grands et plus savants dans le grand pays de France. Nous avons réussi également dans la critique, dans l'étude des œuvres littéraires, étant un peuple de professeurs. Le nom de

Vinet vient de lui-même à vos mémoires. Mais, ici, le public est moins empressé à soutenir ses écrivains.

Il protège plus volontiers le roman et la nouvelle. Une nouvelle traduction de Jérémias Gotthelf, suscitée par la patriotique initiative d'un éditeur de la Chaux-de-Fonds, M. Zahn, a trouvé bon accueil auprès de lui, bien que ce fût une édition de luxe, richement illustrée. *L'Orphelin* d'Olivier, le *Jean-Louis* de Bachelin, presque en même temps, obtenaient le même honneur.

Romans suisses-français, ces deux derniers, mais, plus encore, roman vaudois, roman neuchâtelois ; celui-ci presque un chef-d'œuvre. A tous deux il manque quelque chose pourtant, une suffisante intensité de vie, et aussi peut-être un intérêt profondément, largement humain. C'est le défaut très général des histoires que nous racontons. Nouvelles, quelle que soit leur longueur, plutôt que romans. Il est rare soit qu'elles vous fassent penser, soit qu'elles vous émeuvent jusqu'aux moelles. Cependant cela arrive. Ainsi T. Combe, dans *Une croix ;* mais ce ne sont là que des éclairs. C'est pourquoi l'on peut dire que, vraiment, le roman suisse-français n'est pas encore.

Peut-il être ? J'ai répondu affirmativement à cette question et j'essaierai d'en donner les raisons. Ce dont il importe surtout de nous rendre compte, c'est si notre pays offre à l'artiste une matière suffisamment originale. Cela pour moi n'est pas douteux. Nous avons nos mœurs à nous, nos façons de voir, de sentir et de penser. Et non seulement nos paysans, comme on a l'air de le croire. Pourquoi tous nos romanciers se bornent-ils à

refaire, les uns après les autres, l'éternelle idylle dont George Sand a tracé les modèles ? Ce n'est pas pour en dire du mal. Elle peut être charmante ; elle pourrait être puissante, si l'on osait nous montrer le paysan tel qu'il est, avec la grossièreté pittoresque de son langage, ses préjugés, ses passions mesquines et aussi ses grandes vertus, sa dureté pour lui-même et pour les autres, son âpreté au gain, sa religion du travail, ses réelles croyances, qui ne sont peut-être pas celles qu'on lui prête et que lui-même croit avoir. Au contraire, ce qu'on nous montre de lui c'est en général l'extérieur, comme, au reste, ce qu'on peint de nos mœurs et de notre vie. Mais ce n'est pas tout. Dans cette vie romande, qui a pourtant son cachet, il semble qu'on ne sache pas voir ce qui est particulièrement caractéristique, ce qui est le plus à nous. Ou peut-être le laisse-t-on volontairement de côté, séduit par l'arrière-pensée d'être compris en France, d'écrire des œuvres qui soient le moins suisses possible. Mauvais calcul, car il y reste justement de suisse ce qui peut éloigner les lecteurs étrangers et il y manque ce qui pourrait les intéresser.

Et précisément, qu'on y prenne garde, ce n'est peut-être pas dans le paysan que se révèle le mieux ce qu'il y a en nous d'original. Ou du moins, nous qui écrivons, ce n'est pas là que nous pouvons le mieux en prendre conscience, c'est en nous-mêmes et autour de nous, dans la société bourgeoise dont nous sommes sortis, pour la plupart, à laquelle nous appartenons par l'éducation, où nous vivons presque tous, que nous comprenons naturellement, tandis qu'il nous faut un effort pour

pénétrer dans l'âme d'un paysan et que nous ne pouvons nous faire de ses pensées et de ses émotions qu'une représentation approximative.

Mais il faudrait oser. D'abord renoncer à la banale histoire d'amour anodin qui fait le fond de nos romans; — sans pour cela s'enfermer dans le non moins banal adultère du roman français. — Oser peindre notre vie et s'efforcer de la saisir dans ce qu'elle a de caractéristique. Croyez-vous qu'elles n'aient pas leur intérêt, par exemple, nos mœurs politiques, à nous qui sommes la seule vraie démocratie de l'Europe ? Et notre vie sociale n'offre-t-elle pas, comme une autre, ses drames souvent bien sombres, ses comédies parfois bien amusantes, dont les types nous coudoient, sans que nous nous avisions de les peindre ?

Je voudrais qu'en tout cela le public vînt un peu en aide à l'écrivain. Je voudrais qu'il se défît de ce préjugé qu'il n'y a que la peinture de la vertu qui soit morale, qu'il cessât de s'effaroucher à la moindre situation tant soit peu hardie. Je ne crois pas que nous abuserions de la liberté à nous laissée. Il y a manière de tout dire sans blesser aucune délicatesse. Il suffit pour cela d'avoir le respect de soi-même et des autres et de vouloir sincèrement le bien.

Les événements de la vie sont peut-être ce qui change le moins d'un pays à l'autre. L'amour et l'intérêt sont partout les deux grands mobiles de nos actions. Ce qui diffère, ce sont les âmes et les réactions sur elles des événements ou des passions. Je ne crains pas de dire que notre façon de comprendre, de sentir, de vivre l'amour

s'éloigne extrêmement de celle que nous révèle le roman français ; — qu'il soit ou non une peinture fidèle de la réalité, cela importe peu dans l'espèce. — Plus généralement, notre conception de la vie aussi est autre. Nous avons été élevés autrement, jeunes hommes et jeunes filles ; nous avons reçu d'autres idées ; les mobiles qui déterminent nos actions ne sont pas tout à fait les mêmes. Au reste, interrogeons-nous. Les romans français que nous lisons ne nous semblent-ils pas presque toujours un peu étrangers ? Pouvons-nous, sans un certain effort, sympathiser avec tel héros de Bourget ou de Huysmans ? Est-ce notre vie que nous peint un Zola ou un Paul Hervieu ? Ne nous sentons-nous pas plus proches parfois des Anglais, de Dickens ou de George Eliot, — bien anciens déjà pourtant, — voire même des Russes de Tolstoï ou de Dostoïewsky ?

Il y a là une révélation qui peut nous aider à nous connaître. « Dis-moi ce que tu aimes, je te dirai ce que tu es. » Quelle que soit notre race, Bourguignons ou Savoyards, nous avons subi des influences profondes qui nous ont fait ce que nous sommes. Celle de la Réforme surtout ; mais ce n'est pas la seule. Si Fribourg et le Valais avaient une littérature plus riche, il serait curieux de voir de quel caractère elle participerait le plus, de celui de la France catholique ou de la Suisse romande protestante. Une histoire très particulière, des institutions libres depuis des siècles, une orbite politique commune, tout cela a bien pu contrebalancer, au moins en partie, l'opposition des religions.

Peu importe, au reste, pour le sujet qui nous occupe.

Sur les bords du Léman, comme le long du Jura, il y a une petite société qui revendique sa place au soleil, qui veut être elle-même, qui se sent une âme, et l'exprime dans des chants souvent inhabiles, je l'ai dit, mais sincères. Elle a aussi des conteurs qu'elle aime à écouter; rien n'empêche qu'elle n'ait un jour son roman.

Rien ? Si, pourtant, il y a un obstacle. Elle parle une langue qu'elle n'a pas faite et qui n'est pas seulement la sienne, mais celle d'un grand peuple voisin. De là, pour l'écrivain qui se sent du talent et des forces, la tentation très légitime de chercher en France une voie plus large, un public plus étendu, des succès plus éclatants. Tentation d'autant plus forte, que, pour réussir chez nous, le plus sûr moyen est encore d'avoir fait parler de soi à Paris, ou d'en donner l'illusion.

Ainsi le génie, voire même le talent, risquent fort de nous fausser compagnie. Comment le retenir ? je ne sais trop ; je crains qu'il ne faille s'en remettre à quelque heureux hasard. Il faudrait qu'il se rencontrât dans une âme peu ambitieuse, qu'il s'y révélât tardivement peut-être, ou que telle circonstance que vous voudrez imaginer le retînt malgré lui parmi nous. Car si nous avons jamais un roman, je crois qu'il devra être écrit chez nous, et pour nous. Les *Roches-Blanches*, de M. Rod, sont un très beau livre, que nous pouvons revendiquer, si vous voulez, comme nous appartenant, où nous pouvons nous reconnaître ; mais c'est un roman français : — autrement il faudrait dire, par exemple, que la *Chartreuse de Parme* est un roman italien ; — un roman français, non comme tant d'autres, car il est des meilleurs ; un

roman sans doute dont la scène est chez nous, écrit par quelqu'un qui nous connaît bien, car il est des nôtres, mais qui, tout de même, peut-être inconsciemment, modifie un peu ses héros, les deux principaux surtout, pour les rendre acceptables à ses lecteurs d'outre-Jura.

Celui qui tentera de nous donner un roman vraiment nôtre devra-t-il donc renoncer pour son œuvre à tout espoir de passer nos étroites frontières? Peut-être bien, pour un temps. Mais si l'œuvre est forte, s'il y a en elle quelque chose de vraiment humain en même temps que de très particulier, il n'est pas de muraille de Chine qui puisse l'empêcher de passer. Pour avoir le droit de croire le contraire, il faudrait en avoir une preuve qui n'a pas encore été donnée.

En attendant que l'expérience se fasse, il est certain que notre petit pays est en travail de quelque chose. Voilà qu'un drame s'essaie, lui aussi, à naître, national dans ses sujets, pas encore assez peut-être dans sa conception même, s'il en faut juger par *Julia Alpinula*, et trop semblable au drame romantique français. Et la littérature n'a pas seule le privilège de se faire applaudir. Je voudrais avoir entendu les *Sept paroles du Christ* de notre jeune compatriote M. Gustave Doret, pour pouvoir célébrer dignement l'aurore d'un grand talent musical. Il n'y a pas si longtemps que nous avons des compositeurs en Suisse romande, et ils sont vite comptés. Ce n'est pas comme les peintres. En parcourant, ce printemps, la petite exposition neuchâteloise, j'ai été frappé, pour ma part, du grand effort artistique dont elle témoignait, du talent dépensé, du résultat obtenu. Et pourtant, c'est un peu comme pour le roman. Nous avons

des peintres, nous n'avons pas une peinture, ou, si le mot paraît trop ambitieux, une école. La plupart sont des paysagistes qui se rattachent à tel ou tel courant des écoles françaises ; en parcourant les salles où leurs œuvres étaient groupées, je n'ai pas senti se révéler l'âme d'un peuple, comme dans la peinture hollandaise, par exemple. Peut-être est-ce que ce peuple lui-même en est trop absent. La nature est un admirable modèle ; mais l'humanité, mais la vie, l'art qui les crée devant nous n'est-il pas en même temps que le plus difficile, le plus grand, le plus merveilleux ?

Me voici, ami lecteur, au bout de mon rouleau. Je crains, que tu ne trouves que ce rouleau ressemble un peu trop à une marotte, et que j'eusse mieux fait de chroniquer tout simplement. Que veux-tu ? Il me semble, à moi, que les événements n'ont d'intérêt qu'à la condition de chercher quelque chose dessous. Sommes-nous vraiment un peuple ou seulement une agglomération d'hommes ? il n'est pas indifférent de le savoir ; il n'est pas indifférent surtout de vouloir être ceci ou cela, et, si nous avons l'ambition d'être un peuple, de comprendre les conditions d'un développement original.

Vois, d'ailleurs, comme tout s'enchaîne. N'est-ce pas à cette question même que s'apprêtent à répondre nos amis de Genève par leur exposition de l'an prochain? Dresser le bilan de nos ressources nationales, prouver la vitalité de notre pays, l'exciter par l'émulation, telle est l'œuvre à laquelle ils nous convient et dont la préparation, depuis bien des mois déjà, est leur grande affaire.

* * *

Il est d'usage de consacrer ici un souvenir aux figures connues qui ont disparu pendant l'année. Je ne faillirai pas à ce pieux devoir. M. Edouard Rod a bien voulu nous donner quelques pages sur Charles Secrétan, qui fut son maître. Saluons avec lui cette belle intelligence, désormais éteinte, une des plus hautes, une des plus puissantes que notre pays ait produites. Pensée cosmopolite, soucieuse surtout des intérêts de la grande patrie humaine, et qui semblait avoir pris pour devise les beaux vers du poète :

> Je suis concitoyen de toute âme qui pense,
> La Vérité, c'est mon pays !

Pensée saine, dans un corps robuste, l'un comme l'autre d'une étonnante verdeur, d'une jeunesse dont la source semblait ne devoir jamais tarir !

Allemand d'origine, Suisse d'adoption, également chargé d'ans et d'une renommée plus éclatante, Carl Vogt jetait encore un glorieux reflet d'astre mourant sur l'Université de Genève. Son matérialisme scientifique était l'antipode du spiritualisme kantien de Secrétan. Leurs idées politiques ne différaient pas moins, l'un radical avancé, l'autre d'un libéralisme étrangement hardi parfois dans ses conclusions.

C'est une figure plus modeste que celle de Mario, — Mlle Troillet, — une aimable figure toute romande, que

n'ont point oubliée les fidèles d'entre nos lecteurs. Elle devait être de nouveau notre collaboratrice cette année-ci ; la maladie l'en empêcha. Puis bientôt elle s'éteignait sur cette alpe valaisanne qu'elle aimait tant, qu'elle a racontée et décrite en des livres d'un sentiment profond, d'une touche discrète.

Marécottes, septembre 1895.

HENRI WARNERY.





Le dernier conseil de tante Rose.

ELLE est simple, elle est triste, et, par malheur, elle est vraie, l'histoire de tante Rose.

La digne femme est morte il y a longtemps, sans laisser de nièces, ni de neveux : on l'appelait *tante* parce qu'elle était bonne.

Chacun trouvait auprès d'elle un sourire bienveillant et une provision d'utiles conseils. Elle aimait tous les enfants et les réprimandait avec une fermeté douce, une sollicitude de vieille parente. Aux jeunes filles, elle prodiguait les avis de

l'expérience et d'une antique sagesse, qui n'a plus cours aujourd'hui. Elle excellait dans tous les menus ouvrages de son sexe : on venait la trouver quand il s'agissait de quelque broderie compliquée ; aux fillettes du voisinage, qui s'essayaient à tricoter, elle enseignait l'art de faire les « diminutions. » Aux ménagères, elle révélait des recettes dont elle avait seule le secret. Elle savait préparer l'eau de noix — la vraie, — une liqueur disparue....

Elle avait d'autres talents plus relevés. Sa voix, qui était juste, avait gardé sa fraîcheur : c'était un charme de l'entendre chanter un vieux psaume. Elle savait par cœur son *Catéchisme d'Ostervald*, et le faisait réciter aux polissons qui passaient à sa portée. Elle était pieuse, vous le pensez bien. C'était édifiant de la voir monter au temple, tenant son mouchoir, son psautier et, l'hiver, sa chaufferette. Elle ne perdait pas un mot du sermon, et, à l'*amen* qui marque la fin de l'exorde, ainsi qu'au dernier *amen*, elle faisait de la tête un petit signe d'acquiescement respectueux.

Elle aimait les pasteurs, elle croyait en eux ; et peut-être avait-elle à cela quelque mérite. Ceci m'amène à son roman.

*
* *

Tante Rose, à vingt ans, était fort jolie ; je crois même qu'elle était belle, et qu'elle le fut jusqu'à la fin. Un jeune pasteur de campagne la distingua, l'aima et demanda sa main. Rose l'eût tout de suite accordée. Mais elle dépendait de sa mère, qui était veuve, sans fortune et un peu tyrannique. Le prétendant était pauvre aussi, et sa prébende fort maigre. La mère de Rose refusa vivement de consentir au mariage.

Comme si l'on ne voyait pas tous les jours un pasteur sans fortune épouser une fille sans dot !

Rose plaida la cause de l'amour et de la jeunesse, qui n'ont peur de rien et se tirent de tout. Elle avait raison, et la vieille dame le sentait bien. Mais, ayant commencé par dire non, elle s'obstina, en dépit d'elle-même, et, par une sorte de fausse honte, ne voulut pas revenir sur son premier mot. Son entêtement recourut aux arguments ordinaires :

— Tu es trop jeune....

— Un an de plus que toi, maman, quand tu t'es mariée.

— Vous n'aurez pas de quoi vivre....

— Avec de l'économie....

— Et s'il vient des enfants ?...

— Je l'espère bien !

— Jamais vous ne pourrez tourner.

— Les autres tournent bien.

— Oui, mais tu sais comme il est : pas économe, pas pratique. Il se laisse gruger par tous les beaux parleurs.... Rappelle-toi ce qu'on racontait l'autre jour....

— C'est justement pourquoi il a besoin d'une femme qui sache compter et qui tienne sa bourse.

— C'est toi qui aurais tout le souci. Lui, c'est un rêveur.... Enfin, pour le moment, n'en parlons plus. S'il obtient une meilleure cure, nous verrons. En attendant, je dis non.

Elle signifia nettement son refus au jeune pasteur, qui en fut très affecté, mais non désespéré, car il comptait sur un revirement plus ou moins prochain. Et comme il était épris, il résolut d'attendre patiemment.

Trois ans plus tard, il revint à la charge. Il dut encore battre en retraite devant le parti pris de la mère.

Rose ne fit pas de scène ; elle se contenta de pleurer en secret. Mais elle ne pouvait plus supporter la monotonie triste de sa vie presque indigente, et un beau jour elle se décida à s'expatrier. Une place de gouvernante se présentait, une place dorée, en Angleterre : elle l'accepta. Sa mère ne

s'opposa pas à un parti qui devait lui assurer l'aisance ; et puis, un séjour à l'étranger distrairait sa fille de ses idées sombres ; et si elle arrivait à se faire une petite pelote, eh bien, ce mariage,... on verrait....

Rose n'avait pas revu l'amoureux deux fois éconduit ; mais on devine bien qu'il était au courant de ce qui se passait. La veille de son départ, elle reçut de lui une lettre tendrement respectueuse, où il lui adressait ses vœux et lui disait ses regrets. Il ajoutait : « Personne ne vous remplacera dans mon cœur. Je vous demande une seule chose : promettez-moi que si jamais vous devenez libre, vous me le ferez savoir. »

Elle répondit simplement : « Merci de votre affection. Je promets ce que vous me demandez. » Puis elle partit.

* * *

Elle fut longtemps absente. Les années passent vite. Elle s'était attachée à ses nouveaux devoirs ; on l'appréciait, on l'aimait ; on améliora sa position pour la retenir plus longtemps auprès de ses trois élèves. Elle songeait à briser sa chaîne dorée, lorsque sa mère, qui s'ennuyait d'elle, la supplia de revenir.

En rentrant au pays après sept ans d'absence, elle fut surprise et touchée de trouver sa mère assez différente de ce qu'elle était jadis. La vieillesse l'avait rendue plus tendre et plus affectueuse ; la solitude avait donné naissance à des réflexions salutaires ; restée en face d'elle-même, la bonne dame s'était jugée égoïste et dure ; elle se reprochait d'avoir fait souffrir sa fille, de lui avoir interdit le bonheur. Les raisons de prudence qu'elle avait alléguées alors, ce n'étaient au fond que des prétextes : en réalité, il lui avait plu de garder sa fille pour elle. Belle avance ! Rose était partie, et la vieille avait connu l'ennui de la solitude.... Mais voici qu'elle s'y était accoutumée peu à peu,... ou résignée. Maintenant, pourquoi ne consentirait-elle pas à ce mariage ?... Et pourquoi, — ainsi vont les réflexions, — pourquoi l'avait-elle si obstinément repoussé il y a dix ans, il y a sept ans ? Une idée qu'elle avait chaussée, où elle s'était butée.... On a comme ça des répugnances, et on y cède sans aller au fond, et quand on y va, on s'aperçoit que la chose qu'on redoutait n'est pas si terrible.... « Mais oui, que Rose l'épouse, son pasteur ! C'est un brave homme, quoique un peu dans les nuages ; un rêveur, c'est connu, on dit même un fier original. Aussi l'a-t-on laissé dans sa petite paroisse. Il n'en sortira jamais, c'est sûr.... Et ce chétif traite-

ment!... Mais enfin, Rose a fait de jolies économies.... »

Ainsi jasait en elle-même la vieille dame. Un soir, elle dit à sa fille :

— Tu sais, Rose, si tu tiens toujours à l'épouser, je ne m'y oppose plus.

Rose eut une commotion violente. Elle avait longtemps caressé son rêve, puis elle en avait presque fait son deuil; elle avait d'abord pleuré beaucoup, beaucoup souffert, maudit même en son cœur la dureté et l'obstination de sa mère. Puis elle s'était fait une raison, avait accepté son sort. Et voilà que, tout à coup, l'obstacle tombait!

Avez-vous jamais vu un chien de garde tirer furieusement sur sa chaîne? Que, brusquement, la chaîne casse : le chien, dans son étonnement, demeure cloué sur place....

* * *

C'est alors que commença pour Rose la pire souffrance : celle de l'incertitude.

Que devait-elle faire? Elle n'avait pas oublié la promesse faite avant son départ. Que de fois elle avait souhaité d'être en situation de la tenir! Devait-elle la tenir en effet? L'engagement pris était-il encore valable après sept années? N'y avait-il

pas une sorte de prescription ?... Et celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, — car elle l'aimait toujours, n'est-ce pas ? — l'aimait-il encore lui-même ? Elle l'avait suivi de loin, en silence : elle savait qu'il avait tenu son vœu, qu'il n'avait recherché aucune autre qu'elle. Il était toujours garçon, seul dans sa cure.... Mon Dieu, qu'il devait s'ennuyer ! Qu'il devait avoir assez de cette vie en tête à tête avec une vieille bonne acariâtre ! Oh ! il faudrait la renvoyer, cette Suzette, qui le soignait mal et n'en faisait qu'à sa tête.... On remettrait de l'ordre dans ce ménage mal tenu !...

Mais la pauvre Rose, qui se reprenait ainsi à rêver, n'avait plus l'âge où le rêve se prolonge aisément. Quand on arrive à la trentaine, on distingue mieux les âpres réalités, et l'on analyse ses sentiments. Rose se posait de terribles questions ; non seulement : l'aimait-il ? mais : l'aimait-elle encore ? Oui, vraiment, elle en était là.

Certes, elle souhaitait un intérieur, un mari à entourer de soins, des enfants à élever, une maison à gouverner, enfin une tâche où dépenser son activité, son énergie ;... oui, elle aimait le mariage, elle aimait la cure, mais aimait-elle encore le pasteur ? Elle fut effrayée d'avoir pu se le demander. Bien sûr, qu'elle l'aimait !... Mais alors, pourquoi se le demandait-elle ?...

Rendue à la libre disposition de sa personne et de sa vie, elle reprit goût peu à peu au bonheur autrefois entrevu ; elle se remit à caresser son rêve. Elle en vint à se dire qu'une promesse est une promesse, qu'on doit strictement tenir toute parole donnée, quoi qu'il en coûte. Son *Catéchisme* le lui répétait : « Si le juste a juré, fût-ce à son dommage, il n'y changera rien. » Ce n'était pas à son dommage, au contraire. Mais alors ?...

C'est là justement ce qui la faisait hésiter. Sa délicatesse de femme répugnait à tenir l'engagement pris sept ans auparavant. Elle aurait l'air de s'offrir. N'était-ce pas à lui de la venir chercher ? Non, puisqu'il ignorait qu'elle était libre, et puisqu'il avait été repoussé deux fois.

Après trois semaines d'hésitations et de luttes, elle se décida à lui écrire, et le fit avec une simplicité très digne : « Vous avez exigé de moi la promesse de vous informer si jamais je me trouvais libre.... Je me fais un devoir de tenir ma promesse. »

* * *

Huit jours se passèrent, au bout desquels la pauvre Rose reçut une lettre qui l'assomma :

« Mademoiselle,

» Je suis très touché de la peine que vous avez prise de m'informer du changement survenu dans votre situation. Malheureusement, pour moi aussi les circonstances ont changé. Réduit malgré moi à la solitude depuis dix ans, j'ai dû finir par en prendre mon parti. Je suis maintenant résigné au célibat, et j'en ai si bien pris l'habitude, que je sens que je ne serais plus capable de la perdre. Il n'est plus en mon pouvoir de faire le bonheur d'une femme ; je mourrai garçon, et cela vaut certainement mieux pour vous : les bizarreries de mon caractère et les manies contractées dans l'isolement, vous auraient certainement rendue très malheureuse. Je me ferais conscience de vous associer à une vie qui se suffit tristement à elle-même et qui ne vous réserverait que des déceptions imméritées. »

Quelques phrases encore, de politesse contrainte, et les salutations d'usage !...

Oh ! oui, un original, ce pasteur,... cruellement original !

Rose éprouva au cœur la cuisante sensation d'une brûlure. Elle crut mourir de honte. Pourquoi avait-elle écrit ? Pourquoi s'être attiré cet affront ?

Elle n'en dit rien à sa mère; elle lui déclara seulement que, tout compté, elle resterait fille.

La vieille dame mourut l'année suivante. Alors Rose fut reprise d'un accès de désespoir : pourquoi n'avoir pas attendu la mort de sa mère? Il aurait bien su, alors, qu'elle était libre; et s'il n'eût pas donné signe de vie, elle eût été suffisamment fixée.

Tant que Rose vécut, personne ne connut jamais cette aventure. Avec les années, elle devint « tante Rose, » c'est-à-dire la vieille demoiselle avenante, serviable et experte en toutes choses, que nous avons connue. Elle dut sans doute remporter sur elle-même des victoires chèrement payées, pour que jamais nulle aigreur n'ait altéré son charmant caractère et l'aimable sérénité de ses traits....

Elle n'avait qu'un faible, dont on souriait un peu, tout en en profitant: c'était une enragée donneuse de conseils. Elle en distribuait gratis à tout venant, et on les acceptait volontiers, parce qu'ils étaient donnés avec grâce et que d'ailleurs ils étaient bons.

J'aimais à l'aller voir, et nous causions du passé, qui m'a toujours paru plus gai que le présent. Elle me promit un jour de me laisser de vieux papiers, où je savais trouver maint renseignement curieux

sur la vie neuchâteloise d'autrefois. Dans la liasse qu'on me remit après sa mort, je distinguai une enveloppe portant cette suscription mystérieuse : *Avis aux jeunes filles.*

Elle contenait le brouillon de la fatale lettre au pasteur célibataire, la sèche réponse de celui-ci, et une note de dix lignes, résumant l'histoire que je viens de raconter. De sa ferme écriture, tante Rose avait ajouté ce conseil, le dernier qu'elle ait donné :

« Jeunes filles, ne prêtons jamais aux hommes une patience égale à la nôtre. »

PHILIPPE GODET.

Juillet 1895.



La halte.

La montagne, un amas de dalles de granit,
Dans un jour de tumulte en hâte amoncelées,
Forme le nœud puissant, par les siècles bruni,
Où viennent s'attacher les rubans des vallées.

A ses pieds, le glacier s'allonge en se gonflant
Dans son lit dénudé comme un désert arctique ;
Il s'étale, rongeant ses murailles au flanc,
Monstre morne et muet, né du Désordre antique.

Aucun bruit ne distrait son calme fabuleux,
Nul être sur son dos écaillé d'étincelles ;
Seul le silence monte à ses escaliers bleus
Comme un ange qui laisse au vent frémir ses ailes.

Debout sur le sommet, nous regardions glisser
Entre les pics lointains des haillons de nuages :
Et la joie entre en nous à l'entendre passer,
L'ange que nous venions chercher dans ces parages !

Il est là ! nous sentons son doigt sur nos courroux !...
Puis, dans ce même instant, notre âme hier si lasse,
L'âme, fragment du ciel que nous portons en nous,
Tremble et va se mêler aux splendeurs de l'espace !

Oh ! l'heure est rare ! Il faut la vivre jusqu'au bout !
Nous savourons avec une âpre violence,
Jusqu'à l'effarement, jusqu'à l'oubli de tout,
L'étreinte de l'azur, le baiser du silence !

CHARLES BONIFAS.



Le portrait.

I

Lorsque M. Jean Gallet, architecte à Evreux, avait épousé sa femme Germaine, il était loin de se douter à quel point elle était jalouse.

S'il se permettait un serrement de main à peine prolongé, une lueur subite du regard, un empressement un peu vif, elle perdait l'appétit, le sommeil, devenait fiévreuse, presque hallucinée.

Cependant elle était une femme raisonnable ; vingt fois elle avait essayé de réagir, se faisant de

grands reproches, s'accusant, toute en pleurs, avec la dernière rigueur. Reproches ardents, résolutions sages, tout était inutile. Au plus léger prétexte sa folie la reprenait; elle en était comme tenaillée, enserrée, étouffée.

Quoiqu'il eût beaucoup souffert de cet état d'esprit, Jean Gallet continuait à aimer tendrement sa femme. Et puis il était pris pour elle d'une véritable compassion, depuis que le vieux médecin qui l'avait soignée dès son enfance lui avait révélé la vraie cause de cette anomalie : un état morbide, une maladie de cœur à peine indiquée, qui cependant développait chez la jeune femme une extraordinaire sensibilité. Ce médecin avait ajouté encore qu'une trop forte émotion courait risque de la tuer. Longtemps sous l'épouvante que cette menace lui avait causée, l'architecte avait combiné sa vie de manière à éviter toute peine à Germaine.

Et de fait, dans cette somnolente ville de province, où les jours coulaient tranquilles et semblables, la chose était rendue facile par l'absence d'imprévu et aussi par Germaine elle-même. Malgré ce penchant à la jalousie, — penchant sujet comme une fièvre à des déclins et à des recrudescences, — la jeune femme méritait quelques sacrifices. Intelligente, fine et pleine de tact, excellente musicienne, elle avait su se créer un petit cercle de choix. On parlait de son intérieur avec de grands

éloges, qui souvent revenaient aux oreilles de son mari. Si elle l'avait voulu, son salon eût été le plus recherché de la petite ville. Mais elle n'était pas mondaine. Ses joies, ses triomphes, c'étaient son mari et ses deux enfants, une fillette de sept ans, Madeleine, fine et jolie comme sa mère, un garçon de cinq, Maurice, gros bébé joufflu et câlin.

Une fortune ancienne de plusieurs générations leur donnait la vie large. Une maison bâtie selon leur goût leur ôtait l'envie d'aller habiter une plus grande ville. La considération générale allait naturellement à eux ; leurs deux familles étaient également honorées : jamais il n'y avait eu à médire sur leur compte.

II

Un après-midi de janvier, Germaine rentra tout émue d'une tournée de visites. Chez une amie, qui faisait exécuter différents travaux à l'intérieur de sa maison, elle avait vu un ouvrier, fort renommé pour son habileté malgré un malheureux penchant à l'ivrognerie. Probablement entre deux vins, cet homme, qui avait entendu annoncer le nom de Mme Gallet, s'était hardiment avancé comme elle traversait le vestibule, et, moitié insolent, moitié goguenard, lui avait demandé des nouvelles de *la cachette*.

— Quelle cachette ? avait dit Germaine, distraite, croyant à un malentendu.

— La cachette que j'ai moi-même construite dans le mur de votre chambre à coucher, ma petite dame. D'après les ordres de votre mari, en ce temps-là garçon....

— Mon mari ! Vous faites erreur, mon brave homme.

— Oh ! pour cela non. Je connais bien M. Gallet, peut-être ! Je sais ce que je dis ! J'en mettrais ma main au feu.

— Mais dans quel but, cette cachette ?

— Ça ! j'en sais rien. Vous m'en demandez trop long. Peut-être pour quelque trésor.... En tout cas, c'était entièrement capitonné de satin jaune. Du beau satin de Paris, soyez tranquille, ma petite dame ! Quasiment de l'or ! A preuve que vous auriez pu vous en faire une robe....

Germaine avait failli s'évanouir. Mais l'occasion de savoir était trop belle ; elle s'était raidie de toute sa volonté. La personne qu'elle allait visiter, une vieille dame très sensée, entrevoyant là quelque chose de louche, lui faisait signe que l'homme avait bu, qu'elle n'aurait point dû lui répondre et essayait de l'entraîner. Mais elle avait résisté et poursuivi l'interrogatoire :

— De quelle grandeur, cette mystérieuse cachette ?

— Assez grande, ma foi, pour y asseoir quelqu'un de mince et de pas trop haut....

Puis, remarquant enfin la pâleur verte de la jeune femme, l'ouvrier s'était tu soudain ; il avait été impossible d'en tirer une parole de plus.

Ce récit, Germaine le répétait à son mari, et, haletante, avec des yeux épieurs de juge d'instruction :

— Réponds, Jean. Qu'y a-t-il de vrai dans ce que cet homme m'a raconté ? Pourquoi ne m'avoir jamais parlé de ce trou dans notre mur ? Où est-il ? Je veux le voir.

Mais l'architecte, qui la voyait fébrile, les mains tordues d'angoisse, sa jolie figure toute décomposée, haussa les épaules, répondit seulement :

— Quelle folie, Germaine ! Vas-tu maintenant causer avec les ivrognes ? N'as-tu pas honte, toi, une femme distinguée, d'accueillir des racontars venus de si bas ? Je connais cet ouvrier dont tu parles ; je ne nie nullement l'avoir employé autrefois. A présent il est toujours ivre et ne sait ce qu'il dit.

Mais sa voix tintait faux et Germaine sentait qu'il mentait. A mesure qu'il s'embarrassait davantage, elle devenait calme. Avec une acuité surhumaine, elle percevait maintenant toutes les intonations voulues, non naturelles ; elle remarquait le

mouvement des mains, portées en avant comme pour se défendre ; la fuite des yeux, qui n'avaient pas la force de soutenir son regard.

Elle l'écouta tant qu'il voulut ; ensuite elle dit, appuyant sur les mots :

— Tu te défies de moi. C'est ce qui t'accuse mieux que toutes les paroles !

Puis, comme elle se sentait défaillir, elle s'enferma chez elle.

III

Lui demeurait anéanti, la tête dans ses mains, les coudes écrasés à la table de travail où elle l'avait surpris. C'est qu'elle venait d'évoquer une aventure de sa jeunesse qu'il croyait à jamais évanouie dans la brume du passé.

Il avait vingt-six ans. Après plusieurs années de séjour à Paris et en Italie, il venait de rentrer dans sa petite ville. Son père, déjà âgé, — il avait vingt ans de plus que sa mère, — avait désiré qu'il se fixât près d'eux, à Evreux, malgré le peu d'attractions que lui offrait ce coin de province. Heureusement Mme Gallet mère, comprenant qu'un jeune homme a besoin d'être son maître, avait obtenu cette commutation de peine qu'il aurait son logis à lui et viendrait seulement les voir tous les jours. Avec sa sollicitude toujours active, elle lui avait

découvert une villa très moderne, dans un grand jardin. Au rez-de-chaussée, on avait installé ses bureaux d'architecte, — bureaux sans grand emploi, car dans ce temps-là on ne bâtissait guère; — au premier étage était son appartement privé.

Certes, au début, les heures lui avaient paru longues, après la vie si pleine des grandes capitales. Peu ou point de travail, pas même le souci de gagner son pain; pas d'autre devoir régulier que les repas quotidiens, pris à la maison paternelle. Trop délicat pour se complaire uniquement aux plaisirs de son monde, — la chasse, les fins dîners, l'usage du cheval, — il s'était efforcé de se créer une vie toute cérébrale. Toujours il avait eu le goût des choses artistiques ; par ses voyages il l'avait encore affiné ; durant deux années il arrangea son logis, qu'il avait acheté, fit bâtir pour l'agrandir, l'embellit d'une belle bibliothèque et d'une galerie de tableaux.

Il sortait peu, n'allait volontiers que dans deux ou trois maisons où il pouvait parler de ce qui occupait sa vie. Celle où il retournait le plus volontiers avait pour propriétaire une jeune veuve, jadis mariée à Paris, revenue depuis son veuvage à Evreux, où elle avait toute sa famille. Mme Marguerite Audran, d'un an plus âgée que lui, lui avait plu d'emblée malgré ses voiles de crêpe. D'abord elle ne portait pas son âge ; ensuite elle

aimait comme lui les belles manifestations de l'art des hommes ; cet amour commun les avait rapprochés.

Six mois ils s'étaient aimés sans se le dire. Vraiment, quand il y songeait, il s'étonnait qu'on n'eût pas jasé sur leur compte. Car la malignité des petites villes, aussi prompte que meurtrière, découvre des choses dont les intéressés eux-mêmes ne se doutent point encore.

Les six mois révolus, Jean Gallet et Marguerite Audran s'étaient avoué leur amour, ils avaient même parlé de fiançailles. Mais encore en deuil, la jeune femme était tenue au plus profond mystère, afin de ménager certaines susceptibilités de famille. Même, pour dépister tout soupçon, elle était allée passer quelque temps à Paris.

Puis, comme Jean s'était amèrement plaint par lettre de cet abandon, un jour il avait reçu certain gros colis par le chemin de fer. Le colis était un admirable portrait de Marguerite. Rien que la tête, mais de grandeur naturelle et peinte au pastel par un délicat artiste. Avec ses cheveux blonds cendrés, son teint de perle, ses yeux sombres, elle semblait une de ces marquises du dernier siècle, qui sourient si joliment dans leur cadre ancien.

Jean avait baisé l'objet mille fois. Ensuite il avait songé à le préserver des regards profanes. Nul, jusqu'à l'heure prévue pour cela, ne devait

connaître son bonheur mystérieux. Et il s'en était allé quérir Pierre Avenel, le plus habile ouvrier de la ville, afin de lui faire construire, sous le sceau du secret, une cachette pour son trésor. Dans sa chambre à coucher il y avait un mur fort épais; il fit creuser dans ce mur une niche assez vaste; il en masqua l'entrée sous un panneau sculpté qui fit le tour de la pièce. Une guirlande artistement fouillée de fleurs et de feuillages dissimula un jeu de serrures si adroitement que nul dans sa famille n'en soupçonna jamais l'existence.

La madone fut donc logée dans un sanctuaire digne d'elle. Mais l'original du portrait ne revint jamais de Paris, bien que Jean eût fait à l'époque plusieurs tentatives pour l'arracher à la grande ville. Et ç'avait été un des gros chagrins de sa vie de découvrir combien cette femme était peu sincère et combien elle l'avait perfidement leurré.

A présent elle était remariée, très richement, disait-on, et, sans doute, elle eût donné gros pour ravoir son portrait. Mais lui s'était bien juré de ne jamais rouvrir le panneau à secret.

Lorsqu'à son tour il s'était marié, Germaine, d'accord avec lui, avait préféré cette maison moderne et jolie à leur maison patrimoniale, trop vaste et trop froide. Et, sans le savoir, depuis dix années, la jalouse vivait près du portrait dormant dans sa cachette!

IV

Combien sont lancinantes certaines idées fixes, Germaine eût pu le dire. Maintenant elle ne songeait plus qu'à ceci : trouver le mur dont avait parlé l'ouvrier, faire en sorte qu'il s'ouvrît, savoir, savoir enfin ce qu'il contenait ! Elle mangeait à peine, dormait encore moins. La nuit, étendue dans son grand lit, elle dardait ses yeux fixes à la lueur de la veilleuse. Elle eût donné deux ans de sa vie pour avoir le flair de certains animaux ; pour, en agrippant ses ongles au bon endroit, forcer la muraille à dire son secret. Il eût fallu encore que son mari fût absent, car elle avait la pudeur de sa jalousie, s'en défendait à outrance, ne voulant pas avouer ce travers, dont elle se jugeait avilie.

Elle souffrait. Par moments ses artères battaient à coups si forts et si précipités qu'elle croyait en devenir sourde ; d'autres fois son sang se mouvait avec une telle paresse qu'il lui eût été impossible de lever seulement un bras.

Jean, extrêmement inquiet, n'osait plus la laisser seule ; il se rappelait trop ce que le médecin avait dit. Mais sa continuelle présence était plutôt néfaste, puisqu'il refusait de lui donner la clef du tor-

turant mystère. Comment l'eût-il pu? Comment révéler à cette femme, vibrante à crier, une chose dont il n'avait pas osé lui parler, alors qu'elle était dans son état normal?

Leur vie était toute désagrégée. Chacun d'eux étant bien résolu à ne point révéler à l'autre la hantise qui le possédait, il s'ensuivait que toute conversation était devenue impossible. Sous la lampe, le soir, n'existait plus rien de cette douce intimité que Germaine savait si bien créer une fois les enfants au lit. Au lieu de la causerie à cœur ouvert, une triste et muette rêverie, ou encore la traîtresse mise en garde de deux ennemis, guettant leurs mutuelles défaillances.

Jean devenait sombre. Grâce à cette éternelle maladresse des jaloux, revenant sans cesse à leur idée fixe, la tristesse de Germaine le faisait maintenant penser à Marguerite. Où était-elle, la jolie perfide aux yeux de velours? La rendait-on heureuse, au moins? Certainement elle n'avait pu l'oublier, lui, Jean; l'irritation de savoir son portrait entre ses mains lui en était un sûr garant....

Puis le portrait le ramenant de nouveau à sa femme :

« Si Germaine mourait, que deviendraient nos petits? »

Et son regard effrayé scrutait la meurtrissure des

yeux chaque jour plus accentuée, la pâleur des oreilles et des lèvres, l'angoisse infinie de toute la personne. Souvent il était tenté de lui tout avouer. Mais la bouche déjà ouverte pour la confession complète, subitement il s'arrêtait, couvert de sueur, ayant cru voir un abîme où il aurait failli glisser. Si l'émotion trop forte allait la tuer !

Quinze jours seulement ! Travail, bonheur intime, longue vie de mutuelle confiance, qu'était devenu tout cela depuis qu'ils étaient la proie de l'*idée ?*

On s'inquiéta de leurs figures défaites. Amis, parents voulurent savoir, posèrent des questions indiscrètes. Mais Germaine, aussi bien que Jean, garda sa peine fièrement. Elle refusa de répondre ; elle refusa de sortir ; elle fit dire par ses domestiques qu'elle ne recevait point. Que lui voulaient ces visages curieux ou sincères ? Certes, on ne lui rendrait pas la joie que cet ouvrier lui avait enlevée ; et, ne pouvant guérir son chagrin, on n'y compatirait point.

Impulsive avant tout, elle se trouvait désarmée devant la mauvaise chance. Car elle se persuadait que seule une mauvaise chance avait pu la prendre ainsi en pleine sécurité pour la jeter dans ce dilemme dont elle agonisait : ou Jean aimait une autre femme, et, par conséquent, la trompait, ou il

avait sur la conscience une mauvaise action qu'il n'osait lui avouer.

Ainsi, dans la villa, où tout était prévu pour le bien-être de la vie, un simple hasard avait suffi : la douleur était entrée.

V

Encore une semaine. Un matin, Jean, qui avait bien peu dormi, surveillant sans en avoir l'air la fièvre de Germaine, Jean venait de s'installer à son bureau, après s'être assuré que la jeune femme n'était point seule. Oisivement accoudé sur ses papiers, il songeait. Il se trouvait fort à plaindre d'être si durement puni pour une faute qu'il n'avait pas commise. Et tout à coup ses réflexions amères étaient coupées de grands désirs de fuite au pays qu'*elle* habitait depuis qu'il ne l'avait vue.

Un bruit singulier lui fit dresser la tête. Dans le petit salon contigu à son cabinet de travail, on entendait la voix de sa fille Madeleine. C'étaient des reproches passionnés, ponctués de sanglots, une sorte de *vocero* dans lequel la fillette interpellait quelqu'un avec la dernière violence. Ce quelqu'un demeurait absolument muet.

Très intrigué, l'architecte ouvrit doucement une

porte de communication, souleva du doigt une lourde portière, aperçut alors un spectacle étrange.

Au milieu de la pièce, devant la cheminée où brûlait un grand feu de coke, Madeleine tenait entre ses bras une poupée luxueuse qu'on lui avait donnée pour ses étrennes. Avec de grands gestes indignés, elle la souffletait :

— Tiens ! méchante. Tiens ! vilaine. Puis ça ! Encore ça !

Et des larmes ruisselaient sur ses joues si délicatement roses et blanches.

Ayant levé les yeux à un léger bruit du parquet, elle aperçut son père. Aussitôt elle courut à lui, traînant sa poupée :

— Père ! cher petit père ! laisse-moi te donner ma poupée pour la jeter au feu !

— Au feu, Madeleine ? Que t'a-t-elle fait, cette malheureuse poupée ?

Madeleine, reprise de sanglots, hoqueta nerveusement :

— Elle est cause... que j'ai battu... très fort... mon petit frère.... Il est venu... du sang sur sa joue.... Oh ! papa ! papa ! je ne veux plus la voir !... *elle m'empêcherait de jouer....*

Puis elle se recroquevilla entre ses bras, déjà calmée, sûre qu'il disposait de sortilèges pour dissiper les douleurs des petites filles.

Pour Jean, quel trait de lumière! Le problème, insoluble pour sa raison d'homme, si simplement résolu par cette conscience enfantine!

Aussi n'hésita-t-il pas. Saisissant la poupée, il dit gravement :

— Ne pleure plus, Madeleine. Elle sera mise en pénitence. Jamais tu ne la reverras!

La petite leva sur lui deux grands yeux confiants où déjà séchaient les larmes.

— Tu sais une cachette où je ne la trouverai pas ?

— Une cachette profonde, une cachette toute noire.... Elle sera bien punie, je te le promets. Maintenant va jouer, laisse-moi l'emporter.... Et puis tu feras bien d'embrasser Maurice!

La petite obéit, docile. Le père sort derrière elle, la poupée entre les bras. Sans perdre de temps, il monte chez sa femme, qu'il trouve prostrée, les yeux dans le vague.

Très tendre, pourtant impératif, car il veut en finir, il lui prend la main :

— Viens !

Elle, subjuguée par cette douceur ferme, se lève.... Ils marchent droit au panneau, l'atteignent, et Jean, lentement, appuie sur le secret....

Le panneau glisse dans sa rainure, la cachette se dévoile, le portrait apparaît. Germaine ouvre

démesurément ses yeux clairs, mais Jean la prévient :

— Je vais le brûler, sans regrets, avec joie même.... Il y a tant de jours que c'est lui, — lui seul, — qui nous sépare !...

La madone sort pour toujours de sa niche. Pour toujours la grande poupée prend sa place....

Oh ! la joie, la joie profonde !... Germaine en fut à jamais guérie !

Mme GEORGES RENARD.





Le devoir.

RÉCIT

I

Un violent coup de sonnette.

Encore debout, malgré l'heure tardive, la vieille servante du Dr Girod tressaute dans sa cuisine. Elle n'a pas le temps d'arriver à la porte du vestibule. La brusque apparition d'un fantôme blanc lui fait pousser un cri. Mais le fantôme se soucie bien de Mlle Claire !

— Le médecin !

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir joliment effrayée, vous !

— Il est à la maison ?

— Dans quel état vous entrez ici, et à quelles heures ! Tout couvert de neige. Vous n'auriez pas pu vous secouer un peu ? Mon parquet, mon parquet....

— Il est à la maison, n'est-ce pas ?

— Il y est, oui. Mais pas pour vous.... Son Georges est malade, bien malade.

— Dites-lui que Jacques Donzé, de la Chaux-du-Milieu, le demande. Mon traîneau l'attend en bas.

— Juste ciel ! Vous n'avez donc pas de raison ? L'enfant est en danger de mort !

— J'ai un enfant en danger de mort, moi aussi !

Mlle Claire est outrée de ce sans-gêne. Insister, dans de pareilles circonstances, exiger que M. Girod abandonne son Georges pour un vilain petit morveux de la Chaux-du-Milieu ! Mais les gens n'ont plus de vergogne, aujourd'hui !

— Ah ! ça, vous vous figurez qu'il va laisser son Georges et courir, à deux lieues d'ici, par ce temps de loup et cette nuit de voleur ! Si vous saviez ce qu'il l'adore, son Georges, un amour de bébé ! Et dire qu'on n'est pas sûr de le sauver !

— Quel malheur ! Enfin, je veux parler à M. Girod.

La vieille Claire le prend par le bras, lui montre la porte. Mais il s'obstine :

— Il faut que je le voie. Si mon Jeannot mourait !

Le docteur sort de la chambre de Georges, appelle Claire. Il n'a pas aperçu Donzé, qui l'aborde humblement :

— Monsieur Girod !...

— Vous, Donzé ? Revenez demain.

— Demain ? Ah ! monsieur Girod....

Et, en phrases embarrassées, d'une voix haletante, il lui conte la triste histoire de Jeannot, le terrible mal, les larmes de la mère, le désespoir de la famille.

— Si gentil, mon Jeannot ! Un ange. Nous n'avons que ce garçon. Ça lui est tombé dessus, hier, dans la journée. On se disait : « Ce ne sera rien. » Tout à coup....

Des sanglots l'empêchèrent de continuer. Il ne put que saisir les mains du médecin, lui adresser un regard suppliant.

M. Girod, ému malgré tout, l'écoutait en silence. Il avait beau ne penser qu'à Georges, un combat se livrait en lui. Le devoir.... Mais où était le devoir ? Auprès de son enfant, à lui ? Auprès de l'enfant d'un autre ? Il n'avait jamais boudé sa tâche. L'hiver, au milieu de la nuit, par ces tempêtes de neige qui s'abattent sur nos montagnes jurassiennes, il s'était mis en route, sans murmurer, parfois au péril de sa vie. Mais on a son cœur d'homme, si l'on a sa conscience de médecin.

D'abord les siens, son sang, sa chair. Les autres, après. Georges souffre du même mal que l'enfant de Donzé, la diphtérie. Mêmes symptômes, plus alarmants peut-être chez Georges. Et s'éloigner en un tel moment, dire à la femme qui tremble et qui pleure : « Je n'ai pas le droit de sauver mon fils avant les enfants des autres ! »

— Demain, Donzé. Demain, dès le matin.

— De grâce, docteur, maintenant !

— Mais mon Georges ?

— Mais mon Jean ? Vous pouvez donner des ordres. Madame saura soigner l'enfant comme vous. Tandis que chez nous.... Le traîneau est en bas. Vous n'auriez pas le courage de me chasser. Vous êtes bon. Oh ! je comprends. C'est dur de vous arracher du lit de votre petit.... Vous prescrirez les remèdes ; madame a de l'expérience, madame vous remplacera.... Nous sommes des ignorants, nous, et si, si malheureux !

— Impossible, Donzé, impossible !

Donzé presse plus fort les mains du docteur. L'égoïsme de son amour et de sa douleur lui inspire de naïves et touchantes paroles. Sa tenacité et sa ruse de paysan lui viennent en aide, par surcroît.

— Ce ne sera pas long. J'ai un fameux cheval. La route n'est pas mauvaise. Vous serez de retour en moins de cinq heures. Cinq heures, monsieur

Girod ! Votre Georges, madame auprès de lui, n'a rien à craindre. Madame fera tout ce que vous lui commanderez de faire, et si exactement. Comme vous-même.... Chez nous, la mère se lamente, perd la tête. Moi, je suis fou d'inquiétude. Vous voyez bien. Alors, il faut que vous ayez pitié de nous.

— Demain, Donzé, demain.

— Non. Ne me renvoyez pas ! Je vous en prie à genoux.

Il se jette aux pieds du docteur, en gémissant.

— Si mon Jeannot mourait, parce que vous n'auriez pas voulu.... S'il mourait, dites ! Il n'y a que vous au monde qui puissiez le secourir, il n'y a que vous. Ah ! moi, tenez, je n'hésiterais pas. Vous êtes père....

— Mais mon enfant, le mien ?

— Madame, qui a l'habitude des maladies....

— Une crise peut se produire, d'une minute à l'autre, m'imposer l'emploi des moyens extrêmes.

— Le petit est plus robuste que Jeannot. Jeannot a toujours été bien malingre. A présent, il est si faible, si pâle, plus qu'un pauvre souffle de vie. Et il souffre à fendre l'âme.

M. Girod a forcé Jacques Donzé de se relever. Il se promène à grands pas dans le corridor, se débat dans une inextricable et cruelle indécision. Il songe à sa femme, à son Georges, et des scrupules invincibles et d'horribles appréhensions le

bouleversent. Il songe également à ce père dont le cœur saigne, à ce petit être qui étouffe là-bas, le regard éperdu, le teint plombé, l'anorexie et la dyspnée faisant leur ouvrage de mort. Il est attendri, ébranlé. Peut-être n'est-ce, chez Georges, qu'un cas de diphtérie locale ; peut-être est-ce le croup chez le garçonnet de Donzé, et le moindre retard aurait des conséquences fatales. A quoi se résoudre ? Combien le devoir est incertain, parfois !

— Nous partons, docteur ?

— Attendez ! Ma femme prononcera.

C'est une énergique et vaillante personne que Mme Girod. Elle hésite, au début. Puis, devant la poignante douleur de Jacques Donzé, elle rassemble tout son courage et dit à son mari, en l'embrassant passionnément :

— On t'appelle.... Va !... Georges est mieux, il n'a plus cette épouvantable soif d'air qu'il avait dans la journée. Je resterai près de lui. Je connais le traitement à suivre. Ton absence sera courte. A moins de complications extraordinaires.... J'espère qu'elles nous seront épargnées. A la garde de Dieu !

Georges sommeille, en effet, le visage plus reposé, la respiration plus libre. Un baiser que son père lui met sur le front le réveille ; il sourit vaguement, tend ses bras grêles, agite ses menottes amaigries.

— Papa !

— Tu n'as plus mal ?

— Pas mourir, moi, n'est-ce pas ?

— Non, chéri, non.

— Papa médecin. Georget pas mourir.

Mais sa jolie tête bouclée, qu'il avait soulevée un instant, retombe sur l'oreiller, ses yeux se ferment, il se rendort.

— Je ne peux pas me séparer de vous, je ne peux pas.

— Il le faut, mon ami. Une bonne action est une de ces prières que Dieu entend.... On t'appelle. Va !

II

Jacques Donzé dénoue fiévreusement la longe qui retient son cheval à la balustrade du perron.

— Montez, docteur.... — Hue, Lisette !

Le traîneau glisse rapidement sur la route blanche, au bruit de la grelottière qui lance ses notes claires dans la nuit.

— Nous serons en moins d'une heure et demie à la Chaux-du-Milieu, affirme Donzé. Du train dont nous marchons.... Ah ! monsieur Girod, vous êtes un homme, vous. Merci !

Le vent souffle, humide et froid, sous le ciel gris. Pas une étoile, là-haut. De la terre, recouverte de son tapis de neige, monte une lumière livide.

— Plus vite, Donzé !

Un coup de fouet cingle les flancs du cheval, qui emporte le traîneau dans une course vertigineuse.

— Le vent se calme. Pourvu que la neige.... Nous en avons assez comme ça. Et nous en trouverons davantage plus loin.

On sent que Donzé n'est pas rassuré, que son flair de paysan lui annonce un brusque changement du temps. Il regarde de tous côtés, hume à lentes aspirations l'air qui lui mord le visage, hoche la tête tristement. « On arrivera, se dit-il ; mais le retour !... On arrivera. Jeannot sera sauvé.... Le petit Georges, oui.... Il se tirera d'affaire. Madame le soignera si bien !... Et Jeannot sera sauvé. » Il n'a point de remords. Il ne voudrait pas cependant que ce brave M. Girod....

— La neige.... Malheur !

— La neige, Donzé ?

— Oh ! ce ne sera rien. Je vous ramènerai, coûte que coûte, avant le matin.

La neige tombe, hélas ! tombe, tombe, non point en tourbillons de fine poussière dispersée par la bise, non point en vols de papillons musards, qui font leurs rondes paresseuses dans l'espace avant de poser sur le sol leurs ailes pâles, non point en légères et capricieuses corolles de cerisiers défleurissants, mais en larges gouttes de pluie figée, en

blanches averses, drues et lourdes, qui descendent sans hâte du ciel de plomb, et sans trêve, apportant un peu plus de nuit dans la nuit grise, se tassant avec une implacable et morne régularité, enveloppant la terre d'un pesant et glacial linceul. La nature semble morte. Pas un bruit, pas un mouvement, pas un jeu de couleurs, rien que cette chute monotone et silencieuse, rien que cette ombre du traîneau qui file à travers de vagues ténèbres. La neige, en masses déjà profondes, s'étend partout, envahit tout, les jardins dépouillés dormant au bord du chemin, les pentes raides des toits, les gazons flétris des vergers et des champs, les blés qui levaient et mettaient comme une courte toison de verdure sur les sillons noirs, les arbres découronnés qui, dans la forêt de hêtres où l'on vient d'entrer, plient sous les grappes molles d'une fantastique floraison. La vie s'est arrêtée ; elle ne se manifeste plus qu'à de rares intervalles, lorsque les branches, trop chargées, laissent couler en cascades floconneuses leur duvet frais, remuent leurs longs bras fatigués et rebondissent brusquement : de petits nuages clairs qui se dissolvent, une sorte de bref et sourd clapotis, suivi d'un craquètement furtif. Et c'est de nouveau l'accablant sommeil des choses, une paix de cimetière.

— Comme elle tombe, Donzé !... Nous n'avançons plus.

— Hue, Lisette !

Mais Lisette a perdu la route, piaffe dans une boue blanche.

— Hue, Lisette !

La brave bête dresse l'oreille et repart comme une flèche. Elle a retrouvé son chemin.

— Où sommes-nous, Donzé ? nous marchons depuis plus d'une heure.

— Oh ! une heure....

A la vérité, on a erré dans les pâturages. Pendant combien de temps ? Donzé pourrait le dire, sans doute. Il a peur d'augmenter l'impatience et l'énervement du docteur. Il se contente de grommeler :

— Fichue neige !...

— Je n'aurais pas dû vous écouter, Donzé. Mon enfant....

— Nous sommes au bout de nos peines.

— Mon Georget ! L'abandonner ainsi !

— Mon Jeannot....

— Ah ! votre mioche....

Il ne se contient plus, M. Girod. C'est de la colère, presque de la haine qu'il ressent contre ce paysan égoïste. Que serait-ce encore d'être l'esclave des autres, si du moins on avait le droit de ne pas immoler aux autres ce qu'on a de plus précieux au monde ? « Ton enfant est mourant ?

Qu'importe ! N'est-ce pas l'enfant d'un autre qui réclame et qui aura tes soins ? »

Enfin, une lumière brille, tout près, dans la nuit.

— Nous y sommes, docteur.... — Hue, Lisette !

Lisette n'a pas besoin d'être stimulée. Elle sent la maison, l'étable chaude, la crèche pleine de foin, la litière tiède et sèche. Comme elle galope, de la neige jusqu'au poitrail ! De quel hennissement joyeux elle salue les premières habitations du hameau !

III

— Eh bien, monsieur Girod ?

Le docteur ne répond pas. La mère lui montre le petit malade, qui s'est dressé sur son séant, la face violacée, les traits tirés, ses menottes portées au cou comme pour en arracher un obstacle qui l'étouffe. Le père voudrait embrasser son Jeannot, lui apprendre en quelques mots très doux que le « bon monsieur » est venu, que c'est fini de souffrir ; mais le médecin le rabroue :

— Ne l'excitez pas et laissez-moi faire, Donzé !

— Oui, oui.... Guérissez-le. Vous le guérirez, n'est-ce pas ?

Mme Donzé, attentive et diligente, malgré les larmes qui roulent sur sa joue, la sueur d'angoisse

qui mouille son front, se tient auprès du docteur, offre ses services, prête son aide. Mais voici que Jeannot regarde avec effroi, tend ses bras dans un geste de prière. Un accès de toux rauque lui déchire la gorge.

— Le croup, monsieur Girod? demande Mme Donzé, à laquelle cette toux sinistre révèle la désolante vérité.

— Le croup.... C'était le moment de m'appeler.

— Le croup?... Mon Dieu! Ah! si vous nous rendiez notre Jeannot....

— J'essaierai.

Agenouillé près du lit, M. Girod s'apprête à lutter contre le terrible mal. Il n'a presque plus de souvenir pour le cher enfant qui, peut-être, se meurt à deux lieues de là, privé des secours qu'il apporte au petit Donzé. Son devoir présent ne lui laisse pas d'autre pensée que celle de l'action immédiate. Il faut n'être plus qu'une machine à guérir, défendre cette vie fuyante contre la mort perfide, triompher de l'ennemie à tout prix.

— Les grands remèdes, Donzé. Une opération est nécessaire.

— Ce n'est pas possible!

— La trachéotomie.... Et tout de suite.... De l'eau chaude, madame, de l'eau froide, des linges.... Et vous Donzé, vous n'êtes donc utile à rien?

L'infortuné s'est effondré sur une chaise, dans

un coin, en sanglotant. Une opération ? Le sang de Jeannot qui va couler ? Il n'a pas été assez martyrisé, le pauvret ? Mais il ne résistera pas à toutes ces tortures. Comme dans un cauchemar, Donzé voit M. Girod étaler sa trousse sur la table, tremper les fins instruments d'acier dans une solution de sublimé, mettre à nu le cou et le torse de l'enfant. Mme Donzé, plus morte que vive, rassemble toutes ses forces. C'est pour le petit. Elle ne tremblera pas, elle ne pleurera pas. C'est pour le petit....

— Bien, madame. Ah ! les mères....

Un jour livide de matin d'hiver frôle timidement les fenêtres givrées, pénètre dans la chambre qu'éclairaient deux mauvaises lampes fumeuses. Toute la nuit, le docteur a été penché sur la vieille table boiteuse où il a couché Jeannot, qui repose maintenant, inerte, le visage cadavéreux émergeant des linges ensanglantés.

— Mais il est mort ! s'écrie la mère.

— Mort ! répond en écho douloureux la voix de Donzé.

— Non, mes amis.... Il dort.... Jeannot reviendra tantôt à lui. J'ai été prudent.... Le cœur bat, il bat....

— Alors ?

— J'ai fait ce qu'il était humainement possible de faire. L'opération a réussi. Espérons !... Voyez, les yeux s'animent.... La réaction.... Je pourrai partir.... Et mon Georget, mon Georget !

Il ne l'avait certes pas oublié, son Georges. Plus d'une fois, en collant son oreille contre la poitrine du petit malade, en étanchant le sang qui sortait de la plaie profonde, en apercevant cette mère admirable de volonté, il avait envoyé des vœux passionnés aux êtres chers de là-bas, à la femme, à l'enfant. Et comme un nuage d'angoisse obscurcissait sa vue, et comme un frisson de fièvre glaçait ses membres ! Mais, bientôt, le sentiment de sa responsabilité, les émotions de la bataille qu'il livrait à la mort le ramenaient vers le patient chétif et meurtri qu'il fallait sauver. Il n'était plus que le médecin, l'adroite et patiente machine à guérir. Une seconde de distraction pouvait être funeste à Jeannot. Il se cuirassait d'impassible énergie, de froide obstination. Il n'avait pas dormi ; il était dévoré d'inquiétude et de remords ; il ne savait pas même comment il regagnerait la maison, si la neige n'avait pas cessé de tomber de toute la nuit ; et pourtant, il n'était en droit d'éprouver ni fatigue ni faiblesse, il n'appartenait plus qu'à ce petit malade dont il ignorait l'existence la veille, auquel il sacrifiait tout aujourd'hui.

— Mon Georget !

Sa tête tournait, ses jambes fléchissaient sous lui. Il s'appuya des deux mains au dossier d'une chaise. Des gémissements sourds s'étranglaient

dans sa gorge. Il était anéanti de lassitude et de désespoir.

— Mon Georget !

Ce ne fut toutefois qu'une brève et violente défaillance.

— Vous êtes prêt, Donzé ? Je devrais être de retour chez moi, à cette heure. Votre Jeannot est aussi bien qu'il peut être. J'ai donné mes instructions à Mme Donzé. Je repasserai demain.... Vous êtes prêt ?

— Je vais atteler. L'affaire de cinq minutes. Le cheval est fourragé....

— Bien. Faites vite !

Jacques Donzé rentre, l'air navré.

— J'ai attelé, docteur. Mais une neige !...

— Vous ne me refuserez pas ?...

Mme Donzé l'interrompt, d'un ton de reproche :

— Après ce que vous avez été pour nous ?

Et Jacques d'ajouter :

— Non, monsieur Girod, non. Quand j'y laisserais ma peau, quand Lisette en crèverait.... Jacques Donzé vous doit la vie de son Jeannot. Vous avez été bon comme le bon Dieu. On n'est qu'un paysan, on a du cœur, là....

Le docteur serre silencieusement la main de Jacques.

— En route !

IV

Il a neigé toute la nuit. Le traîneau enfonce à la hauteur de la limonière.

— Hue, Lisette !

Les coups de fouet pleuvent sur le dos du cheval. La vaillante bête agite sa grelottière, furieusement, comme pour protester contre ces humiliantes et vaines brutalités. Elle a l'air de dire : « Voyez, je fais ce que je peux ; inutile de me maltraiter ainsi. »

— Hue, Lisette !

Pendant qu'on patauge dans la neige molle et profonde, le docteur s'abîme dans ses perplexités. Quand arrivera-t-il ? Arrivera-t-il jamais ? Les chemins sont impraticables. Le cheval piétine sur place. On n'a pas fait un kilomètre en une heure. La nuit, du moins, on marchait à l'aventure et de confiance, sans voir. La clarté du matin accuse les obstacles, aggrave les appréhensions.

La Chaux-du-Milieu est encore là, tout près ; le *home* est si loin, si loin ! Que se passe-t-il à la maison ? Il y aura tantôt une demi-journée que M. Girod l'a quittée. Et comment, et dans quelles pénibles conjonctures ? Son Georget semblait en voie de guérison. Est-ce qu'on sait jamais, avec la

diphtérie ? Une complication, une rechute.... Et sa femme, toute seule auprès de ce lit de souffrance sur lequel plane la mort ! S'il fallait recourir à une opération, qui la ferait ? Pas d'autre médecin que lui, trois lieues à la ronde. Si de cette opération, qui n'admet pas de délai, dépendait le salut de Georges ? S'il n'avait guéri le petit Donzé que pour tuer son fils, à lui ? Oh ! ce serait un crime qu'il ne se pardonnerait pas. Vivre avec ce souvenir ? Traîner ce remords, des années, jusqu'à la fin ? Avoir sans cesse devant les yeux cette mère éplorée qui l'appelle en vain, cet enfant agonisant, qu'il aurait pu sauver et qui expire faute de secours ? Il préférerait disparaître. Quelques gouttes d'un poison sûr....

De sinistres pressentiments l'assaillent, des craintes folles, qu'il n'a plus la force de combattre. Son cerveau n'est plus qu'une sorte de chambre obscure où défilent des images de mort, toujours les mêmes, d'une netteté toujours plus cruelle. Il ne réfléchit plus, ne raisonne plus. Tout en lui n'est que visions de torture et de deuil. La fatigue, l'impatience, l'angoisse s'unissent pour l'écraser sous le poids de cette horrible dépression morale. Il ne résiste plus, il s'abandonne.

— Mon Georget !

A présent, il pleure. Une vraie crise de larmes. Il ne réagit pas, il n'en rougit point. Il pleure, voilà.

Jacques Donzé, navré jusqu'au fond de l'âme, le regarde. Oh! que ne possède-t-il le secret des mots qui apaisent et consolent! Comme il les dirait, tout simplement, mais d'une voix si chaude de sympathie que le docteur les écouterait et reprendrait courage! Il essaiera cependant.

— Monsieur Girod....

D'un geste irrité, son compagnon lui impose le silence. Alors quoi?

Et le traîneau n'avance que difficilement! La distance parcourue est insignifiante. « M. Girod ne sera pas de retour chez lui avant midi.... Une idée! Si je l'avais eue plus tôt! »

Donzé saute dans la neige, les rênes en mains. Lisette sera moins chargée. On ira plus vite. Ma foi, tant pis si l'on en fait une maladie, si, de lassitude, on s'affaisse sur la route pour ne plus se relever! On paie sa dette de reconnaissance; la vie de Jeannot vaut bien ça! Il marche d'un bon pas, à larges et lentes enjambées, de la neige jusqu'à la ceinture, il suit, suant et soufflant, le cheval dont l'allure est plus rapide. M. Girod n'a rien remarqué, sanglote, le front dans les mains.

— S'il était mort? Donzé. S'il était mort?

Jacques n'entend pas.

— Il est mort. Un cœur de père ne se trompe pas. Il est mort, Donzé. Et c'est vous, vous....

Menaçant, le docteur se tourne vers Jacques. La place est vide.

— Donzé !... Ah ! vous êtes là ?

Il devine l'héroïque détermination du brave homme, il a honte de son mouvement de colère.

— Montez donc, Jacques !

— Tout à l'heure. A la descente.

— Vous n'en pouvez plus.

— Dame !... On est solide. Ne vous tourmentez pas à mon sujet ! Nous avons le mauvais bout du chemin derrière nous. — Hue ! Lisette ! — Mais voici la descente. Et la route est ouverte, monsieur Girod, ouverte ! Le chasse-neige sera venu jusqu'ici, n'aura pas pu continuer.... — Hue ! Lisette !... — En dix minutes nous sommes chez vous, docteur.

— Dix minutes !... Déjà !

M. Girod a presque peur d'arriver. Les funèbres chimères se transformeront en déchirantes réalités. Car aucune illusion ne persiste dans son cœur. La mort a passé.... Georget....

— Georget !... Ah ! Donzé, que je suis coupable et que je suis malheureux !... Vous croyez peut-être qu'il vit ? C'est impossible. Je le sens, tout me le crie. Je le retrouverai blanc comme cette neige, les mains jointes, les yeux sans regards, la bouche sans paroles, sans ses gentils balbutiements d'en-

fant. Il était si gai, si tendre!... « Papa.... » Il me disait cela.... C'était comme une caresse.... Mon Georget!... Vous conservez quelque espoir, vous? Oh! répondez-moi! Promettez-moi que vous ne cherchez pas à me rassurer seulement!

Mais le traîneau s'est arrêté devant l'habitation du docteur. M. Girod s'est précipité dans la maison. Il est dans la chambre de Georges. Dès le seuil, une voix chérie l'accueille :

— Papa!... Beaucoup mieux, moi.

Il sourit, le petit ange.

— Embrasse-moi, papa!

— Hors de danger, mon ami! dit Mme Girod en se jetant dans les bras de son mari.

C'est comme un éblouissement de joie pour ce père après le long martyre. Il tombe à genoux, et, lui, le sceptique, l'homme de son siècle et de sa science, il lève les bras au ciel, vers le Dispensateur mystérieux, qui fait vivre et qui fait mourir, qui condamne et qui sauve, il ne peut que murmurer avec un accent d'ardente bénédiction :

« Mon Dieu!... »

VIRGILE ROSSEL.

L'esquif.

PAR le lac, aujourd'hui limpide,
Demain sournois ou courroucé,
Le canot va, lent ou rapide,
Au gré du vent qui l'a poussé.

Entre l'île qu'il a choisie
Et le hâvre qu'il a rêvé,
Il promène sa fantaisie
Et repart sitôt arrivé....

L'eau s'ouvre avec un chant, qui pleure
Le calme de l'azur froissé ;
Un peu d'écume a marqué l'heure
Où le frêle esquif a passé....

Ainsi mon cœur met à la voile
Sur le lac incertain des jours,
Cherchant dans sa nuit une étoile
Vers laquelle il marche toujours.

Mille rêves manœuvrent l'arche;
L'Amour commande aux matelots;
En remorque, gênant la marche,
Les regrets traînent sur les flots....

L'espoir enfle la voile blanche
Qui semble une aile dans le vent;
Quelquefois mon âme se penche
Pour mieux regarder en avant....

Et puis, souvent, un coup d'orage
Fait craindre l'abîme profond;
Mais on repart... Dans le sillage
Les rêves naufragés s'en vont....

Et toujours à l'horizon flotte
Comme un port fleuri de clarté....
Est-ce un mirage du pilote
Ou bien le gouffre redouté?...

J. COPPONEX.



Nos frères latins de Roumanie.

Notes de psychologie comparée.

VOILA tant de semaines que j'étudie leur histoire, que j'écoute leurs romances populaires ! L'illusion me vient absolue d'avoir longtemps vécu chez eux, de m'être assis à leur table et surtout d'avoir souvent — oh ! bien souvent ! — devisé d'amour avec eux ! d'amour, c'est-à-dire de la seule chose qui importe ici-bas, le reste n'étant au plus qu'entr'acte ou misérables fiches de consolation. Je me souviens aussi des amis roumains dont j'ai serré les mains, jadis ou naguère, dans cette grande foire aux aventures qu'est la vie moderne. Quelques-uns furent sin-

cères, la plupart oublièrent, et d'autres ?... mais en repensant à eux *tous* je n'éprouve que reconnaissance et sympathie. Quoi qu'il vous en ait coûté, on regretterait toujours de n'avoir pas fait certaines rencontres. C'est si intéressant de traverser des expériences ! J'ai au plus haut degré la curiosité de la vie, et, pour l'instant, voici ce qu'elle m'a enseigné sur nos frères latins de Roumanie.

D'abord, il s'agit de distinguer entre Roumains de Paris et Roumains de Roumanie. Roumain de Paris, est-ce que cela ne sonne pas un peu comme espagnol d'opérette ? Depuis qu'en 1803 un certain G. Bogdan s'inscrivait le premier de sa race sur les registres de la Sorbonne, des milliers de ses compatriotes sont venus, d'année en année, peupler les instituts et les hôtels de la rive gauche. En 1858, au seul lycée Louis le Grand on ne comptait pas moins de soixante-dix élèves roumains. Depuis, la progression s'est maintenue. Or, leurs études finies, ces jeunes hommes restent, quand ils le peuvent, reviennent sinon bien souvent ou gardent au moins une éternelle nostalgie de ce Paris dont la vie artificielle et grisante les a pris tout entiers. En comparaison, les saulaies bleues du Danube, la paix des Karpathes, même Bucarest et ses mœurs lointaines leur paraissent l'exil, la mort. Retenus au pays par des circonstances contraires, ils ne parleront, ne s'occuperont que de choses de France. Je me

souviens d'avoir rencontré sur les confins de l'Allemagne un Roumain dans cet état d'esprit. Commerçant adroit, homme du monde aimable, il avait le snobisme de ne s'intéresser qu'à ce qui se faisait à Paris. De sa fabrique perdue en une province vague de plaine, — qu'il dirigeait, d'ailleurs, supérieurement, — il suivait et se rappelait, avec une mémoire étonnante, les menus faits de notre vie mondaine. Pas un changement de distribution à la Comédie, pas un dîner, pas une soirée du corps diplomatique ne lui échappaient. Son érudition égalait celle de M. Brunetière. Il savait tout, jusqu'à l'histoire des successives directions de l'Eden. Le cas n'est point unique : à Bucarest, la gallomanie sévit à l'état aigu. Dans les salons, quand on ne parle pas français on affecte une langue hybride, farcie de mots étrangers, prononcés on devine comment et qui rappelle le latin macaronesque de Molière. Naturellement, on ne s'intéresse qu'aux romans, qu'aux drames, qu'aux acteurs parisiens, et comme la distance retarde, malgré tout, les communications, je crains fort qu'on en soit encore à Delpit, au *Maître de forges* et à Febvre sur les bords de la Dimbovitsa. Il serait enfin du dernier bourgeois de ne point employer au moins les formules de politesse française même en ne sachant pas la langue. C'est de bon ton là-bas, comme, à Paris, de dire qu'on parle un peu le russe.

Quant à ceux qui restent, leur premier souci sera d'émigrer sur la rive droite, puis d'aucuns se mettront sérieusement au travail, et l'ambition dont ce peuple est animé à un degré effrayant fera d'eux quelque chose. Mais combien davantage, les nerfs à jamais détraqués, l'esprit faussé, disperseront de rares facultés intellectuelles dans des aventures qui n'ont pas même un prétexte d'amour et qui ne pourraient vraiment apporter du bonheur. Triste sera la fin!... Il n'y a qu'à ouvrir les journaux, qu'à consulter ses souvenirs, toujours un moment viendra où leur vie les acculera dans une impasse affreuse : l'un se logera alors deux balles dans le cœur, tandis que l'autre se résignera à devenir garçon de restaurant. Et je ne dis que ce qu'on ose dire, mais vous me comprenez, c'est encore ce qui peut leur arriver de mieux. Commencer par être prince, apparenté plus ou moins à la famille des Ghika, — ce sont deux qualités communes à tous les Roumains de Paris, — et finir par cirer des chaussures au coin de la rue, il y a là, n'est-ce pas, motif à méditations? Ah! s'ils avaient voulu! Pourquoi ont-ils quitté leur mélancolique et chère patrie? Paris leur a pris leur argent, leur intelligence, leur avenir, quelquefois même leur vie, et, en échange, ne leur a donné que des désillusions, des souffrances et des vices. « Lorsque la fièvre se met dans le sang! » dit Prospéro;... la fièvre sub-

tile de la vie moderne s'est insinuée en eux. Leur race n'avait point ce blasement, cette habitude héréditaires qui font que nos fils traversent impunément les pires tentations. D'ailleurs, dans leur sang, les globules slaves se mêlaient insidieusement aux globules latins, en sorte que, bien qu'ils fussent de par la vie simple de leurs ancêtres d'une race étonnamment jeune, ils portaient néanmoins en eux des ferments de dépravation, étant préparés comme aucun autre à pratiquer, jusqu'en ses caprices les plus dissolvants, notre civilisation moderne factice et meurtrière. Que j'en ai connus qui après avoir merveilleusement commencé finissaient, Dieu seul saura comment! Quand ils débarquaient, leurs vêtements, sans doute, manquaient de coupe et leurs cravates n'avaient rien de chez Doucet, mais aussi comme leurs yeux brillaient d'intelligence et avec quel zèle studieux ils travaillaient, acquérant en vingt mois dix années d'éducation! Puis la vie a passé. — Mettez dans le décor d'hiver de Paris ou dans l'enchantement fleuri de Monte-Carle toutes les passions, toutes les fantaisies qu'il vous plaira d'imaginer. — Et, maintenant, ils ont des cravates 1830, des redingotes de soixante centimètres de tour de taille, bref la livrée de grand luxe qu'ils savent indispensable, mais ils ont aussi des casiers judiciaires aussi chargés que ceux des *Naufragés* d'Ibsen, et depuis longtemps ils ont cessé

d'avoir une vie intérieure, ayant appris tous les moyens par lesquels, sans travailler, on a quarante à cent mille francs à dépenser par an!

Et leurs femmes? J'en ai vu plusieurs, divorcées, cela va sans dire, qui me parurent aimables et qu'on prétendait passionnément aimées, des autres, est-il besoin de parler? Pourtant, je vais être injuste, car en dépit de ma bienveillance appliquée, elles me rappelaient ces classiques marquises italiennes de table d'hôte dont le signalement est grands gestes, grands rires, paroles bruyantes, toilettes criardes et des yeux à incendier une garnison. Je conviendrai néanmoins que ce qu'elles disaient valaient mieux que la manière dont elles le disaient; un doux parfum de parisine embaumait leurs causeries....

Mais j'ai tort d'écrire ces horreurs quand d'entre les créatures d'élection que j'ai rencontrées en ce monde, peut-être la plus exquise, la plus proche du rêve et du mystère était précisément de ce pays-là. Certes, elle était bien spéciale, et distinguée, et ravissante; elle l'était si absolument en toutes paroles, dans chacun de ses gestes, que ceux qui l'entouraient s'étaient mis sans y songer, en quelque sorte malgré eux, tant ceci était l'expression indiscutable de la réalité, à l'appeler : *princesse*. Or, ce nom d'amitié lui plaisait, non par coquetterie vaniteuse de femme jeune,

mais parce qu'il répondait aux aspirations secrètes de son âme aristocratique entre toutes. Très mince, grande sans disgrâce, la taille fine et souple comme une tige de fleur, elle n'était, en y réfléchissant, ni fraîche de visage, ni de traits joliment dessinés, et pourtant je sentais que sa figure ombrée, indécise avait une grâce, un charme incertain que n'auront jamais les joues émaillées, ni les lignes classiques des *professionnal beauty*. Il y a peu de jours, après des années d'oubli, j'ai revu, par hasard, sa photographie. En la reconnaissant, je pensais : « Oui, c'est son image, mais ce n'est pourtant pas elle et, vraiment, c'est une trahison de la montrer ainsi à ceux qui ne l'ont point connue, puisque mes souvenirs à moi, qui l'ai tant admirée, en furent troublés un instant. » En effet, le portrait ne pouvait rendre la teinte précise des cheveux, ni l'eau dormante de ses yeux, ni sa bouche changeante et mystérieuse, ni *l'en-allé* mélancolique du sourire, ni surtout ses gestes enveloppants et paresseux ainsi que des branches fleuries courbées au vent d'avril. Comme la plupart de ses compatriotes, elle étudiait volontiers, travaillant avec un acharnement et une intelligence d'homme ; elle savait un tas de choses dont je n'ai pas la moindre idée. Pourtant je crois vous avoir indiqué qu'elle était bien femme par la grâce, frêle et bizarre ; elle l'était encore par la passion, de la patrie vraiment de cette divine Hé-

lène Vacaresco sur le douloureux calvaire d'amour de laquelle j'ai si longtemps rêvé :

> L'idéal m'a rempli l'âme de nostalgie,
> N'est-ce pas que j'aurai là-bas, loin de la vie,
> Le charme inconscient de ne plus rien vouloir,
> Que je perdrais enfin la fièvre de l'espoir ?

Notre *princesse* délicieuse aima, elle aussi, et tandis qu'on ne l'aimait point, qu'on n'avait pas le droit de l'aimer, — j'ignore le détail des circonstances et, d'ailleurs, il n'importe guère, — elle voulut s'en aller définitivement de cette vie odieuse. Vêtue de choses claires, décoiffée par le vent, la tête presque folle à force d'avoir pleuré, elle errait sans plus du tout savoir ce qu'elle faisait, auprès d'un fleuve gris, dans un paysage d'automne, en une contrée abominable. Elle zigzaguait à l'aventure, s'asseyant de pierre en pierre, les yeux fixés sur le fleuve, cherchant pour y disparaître une place à sa fantaisie.... Enfin, on la retrouva ; des mains la caressèrent, des paroles la consolèrent. On eut pitié de sa pauvre détresse de vingt ans, et la chère *princesse* nous fut conservée, car très doucement, avec des sollicitudes infinies, on l'habitua de nouveau à supporter la vie.... Quelques années plus tard, elle retourna dans son pays, et, depuis, je n'ai jamais su ce qu'elle était devenue !... Puisse-t-elle avoir achevé d'oublier, avoir été reprise tout

à fait par les spécieuses illusions de ce monde! Mais si notre *princesse* a des sœurs spirituelles en Roumanie, quel pays de rêve, quel lieu de dilection ! Car en elle s'unissaient, en s'harmonisant avec des nuances exquises, les deux types qui résument toute la beauté passagère de la femme, telle que la peut concevoir et adorer un être de 1895. De la Parisienne, elle avait la taille mince, les rires légers, les lèvres fraîches et une déconcertante vivacité de pensée ; enfin une élégance de femme jeune et qui le restera longtemps ; mais par l'ondoyance féline des mouvements, par ses vagues roulements d'*r*, — tel le son enchanté d'une lointaine cloche d'or, — par ses yeux longs et peu ouverts, brillants de passion et si pleins de mystère qu'ils n'avaient presque plus rien d'humain, elle était bien de la race admirable des Krotkaïa.

Ainsi, sur les Roumains d'Occident, mes sentiments sont partagés, hésitants ; mais les autres, les Roumains de Roumanie, je les sens frères par leur sang, par leur passé, par les dix-huit siècles de miracles et souffrances de leur histoire et, sincèrement, sans réticences aucune, je les aime.

Je les aime pour leur langue dans laquelle je retrouve — je ne parle que de la musique des sons — l'indolence maladive de l'italien, les intonations rauques et troublantes du slave avec des exotismes bizarres qui doivent provenir du turc, du grec et

du hongrois. Edgar Quinet, un auteur qu'on ne lit plus, mais qui, avant Maurice Barrès, sut écrire des *Impressions ornées*, disait : « La langue roumaine porte le témoignage d'un monde lointain. Je veux, quand je l'entends, que soudain m'apparaissent non seulement les colons latins, les provinces d'Italie et de Narbonne, mais, dans une relation que je ne puis exactement définir, les steppes immenses, les monts inaccessibles et, au loin, le ciel orageux de la mer Noire. » N'irait-on pas en Moldavie, n'apprendrait-on pas le roumain pour qu'une amie vous dise *te iubescu ?* Mais il faudrait qu'elle fût du peuple et ne visât point à l'élégance, sinon elle dirait *te amu*, et bien que cela revienne au même, il me semble que ce ne serait plus du tout la même chose.

Je les aime pour le pittoresque bigarré de leurs costumes où, sur la toile blanche, les broderies mettent de si capricieuses petites taches, alors que le rouge, le jaune et le bleu des vestes dorées des femmes, des ceintures nombreuses des hommes les marquent au sceau glorieux de la patrie, les enveloppant comme en des fragments d'étendard. Ah ! si vous pouviez voir ces jeunes femmes aux jupes étoilées d'or, la tête coquettement enveloppée d'écharpes blanches et soyeuses, et ces jeunes hommes, des sequins aux bras, couronnés de roses, fiers et superbes ainsi que des demi-dieux ! Dans la

lumière enchantée des Karpathes, la *hora* tourne lentement, ou bien c'est la tarentelle folle, la tarentelle furieuse, coupée de sauts et de cris des *Caluciari* pris de vin. Les jupes courtes et multicolores s'arrondissent comme des fleurs merveilleuses sur lesquelles glissent, en reflets de soleil, les mouchets d'or des ceintures ; et les jambes musclées des montagnards, les jambes bottées de noir et culottées de blanc bondissent infatigablement jusqu'à donner la sensation d'une chose automatique, irréelle. Cependant, sous leurs bandeaux tressés, les joues des femmes rougissent, tandis que, sous leurs couronnes de fleurs, brillent les yeux noirs, les dents blanches, les lèvres saignantes des gars robustes et sains.

Comment ne pas ajouter : « Je les aime pour la beauté de leurs filles, pour la vigueur de leurs fils ? » Rappelez-vous l'Exposition, la *rue du Caire*, les *laoutars* du cabaret roumain. La chanson dira : « Ils sont sveltes à glisser à travers un anneau, le teint comme crème, les cheveux comme aile de corbeaux, les yeux,... » il n'importe, aucune parole ne pouvant espérer d'exprimer l'insinuante, la caressante douceur de leurs yeux phosphorescents d'intelligence. Encore, pour comprendre ce que j'écris là, faudrait-il un soir d'été, un soir de fièvre et de lis mourants, tandis qu'au loin violons et colzas hurlent en sons syncopés et

sauvages, que vous eussiez, à force de névrose, éprouvé le malaise, l'hypnotisme de leur beauté. Quant aux jeunes filles, en saurai-je dire davantage que les poètes populaires? Pareilles aux vieillards de l'*Iliade*, leurs strophes rendent un involontaire et suprême hommage aux femmes de Transylvanie. « Lorsque je vois son sein arrondi, le désir m'embrase; lorsque je vois ses cheveux de soie, le désir me torture effroyablement; lorsque je vois son visage rose, le désir me tue; elle passe souriante et le champ fleurit à sa vue; elle danse et l'harmonie de ses mouvements trouble le cœur des jeunes hommes! »

Naturellement je les aime encore pour leur superbe et douloureuse conception de l'amour; rien de la petite fleur bleue de la Forêt-Noire ou de la volupté sans âme des Orientaux, mais l'instant précis où le sentiment réalisé par la sensation, où la sensation spiritualisée par le sentiment se confondent au point de devenir l'amour au sens exact d'un mot dont on abuse étrangement. Des yeux larges, des lèvres douces des paysans et des paysannes moldo-vlaques qui, la main dans la main, s'en vont en chantant au bois d'avril dans le mystère des roses, s'élève magnifique et bienfaisant un épithalame à la jeunesse, qui seule ennoblit tous les gestes en les enveloppant de beauté; un épithalame à la vie, qui ne vaut que par le sentiment et que par

l'action (or, l'amour n'est-il pas l'âme de tout sentiment, et la gloire, le but de toute action dignes l'une et l'autre de ces noms ?) ; un épithalame enfin à l'amour !... La *doïne* rustique le dira mieux que moi : « En cette nature, en ces cœurs les amours chantent dans tous les coins, partout !... » Et que chantent-ils ? L'amour-passion, l'amour-folie, celui qui aimera jusqu'au péché mortel, jusqu'aux crimes même condamnés par les hommes et par Dieu.

Enfin je les aime pour leur orgueil, me souvenant — il est vrai — que l'orgueil est le premier des sept péchés capitaux, mais entendant manifestement ici, non pas tant cette « estime déréglée de soi-même » dont parle le *Catéchisme*, que ce sentiment de noble race qui porte tout cœur vraiment roumain à se sentir superbe de son sang, de son passé, de la vaillance épique de ses aïeux. Un de leurs proverbes nationaux dit : « L'eau passe, le caillou reste ! » En effet, l'eau des âges a passé tempétueuse et terrible, emportant des races et des civilisations : les légions romaines font place aux hordes barbares, la nuit se fait dans l'histoire, puis les armées hongroises reculent devant les invasions ottomanes, et ce sont les Fanariotes, les Russes, les Français qui, tous, saignent aux quatre veines cette race abandonnée. Pourtant elle persiste, mais ce qui a demeuré ce n'est point un caillou, — l'eau, d'ailleurs, les use à la longue, — c'est le pur dia-

mant de courage et de foi, l'âme noble de ce peuple latin. Michelet l'a compris, si le Roumain au moral comme au physique garde dans l'histoire et devant nos yeux cette incomparable attitude d'orgueil, c'est « qu'il se croit romain, qu'il porte l'aigle impérial et se sent encore parent de Trajan. »

ERNEST TISSOT.



Les Mouettes.

COMME une neige de pétales
Dans l'effeuillement d'un bouquet,
L'essaim des mouettes s'étale
Et tourbillonne au long du quai ;

Dans le froid qui cingle et qui perce,
Blanches fleurs autour de l'îlot,
Tantôt le flot glacé les berce
En une flâne au ras de l'eau,

Tantôt, brusquement affolées,
— Caprice étonnant la raison.... —
Ce sont de prestes envolées
Tire d'aile, vers l'horizon....

Parfois, au bord, l'enfant qui passe,
Un rire en son minois poupin,
A l'aventure, dans l'espace,
Jette aux oiseaux un peu de pain.

Alors, l'essaim frêle s'effare
En conquête, le bec ouvert,
Sonnant dans l'air bleu la fanfare
Sauvage et rauque de l'hiver !

Et puis, quand le jour s'atténue,
Rosant le givre par les bois,
Vers la rive à nous inconnue
Elles retournent à la fois....

Ainsi, sur le lac de la vie,
Oiseaux charmeurs et bohémiens
Choyés par l'âme inassouvie,
Glissent vos rêves et les miens.

Ils s'en vont, pâles silhouettes,
Sous le soleil d'amour quêtant,
Semblables aux blanches mouettes
Qui tourbillonnent sur l'étang.

Quelquefois, passant sur les grèves
Le sort, comme un enfant perdu,
Jette en pâture au vol des rêves
Le pain du bonheur attendu ;

Mais souvent, un vent de misères
Dans la nuit froide les surprend,
Et les chasse aux lointaines aires
D'où plus jamais rien ne les rend.

J COPPONEX.



Lilo.

I

LE père et la mère regardaient l'enfant dormir. Le petit garçon était resté longtemps éveillé, babilleur, les yeux grands ouverts, mais ses paupières venaient de s'appesantir et il dormait enfin avec un petit sourire content sur ses lèvres closes, comme si des songes très beaux passaient dans le calme du premier sommeil, des songes où déjà peut-être père et mère n'étaient plus que des ombres lointaines presque disparues.

Au lieu de vaquer aux occupations multiples qui la talonnaient toujours dans ce petit appartement, où elle faisait face à toutes les besognes, la

mère était assise inactive auprès du lit, les mains serrées sur ses genoux, la figure fatiguée, tendue par une volonté de rester calme, de ne pas pleurer.

— Léna, dit l'homme à voix basse, en posant une main osseuse sur l'épaule de sa femme, si j'avais su,... si j'avais pu prévoir,... mais j'étais si fort, alors !...

— Quand même nous aurions su, dit-elle, sans tourner la tête, ce qui est arrivé serait arrivé.

— Non, car moi, je ne t'aurais pas épousée, dit-il sourdement... Jamais !

— Mais moi, Michel, dit-elle toujours sans le regarder, j'aime mieux les choses telles qu'elles sont.

Et ayant refoulé ce qu'elle ne voulait pas laisser voir sur son visage, elle tourna vers son mari sa figure de blonde déjà fanée, et le regarda paisiblement.

— Comme tu es devenue maigre et chétive ! dit-il en considérant les traits affinés que l'émotion intérieure tirait, vieillissait ; et... comme tu étais jolie autrefois !

Elle ne répondit pas. Contre les ravages survenus dans son extérieur, elle ne pouvait rien. D'ailleurs cela lui semblait si peu de chose, à elle, d'être un peu plus rose ou un peu plus pâle. Si seulement Michel avait voulu comprendre et ne pas toujours penser au passé, puisque cela ne servait à rien.

Sur une chaise à côté du lit où dormait l'enfant, un costume bleu-marin, soigneusement plié, remplaçait le vêtement reprisé et râpé de la veille et, dans la pénurie oppressante de la chambrette, ces habits, tout neufs, introduisaient un élément disparate, réfrigérant. Autour de ces nouveaux venus, le lendemain, encore à naître, prenait une réalité déjà tangible.

— Quand je t'ai attachée à moi, Léna, reprit Michel la voix tremblante, je t'aurais tenue sur mes bras comme une plume, à présent je ne peux pas même porter Lilo à travers la chambre. Et maintenant Lilo part,... l'enfant s'en va... et toi... tu....

— Moi, je reste, dit Léna, d'une voix un peu étouffée, nous restons tous les deux. Et ce sera presque comme autrefois, puisque Lilo sera pourvu de tout... et choyé... et... et heureux !

Elle se leva. Elle ne pouvait pas, non, pour le moment, elle ne pouvait absolument pas continuer. Elle alla jusqu'à la fenêtre, souleva le rideau de mousseline jaune et regarda dehors. Le temps était clair, pas un nuage, pas un souffle. Là-bas, au dessus de la ville, une lueur rouge teignait le ciel d'automne et, derrière la masse de bâtisses, d'édifices, d'habitations, de magasins, de hangars de toute espèce, le grand fleuve qui menait à la mer passait entre ses rives plates.

— Il fera beau temps demain, dit-elle toujours de la même voix contenue. Regarde, Michel, comme la nuit est tranquille.

Il s'approcha d'elle.

— Oui, dit-il, au moins cela,... la nuit est tranquille.

Et ils restèrent silencieux côte à côte, regardant du côté de la mer.

— J'aimerais mieux te voir pleurer, dit enfin Michel d'un ton brusque.

En même temps il tourna vers sa femme sa figure dévastée, et il attacha sur elle ses yeux de malade anxieux et brillants.

— Pourquoi pleurer ? murmura-t-elle faiblement. Lilo aura le superflu là-bas, tandis qu'ici....

— Tandis qu'ici, interrompit Michel, la voix amère, son père ne peut plus même lui donner le nécessaire, du pain sec.

— Ce n'est pas ta faute, Michel, ce n'est la faute de personne.

Et elle ajouta aussitôt en levant sur lui ses yeux fanés, à l'air paisible :

— Ta sœur n'aime-t-elle pas Lilo autant que nous l'aimons nous-mêmes ? Il sera à l'abri de tout... là-bas... et toi... tu guériras et, alors... plus tard... on verra....

— Je ne guérirai jamais, dit Michel froidement, en se frappant la poitrine de la main gauche. Le mal

sera là aussi longtemps que je serai à côté de toi, Léna.

Il y eut un silence. Depuis un an Léna luttait contre le même découragement tenace, amer et révolté, et maintenant elle partageait la conviction de Michel. Jamais, non jamais, cet homme aux joues creuses ne redeviendrait l'être vigoureux qui l'avait conduite à l'église, un jour de printemps où la vie s'ouvrait devant eux chaude et souriante. Les premières fois que Michel avait senti son cœur sauter ainsi follement dans sa poitrine, il avait appuyé la main de Léna sur ce mouvement désordonné et ils en avaient ri tous deux, bêtement, ne sachant pas ce que c'était.

Aujourd'hui l'aisance d'autrefois avait tout à fait disparu de la maison et l'enfant, aux grands yeux bleus candides, était devenu une charge inquiétante. Subvenir à l'entretien du petit garçon, le nourrir, le vêtir, le tenir à l'abri des privations mesquines qui assaillaient toutes à la fois son foyer, était devenu, pour Léna, un souci obsédant et alors elle s'était tout à coup décidée ; l'offre repoussée jadis avec indignation avait été rappelée et acceptée. Le lendemain le petit garçon partirait seul sur le grand bateau qui traversait la mer et il irait là-bas, bien loin, chercher une nouvelle famille.

C'était la première fois, depuis que la chose était décidée, que Michel disait à ce sujet des

choses amères, et le grand courage, à l'air passif, de Léna en restait ébranlé. Depuis que Michel avait consenti, avec une résignation morne, au départ de l'enfant, elle avait espéré que lorsque le père ne verrait plus courir autour de lui le petit garçon, mal nourri et mal vêtu, il retrouverait une relative quiétude d'esprit; que les reproches injustes dont il s'abreuvait sans cesse perdraient quelque chose de leur âpreté.

Elle fixa sur lui ses yeux de blonde, clairs et transparents, où la pupille noire, presque insaisissable, se noyait dans du bleu, et elle dit tranquillement :

— Il faut accepter les choses telles qu'elles sont.

Mais, en dépit du calme des paroles, une inquiétude voilait, changeait le regard et, même à la clarté indécise venant par la fenêtre, la flétrissure du visage se voyait. Il n'y avait plus rien, plus rien du tout, sur cette pâle figure fanée, de la fraîcheur d'autrefois. Michel la considéra un moment, l'œil assombri.

— Te voilà presque une vieille femme, dit-il enfin brusquement.

Et il la regarda de tout près, dans les yeux, comme s'il espérait d'elle quelque chose. Mais elle resta muette.

Alors il ajouta bas, d'un ton presque suppliant :

— Hélène !

Et il la prit tout à coup dans ses bras et la tint serrée contre lui dans une étreinte amicale, sans passion. Mais elle resta appuyée sur sa poitrine, toujours sans parler, avec le même sourire immobilisé sur ses lèvres. Au bout d'un instant il la lâcha et s'éloigna d'elle.

II

De l'autre côté du large fleuve, le paysage sans contour, à peine estompé dans du gris, restait enveloppé et mystérieux. L'humidité, montant de l'eau, avait pénétré l'atmosphère pendant la nuit et le matin s'était levé couvert et brumeux. A droite, du côté des bassins de refuge, une forêt de mâts, de cheminées, tout un fourmillement de pointes élancées se hérissaient sur le ciel blanc, et cette armée, captive et immobile, barrant le regard du côté de la terre, le rejetait vers la mer. De grandes barques noires, chargées, pesantes, allaient vers le large ou en revenaient, sillonnant, silencieuses et rapides, l'eau unie et blanche, tandis que, relié au rivage par une étroite passerelle, un gros vapeur immobile lançait vers le ciel des torrents de fumée noire, épaisse et sale.

Lilo, cramponné aux jupons de sa mère, regardait monter dans l'air les lourds tourbillons qu'aucune brise n'éparpillait. La petite figure ovale était

devenue attentive et sérieuse comme si la joie de se sentir si beau dans son costume neuf, avec le chapeau marin où, sur le ruban bleu, se lisait en lettres d'or le mot : *Matelot*, comme si cette joie encore toute neuve était déjà vieille, finie, oubliée.

Tout à coup huit heures sonnèrent dans l'air immobile.

Léna détacha les mains de l'enfant de ses jupons et dit :

— Il faut aller.

Elle ajouta, la voix un peu étouffée :

— Passe devant moi, Michel.

Et tenant l'enfant par la main, elle suivit son mari d'un pas égal, un peu automatique, et ils franchirent tous les trois l'étroite passerelle qui menait au vapeur ; lui, avec sa figure sombre et ravagée, elle, avec sa pâleur de blonde fanée, son air de pauvreté propre, l'enfant, entre les deux, très élégant dans ses vêtements nouveaux.

Ils disparurent un moment tous les trois dans l'encombrement du pont, puis Michel et Léna repassèrent seuls la passerelle. Ils s'arrêtèrent, côte à côte, sur le bord de l'eau, de l'eau fuyante qui s'en allait vers la mer. Autour du corps grêle de Léna, le long châle noir, sous lequel s'abritaient les humiliantes avaries du dessous, tombait tout droit, comme s'il eût enveloppé une forme de pierre. Elle montrait à Michel son profil mince et

droit de blonde flétrie, et ses grands yeux clairs, sans larmes, cherchaient dans le tumultueux va-et-vient du pont, au milieu de la bousculade des derniers préparatifs.... Mais, dans cette mêlée bruyante et affairée, elle ne retrouvait pas le petit garçon.

— Je savais bien, dit-elle enfin de la voix mesurée et basse qu'elle prenait toujours à présent quand elle s'adressait à Michel, je savais bien, moi, qu'il ne pleurerait pas. Il n'a pas pleuré.

— A cause de toi, dit Michel sourdement ; c'est toi qui lui avais dit de ne pas pleurer, oui, c'est toi, Léna.

Et il resta un moment silencieux, regardant du côté de la mer, du large, puis il tourna la tête vers elle et il ajouta, la voix tremblante :

— Il n'a pas pleuré ! Les larmes étouffaient l'enfant, oui, elles l'étouffaient !

Et il la regarda avidement, cherchant à surprendre quelque chose sur le visage fané.

Elle ne répondit pas. La figure bouleversée du petit garçon venait de passer devant ses yeux et l'angoisse éprouvée tout à l'heure lui tordait de nouveau le cœur ; elle ne trouvait rien, absolument rien à dire.

Michel s'assombrit davantage et il se détourna d'elle. Depuis qu'il n'était plus pour Léna qu'un objet de sollicitude inquiète, qu'une cause d'incessants sacrifices, la même crainte maladive entra-

vait la liberté de ses paroles. Il n'avait jamais osé dire jusqu'au bout à quel point la contrainte qu'elle s'imposait pour l'épargner humiliait son cœur malade, l'isolait d'elle. Et maintenant l'enfant même se raidissait ; à l'enfant même elle avait inculqué cet affreux courage, et ce petit être, fait de la chair et du sang de Léna, avait tenu bon. Il partirait le visage contracté, mais sans verser une larme. Qu'importait la distance matérielle, qu'étaient des lieues d'espace en comparaison de l'infranchissable éloignement où le reléguait une compassion ainsi toujours tendue et irréductible ?

Et sentant glisser entre ses doigts la minute fugitive où, confusément, il avait espéré retrouver la mère en sacrifiant l'enfant, il se pencha brusquement vers Léna et de tout près, comme la veille, il murmura à son oreille :

— Hélène !

Au même instant un long cri aigu venant du navire déchira l'air ; par trois fois le même sifflet prolongé, strident, fendit l'espace, puis l'eau battue clapota sous les roues et, lentement, l'énorme masse évolua sur elle-même.

Léna fit un pas, son maigre visage flétri s'avança. Oh ! revoir encore une fois le petit garçon, l'apercevoir ! Retourner ensuite dans la maison vide avec la certitude que Lilo avait retrouvé son sourire confiant, ce frais sourire d'enfant qui ne

craint rien, se sentant caché sous l'àile, à l'àbri du vent, du froid, de l'eau, de tout. Revoir le petit visage aimant tel qu'il était avant que cette expression désolée le tordît, le défigurât.

Sur le pont du nàvire une houle humaine, massée du même côté, masquait la vue. Entre la rive et le bateau des mouchoirs s'agitaient; des cris d'appels, d'adieux, un peu étouffés pàr le bruit d'eau remuée qui bouillonnait autour de la grande roue, s'échangeaient, s'entrecroisaient, et déjà, dans le fleuve profond, un sillon creusàit l'eau derrière le lourd bâtiment.....

Tout à coup l'enfant, avec sa petite figure contractée, apparut. Léna vit distinctement le chapeau de paille avec son inscription dorée, puis l'apparition s'évanouit.

Elle quitta brusquement Michel et courut à gauche, du côté où le navire s'en allait majestueusement vers la mer. Dégagé des embarras de la rive, il filait à présent vers le large d'une allure rapide et égale et Léna le suivit le long de l'eau jusqu'à ce que l'encombrement de ce quai de déchargement lui barrât la route. Devant cet amas d'obstacles infranchissables, elle s'arrêta, et la màssive silhouette du navire alla diminuant, s'amincissant jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une ombre insàisissàble, un petit point noir perdu dans du gris. Alors seulement Léna se retourna

vers Michel. Depuis longtemps elle entendait à son oreille le souffle court et fatigué de son mari, et elle le regarda avec son mince sourire immobile sur les lèvres.

— Je ne verrai plus l'enfant, dit-il d'une voix étranglée, mon petit Philippe,... non, plus jamais!

Et Léna vit tout près d'elle la face bouleversée de l'homme malade avec son regard de souffrance, avide de sympathie.

Elle recula et cacha derrière ses mains le petit sourire rigide collé sur les lèvres.

— Non, Michel, dit-elle en s'écartant de lui, non,... il ne faut pas,... je....

— Voir ton visage, murmura-t-il sourdement, voir ton visage, à présent.

Et violemment il écarta les mains et démasqua la figure. Elle apparut au grand jour avec sa flétrissure prématurée, sa pâleur de blonde fanée et les larmes, honteuses d'elles-mêmes, silencieuses, mais pressées, abondantes, qui l'inondaient.

Alors la grande résistance inutile de Léna céda. Elle tendit ses bras secs du côté de la mer et elle murmura :

— Philippe,... mon enfant,... mon petit garçon....

Et, brusquement, le vide laissé par la disparition de l'enfant, le grand chagrin pesant, fut partagé en deux parts égales comme si, au travers de ses larmes, désormais découvertes, Léna eût tout

à coup compris le sens du regard inapaisé du malade, si souvent attaché sur le sien.

Une sensation profonde, qui ressemblait presque à de la joie, inonda le cœur de Michel.

Lorsqu'on ne vit plus trace du navire, que le père et la mère quittèrent le port et s'en allèrent lentement vers la ville, il murmura de sa voix creuse :

— Te voir pleurer devant moi, Léna, enfin !

Et, sous l'apparente cruauté des paroles, Léna devina enfin à fond la longue souffrance timide. Pas un seul jour, non, pas un seul, ses efforts pour tromper l'anxiété de Michel n'avaient abouti ; l'amertume du départ de l'enfant était à lui comme à elle ; elle ne pouvait plus rien pour lui voler sa part, mais désormais, quoi que l'avenir mystérieux leur réservât, l'homme à l'œil ouvert, attentif et clairvoyant ne serait plus dans l'isolement. Jamais, non, jamais plus le petit sourire oppressant ne viendrait mettre, entre elle et lui, son inutile et cruel mensonge.

EUGÉNIE PRADEZ.

Vers le Bonheur.

Mon cœur n'a pas trouvé le bonheur dans l'amour.
L'enlacement des bras et les baisers de flamme
Versent l'affolement et l'angoisse dans l'âme ;
L'extase est trop poignante et le rêve est trop court.

Je ne l'ai pas trouvé, le bonheur que j'espère,
En mettant dans ma main la main de l'amitié ;
L'âme, ici-bas, jamais ne se livre en entier :
Deux cœurs — un battement — ce n'était que chimère.

J'ai cherché dans le rythme indolent et berceur
L'apaisement d'une heure à mes tristes pensées ;
En vain j'ai fait chanter les strophes cadencées,
Elles avaient l'oubli — mais non pas le bonheur.

J'ai marché, j'ai marché, sans repos et sans trêve,
Poursuivant l'idéal que j'espérais trouver.
— Peut être sera-t-il dans la paix de rêver ? —
J'ai rêvé — le bonheur n'était pas dans le rêve.

Lasse, pour oublier j'ai prodigué mon cœur ;
De ma douleur j'ai fait un baume pour les peines ;
J'ai jeté, sans compter, ma tendresse à mains pleines...
Et sans plus le chercher, j'ai trouvé le bonheur.

Marie Durand.



Diablerets et Oldenhorn

Deux saisons.

Le *Mont-Blanc* faisait son service quotidien d'une extrémité du lac à l'autre.

Parti de Genève à neuf heures du matin, sous un ciel incertain, où des rayons fuselés débrouillaient en tremblant la soie pâle des nues, il aborda à Evian dans la splendeur épanouie de midi, traînant sur le saphir des eaux son sillage bouillonnant et léger. La journée n'aurait pu être plus radieuse, le lac plus bleu, la sérénité du ciel plus parfaite, les montagnes plus rêveusement délinéées sur un fond d'azur plus suave. Installés sous la tente, les voyageurs purent admirer à leur aise

Evian la coquette, éclose comme un sourire au milieu des verdures. Une foule élégante et oisive se pressait sur le quai à l'approche du bateau. On embarqua beaucoup de monde. Les derniers arrivés, un jeune homme et une jeune femme, eurent quelque peine à trouver de la place. Ils finirent par se caser sur une banquette étroite, où, en se serrant, ils tenaient tous les deux, sveltes et gentils comme une image de keepsake. Elle, aussitôt assise, sourit à son compagnon et se mit à regarder le paysage à travers un face à main d'écaille blonde, dont elle se servait comme d'un joujou d'enfant.

Son mari, car ils étaient visiblement mariés et en voyage de noce, — pouvait avoir de vingt-trois à vingt-cinq ans. Blond, avec de petites moustaches lustrées, des jolis yeux bleus amoureux, de taille à peine moyenne, il portait un costume de flanelle blanche, — peut-être pour assortir à sa robe à elle? — une chemise à rayures roses et blanches, des souliers jaunes, pointus et neufs, un chapeau de paille blanche cerclé d'un ruban bleu. Il avait des mains soignées, aux ongles longs et portait une bague au petit doigt. La jeune femme, après avoir joué au face à main, s'empara de sa badine qu'elle s'amusa à ployer, l'arc-boutant contre son pied mignon. Elle était aussi tout en blanc, avec une robe de serge ouverte sur une chemisette de batiste rose rayée, un chapeau canotier garni d'ailes et de

gaze blanche, des souliers jaunes également pointus et neufs. Ses yeux, bleus aussi, s'irradiaient sous l'ombre de ses cheveux châtains, frisés, mousseux, que le soleil éclaboussait de menues taches d'or. Ils étaient jeunes, gracieux, heureux de vivre : un vrai plaisir pour les yeux. Isolés au milieu d'un groupe d'Américains, qui s'entretenaient avec animation dans leur langue nationale, ils s'enhardirent bientôt à causer librement. D'ailleurs, les eût-on compris, qu'ils ne se seraient guère restreints davantage : ils paraissaient pourvus à bonne dose de l'indifférence des amoureux. Cependant, le jeune mari n'osa point, quelque envie qu'il en eût, glisser le bras autour de la taille de sa femme, et elle, le front malicieusement levé vers lui, se contentait du jeu de la badine.

Ils bavardaient avec abondance. Il n'aurait pas été difficile d'apprendre qu'il s'appelait Jacques, elle, Gilberte; qu'ils venaient de Chartres, dont leurs parents devaient être de notables bourgeois. Jacques avait une sœur et une mère; Gilberte, ses deux parents et un petit frère. Ils étaient mariés depuis quinze jours; ils comptaient rester à Evian une semaine encore, faire une tournée dans la Suisse allemande, puis rentrer chez eux pour les premiers jours de l'automne. Jacques était sans doute associé ou intéressé à quelque affaire industrielle. Le nom d'un certain M. Crauzat, qu'ils ne

prononçaient qu'avec une sorte de révérence, revenait souvent dans leurs discours.

Puis, tout à coup, ils s'aperçurent qu'ils avaient traversé le lac et qu'ils longeaient la rive suisse. Cette découverte leur sembla de peu d'importance. Les mains rapprochées, d'une voix plus douce, que l'on percevait moins nette au-dessus du frais clapotis de l'eau, ils continuaient à se dire des choses gentilles et puériles.

— Combien de temps m'aimeras-tu ?

— Toujours.

— C'est long !

— Qu'importe ?

— Mais, quand je serai vieille ?

— Je t'aimerai encore.

— Même si je suis laide ?

— Toi ! tu ne seras jamais vieille ni laide ! Tu resteras toujours jolie !

— Tu t'imagines !.... Mais, quand j'aurai soixante, quatre-vingts ans ?

— Et moi, est-ce que je ne serai pas vieux alors ?.... C'est joli, c'est touchant, la vieillesse.... On a des cheveux blancs, l'air vénérable, on inspire le respect....

— Mon Dieu, murmura-t-elle, avec un élan d'enfant, faites que nous devenions vieux, très vieux, tous les deux, que nous continuions à vivre ensemble, à nous aimer....

Ce souhait, naïvement jailli à travers les voix étrangères, ne fut entendu que de lui seul. Il sourit, et, sous couleur de reprendre sa badine, lui serra furtivement le bout des doigts.

— Nous sommes arrivés à Vevey, dit-il en consultant son guide Joanne. Vevey, voyons : Vevey, jolie ville. etc.... etc.

Mais nous ne repartons donc pas ?...

— Oh ! regarde, s'écria-t-elle, les curieux petits vieux !

Debout, sa forme souple détachée sur le bleu, elle désignait un couple ratatiné, voûté, à la démarche chancelante, que les employés bousculaient sur l'embarcadère et qui était cause du retard. On les soutenait sous les bras pour traverser la passerelle.

— Pourvu qu'ils viennent ici ! dit Gilberte.

Son souhait fut exaucé ; mais, ils furent si lents à monter que la jeune femme renonçait déjà à les voir de plus près. Enfin, ils apparurent, la vieille derrière le vieux et, comme il se trouvait alors une table libre, ils s'y installèrent. Quelque chose en eux provoquait la curiosité car les regards de tous se portèrent aussitôt de leur côté pour ne plus s'en détacher. Etait-ce leur grand âge ? Nonagénaires, peut-être centenaires ; ils n'avaient plus d'âge. Peut-être, autrefois, l'un des deux avait-il été plus jeune que l'autre ; aujourd'hui il n'y paraissait plus, tant leurs décrépitudes se valaient.

Jaune, décharné, la peau plissée comme une loque, et plus desséché qu'une momie, l'homme conservait pourtant sur sa compagne, tombée dans une imbécilité sénile, quelques avantages de tenue. Ses vêtements, de coupe surannée, mais propres, le classaient dans la petite bourgeoisie. Un reste de vitalité brillait encore dans ses yeux plutôt méchants. Mais la femme ! Les deux nattes de cheveux bruns enroulés autour de son crâne chauve, glissaient, lamentables, sur l'oreille gauche, laissant la peau à nu. Elle n'avait plus de dents, plus de chairs, plus de formes ; un misérable débris humain où la vie vacillait comme un lumignon fumeux, que la mort, en passant, aurait oublié de souffler ! Et ce qui soulignait encore sa hideur, c'était une recherche de jeunesse dans sa toilette. Sur cette tête nue et luisante se posait un chapeau de paille blanche, garni de marguerites. Elle portait un « garibaldi » blanc en jaconas et des mitaines de soie aux mains. Dans son regard atone, fixé sur son mari, restait une expression d'humilité. Etait-ce le souvenir de l'amour ancien, ou l'habitude prise de se ployer devant une tyrannie ?

Le vieillard semblait impérieux, querelleur. Il commanda du café pour lui seul, et sa voix aigre, sans profondeur, rappela le son d'une mauvaise et très vieille épinette. A propos de rien, il s'emporta contre le garçon, puis contre sa femme, qui voulut

l'aider à sortir de sa bourse de soie fanée les petits sous de nickel et qui ne réussit qu'à les faire rouler sous la table. Il la traita de « bête de femme ; » s'il en avait eu la force, il l'aurait peut-être battue. Peu lui importait, en tout cas, que tous les yeux, dans une stupeur, se fussent braqués sur eux et que les conversations eussent cessé. Elle ne répondit rien, recroquevillée dans son humilité, la tête courbée, comme sous l'attente d'une main brutale. Au bout d'un moment pourtant, il s'abonnit, lui dit une parole amicale, et, pour lui prouver son bon vouloir, remplit de café sa cuillère qu'il porta à ses lèvres. Elle but, deux fois, trois fois, comme un enfant, répugnante et touchante tout ensemble. Ces petites scènes avaient dû être fréquentes chez eux, autrefois, quand ils vivaient. Comme, malgré ces avances, elle restait encore toute tremblante de la rebuffade, il s'efforça à la patience, lui montra, de son doigt levé, la blanche découpure des Alpes sur l'azur ruisselant de lumière. Ses yeux, par soumission, suivirent sa main, puis revinrent s'attacher sur lui. Alors, il tira de sa poche un gros mouchoir de coton blanc, encadré d'une bordure jaune, et la moucha.

Ils descendirent à la station suivante et ce fut, parmi les passagers une sensation de soulagement.

Mais le gentil petit couple restait pâle, avec un sourire crispé aux lèvres, de dégoût et d'effroi. Un

frisson secouait leurs épaules. Et, de leurs cœurs, s'élançait cette mentale prière, qui transparut aussitôt dans leurs claires prunelles azurées :

« Seigneur, Seigneur, faites que nous ne devenions jamais vieux ! »

ANDRÉ M. GLADÈS.



Aube.

DANS le ciel, vert à peine, et d'un souffle léger,
L'Aube avive en passant l'étoile du Berger ;
La rosée a perlé sa nuque ébouriffée
Et mouillé ses pieds nus, ses sveltes pieds de fée.
Elle éveille, aux jardins silencieux les nids
Qui modulent, jusqu'à des lointains infinis
Leurs appels d'un cristal délicat et sonore ;
Les paysans, avant que l'horizon se dore,
La rencontrent, chemin faisant la hotte au dos,
Et l'Aube les soulage un peu de leur fardeau.
Et les fleurettes sentent bon dans les ornières.
L'Aube s'en va frapper aux vitres des chaumières ;
Les toits fument bientôt, le soleil peut venir.
Mais n'aurait-elle pas gardé le souvenir
Du malade geignant, là-bas, pour l'agonie ?
— Car l'Aube exquise a des tendresses infinies.... —
Elle entre, et sur les yeux moribonds vient poser
La fraîcheur bienfaisante et calme d'un baiser,

Puis éteint, dans la chambre voisine, la lampe
Du rêveur attardé sur quelque vieille estampe....
Et sa belle candeur, et sa sérénité
Lavent nos pauvres cœurs pétris de lâcheté.
Hier, nous étions blasés du monde séculaire ;
Il a suffi de l'aube avec sa robe claire
Pour redorer la route où nos pieds douloureux
Se lassent des longs jours et des lointains poudreux.

GEORGE SYLVAIN.



Un saut dans la nuit.

I

Elle était aveugle de naissance, mais de bons parents y voyaient pour elle. Pas d'enfant plus choyée, plus joyeuse que la petite Blanche. Elle s'avançait sans guide dans toutes les pièces d'une demeure arrangée comme le nid le plus douillet ; allant droit aux objets, la tête immobile et légèrement renversée, où deux yeux sans regard restaient fixes et blancs sous les paupières frémissantes. Ses doigts, frissonnants comme des antennes de papillon, n'effleuraient que des choses douces, qui ondulaient et froufroutaient de plaisir, et semblaient se présenter d'elles-

mêmes à ces petites mains tendues; apportées peut-être par ces servants invisibles dont parle le poète, qui entourent la fée des songes, au fond de son palais d'ébène.

Ainsi mise à l'abri des heurts et des hideurs de l'existence, son âme, murée d'un côté, s'ouvrait toute grande aux harmonies des airs, des bois et des eaux. Un pas d'enfant qui glisse sur de la mousse, les dernières voix et les derniers battements d'ailes qui vont s'assoupissant dans la nuit le murmure éteint d'une source qui soulève une jonchée de feuilles mortes, lui causaient des plaisirs exquis et rares. Elle disait en riant qu'elle entendait pousser l'herbe et s'ouvrir les roses, et c'était vrai : son cœur impressionnable, qu'un rien bouleversait, chantait de concert avec la nature, toujours ouvert à ces mille musiques éparses et confuses que nous appelons le silence.

Etait-elle privée de la lumière? Point. La lumière était pour elle une des formes de la joie, la baignait tout entière de ses nappes ruisselantes bien tièdes, bien douces, qui lui coulaient le long des membres et s'insinuaient dans ses veines en longs frissons d'ivresse. Alors sa tête se redressait, ses mains s'ouvraient pour saisir cette chose impalpable et divine qui vibrait tout autour d'elle. D'ailleurs, elle savait très bien que le rouge est éclatant comme un son de trompette, et que le bleu mauve, tendre et hu-

mide, ressemblait à la voix de Lina, sa sœur aînée, la fidèle qui ne quittait jamais la petite infirme.

Du reste, chacun s'ingéniait à la rendre heureuse, à lui capitonner la vie. Et c'est dans cette nature harmonisée, où la plainte et le cri étaient inconnus, dans ce nid bien moelleux, suspendu dans une ombre moite, sur des fleurs et sur des chansons, que sa jeunesse venait d'éclore.

II

Pourquoi Blanche a-t-elle perdu tout à coup cette joie paisible, ce sourire sans éclair, mais sans nuage ? Par quelle issue détournée la douleur s'est-elle glissée jusqu'à elle, malgré toute une famille vigilante qui se presse autour de l'aveugle ?

Elle était assise, un jour d'été, avec sa sœur préférée, sous une tonnelle, au fond du jardin. On travaillait : Blanche était fort habile aux ouvrages des doigts ; on causait, on lisait, on riait surtout. Car elle savait rire comme une autre, mieux qu'une autre ! Elle s'égayait de tout, notre Blanche, toujours enfant malgré la vingtième année qui n'allait pas tarder à sonner ; elle y songeait déjà comme une grande volée de cloches nous fait lever la tête : on ne les entend pas encore, mais elles s'ébranlent déjà là-haut, et frémissent dans l'air vibrant.

Blanche causait donc, tout en travaillant. Sou-

dain, d'un verger voisin, s'élève une voix forte, harmonieuse et virile. Son cœur bondit; sans surprise, d'ailleurs: cette voix inconnue, qu'elle entendait pour la première fois, 'était la très attendue, dont elle rêvait dans ses nuits de fièvre, à laquelle préludaient, depuis plus d'une année, des émotions mystérieuses, une grande envie de pleurer pour le plaisir de pleurer, le cœur gros de joie, d'angoisse et de désir....

— Qu'as-tu, Blanche? Mais qu'as-tu donc?

— Je n'ai rien. Tais-toi!

Elle frappa du pied, l'enfant gâtée. Pour la première fois, la voix de sa sœur lui semblait froide, importune, car elle couvrait l'autre voix!

Ce jeune homme qui parlait, là, tout près, elle l'écouta toute la soirée et toute la nuit, sans l'entendre, il va sans dire, comme on écoute encore la cloche d'argent qui s'est tue. Les jours suivants, elle revint régulièrement sous la tonnelle. Sa sœur, n'osant plus la suivre, errait toute seule au fond des allées. Mais la petite jalouse qui la repoussait pouvait-elle voir les yeux de son aînée, gros de larmes? Elle était toute à son extase, attendait pendant des heures cinq minutes de joie aiguë. Elle apprit ainsi que son voisin était un étudiant en médecine, venu de Paris pour passer ses vacances chez des parents, dans cette petite ville de province.

Des vacances d'un mois, le plus court des mois, plus fugitif qu'une des heures de vide, de deuil, qui suivirent son départ. Maintenant, tout semblait à la jeune fille, discord, grinçant, insipide. Pour la première fois, sous le velours de la vie que les siens étendaient tout autour de l'infirme, elle venait de toucher une pointe aiguë, où ses mains délicates d'éternelle convalescente allaient se blesser mortellement. Quoi donc, quelque chose lui était interdit ? Elle aurait beau demander : ni les servants invisibles, ni le dévouement de sa sœur ne lui donneraient jamais *cela !*

Oh ! s'en aller après lui, dans le vaste monde!... Déjà tout son cœur s'élançait à travers la nuit sans étoile et sans aurore qui s'épaississait devant elle, où elle tâtonnait, se heurtant à mille obstacles inconnus. Que de fois, attirant à elle cette Lina qui lui redevenait plus chère que jamais, elle avait voulu lui dire.... lui dire....

— Lina, crois-tu que je puisse voir, un jour ? A-t-on consulté tous les médecins ?

— Mais à quoi vas-tu penser, petite sœur ? N'es-tu pas heureuse ainsi, avec nous ?

— Oh ! Lina, que je voudrais être comme les autres ! Pourquoi ne suis-je pas comme les autres jeunes filles ? Je donnerais tout.... Oui, grelotter en haillons, dans les rues de Paris.... Mais voir, mon Dieu, voir !...

Certes, Lina savait bien qui elle voulait voir! Mais comment lui prendre les deux mains, la supplier d'être raisonnable? Ce seul mot eût fait l'effet d'une brûlure à ce cœur en révolte.

— Il y a de si grands médecins à Paris, Lina! Où l'un échoue, l'autre réussit. La bonne m'a parlé d'aveugles-nés qui ont guéri.

Que répondre, sinon qu'ils avaient déjà rendu leur verdict, tous ces grands médecins? Mais Lina se tut.

Quelque temps après, la plus jeune de leurs sœurs se fiança :

— Oh! soupirait Blanche, tout le monde se fiance, maintenant!

— Et moi, ma petite Blanche, lui dit l'aînée, suis-je fiancée?

— Tu feras comme les autres.

— Non, jamais, je le sais!

Oui, elle le savait! Car elle repoussa, aussitôt après cet entretien, d'un *non* irrévocable, un jeune homme qui l'aimait et qu'elle aimait.

Il fallut partir pour Paris. Les parents se voyaient retenus par des devoirs impérieux; mais un ami de la famille accompagnait les deux sœurs, et Lina était assez âgée et assez raisonnable pour guider jusqu'au bout du monde la petite amoureuse aux mains tâtonnantes.

III

Mais ce furent les mains tâtonnantes qui désignèrent la rue et le pied-à-terre, dans la grande ville. Lina devait suivre l'obstinée, qui voulut absolument se rendre dans un certain hôtel, dont elle répétait sans cesse le nom.

Les médecins oculistes n'eurent qu'à répéter l'arrêt déjà rendu bien des années auparavant : l'aveugle ne verrait jamais! Dans l'intervalle de leurs courses, les deux sœurs restaient dans leur chambre, à l'hôtel, Blanche ne voulant ni des concerts, ni de l'Opéra.

— Toi qui aimes tant la musique, sœurette!

— Non, Lina, je ne l'aime plus. Je n'aime plus rien !

Et elle restait près de la fenêtre ouverte, l'oreille tendue. C'était par un beau soir de mai. Des voix, des rires partaient en fusée, à tel étage : chansons de jeunes gens ou de grisettes.

Lina, à ses côtés, la regardait avec angoisse : devait-elle parler? Son devoir était-il de respecter cette illusion, la seule joie de sa sœur infirme, ou de ménager à ce rêve d'amour un réveil moins douloureux, en le raisonnant, en le dissipant tout doucement, pour ne pas froisser un cœur malade?

Par bonheur, Blanche fit les premiers pas vers l'aveu. Prenant la main de sa sœur :

— Lina,... Lina.... tu n'entends rien ?

— Si, j'entends des voix, des rires.

— Non, tu n'entends rien, pas plus que moi. La voix s'en est allée et je ne l'entendrai plus jamais.

Ses yeux morts étaient tournés vers les étoiles. Sa sœur l'enlaça du geste maternel qui lui était familier :

Blanche, tout bas :

— As-tu jamais aimé, Lina ?

— Je ne comprends pas, dit l'aînée.

— Si, tu as aimé, tu aimes, je l'entends ! Oh! il ne faut pas essayer de me tromper, j'ai une telle clairvoyance,... dit l'aveugle en clignant des paupières. Quel est ce bruit de larmes ? J'entends des larmes qui tombent. Dis, ma petite maman, — car tu es ma petite maman lorsque nous sommes seules, — pourquoi ne te maries-tu pas, toi qui es comme les autres, toi qui es belle ?

— Oh ! belle....

— Oui, tu es belle, je l'entends bien, va ! Tu as la voix la plus douce après... l'*autre*. J'entends vibrer dans ta voix de la pitié, du dévouement, de l'amour aussi : dis, pourquoi ne pas te marier ? Oh ! je le sais bien, moi ; c'est pour que je ne dise pas : « Tout le monde se marie, » alors...

— Voyons, sœurette, tais-toi, parlons d'autre chose.

— Non, non, non! Je veux que tu te maries! Il le faut! Vois-tu, ma Linette, j'ai été bien égoïste jusqu'ici, je n'ai pensé qu'à moi, et je t'ai même repoussée. Pardonne-moi, à ta petite enfant gâtée. J'ai tant souffert depuis quelque temps! Alors j'ai senti que tu souffrais. Oh! ce que j'ai souffert....

— Eh bien, sais-tu ce que nous allons faire, ma petite Blanche! Nous allons quitter ce bruyant et désagréable Paris et retourner chez nous, dans ce chez nous où l'on est si bien, où nous serons si heureuses ensemble.

— Non, dit Blanche à voix basse, je ne serai plus jamais heureuse.

— Ne dis pas cela; je t'ai rendue heureuse jusqu'ici. Je ne te suffis donc plus?

La petite sœur s'accrocha à son cou, et mit sa bouche tout près de l'oreille de Lina, comme pour lui confier.... Et elle se tut.

— Pourquoi me cacher ton secret, Blanche?

— Tu te moqueras de moi.

— Méchante!

— Une aveugle, tu sais, ne peut pas se marier.

Blanche attendait un démenti. Une minute de silence :

— Ah! tu en conviens toi-même, reprit-elle impétueusement. Je suis un monstre!

— Blanche, comment peux-tu parler ainsi, toi, la plus chère, la plus aimable, la plus mignonne des créatures? Mais viens, il est tard, tu vas prendre froid.

— Oh! non, ne ferme pas la fenêtre! Tu n'entends toujours rien, dis?....

Et vite elle saisit sa sœur à bras le corps, et lui dit tout bas, à l'oreille, son rêve d'amour, si charmant, si fragile.

— Mais je me suis trompée, il n'est plus ici. Pourtant il a parlé de la rue et de l'hôtel; il y demeurait alors. Allons, ferme la fenêtre, l'air vif me fait mal.... Non, non, attends, laisse-moi avancer la tête. Que la nuit est douce! J'entends des fourmillements d'étoiles tièdes, là, là....

Ses mains ouvertes erraient dans la nuit blonde.

— Mais la cour où donne la fenêtre est bien étroite, bien profonde. Je sens comme un puits qui se creuse au-dessous de nous; ma voix y descend comme dans un tombeau. Le froid monte de là-bas. Ferme la fenêtre; je frissonne : il y a du malheur dans l'air.

Brusquement, elle repoussa son aînée :

— Entends-tu? entends-tu?

Sa tête plongea dans la nuit, penchée sur le *puits profond*.

— Je n'entends rien, dit Lina.

« C'est la voix ! » se disait l'aveugle.

Tout son corps frissonnait, son visage plissé par une émotion rapide, où ses yeux seuls restaient morts.

Elle eut un second mouvement, terrible, celui-là. Le front convulsé :

— Ce sont deux voix !

Il se fit en elle un déchirement profond, qui ne se trahit au dehors que par le clignement des paupières.

— Deux voix !...

Son pauvre petit corps plié en deux se redressa lentement, comme sous un poids énorme. Elle se retourna vers sa sœur :

— Linette, jure-moi que tu te marieras !

— Pensons à d'autres choses plus importantes....

— Jure-moi !

— Je t'en prie !

— Jure-moi, ou je serai la plus malheureuse des malheureuses. Ne pas se marier, est-ce vivre ? Non, c'est la mort.

Elle répéta avec un cri sauvage :

— C'est la mort !

Un silence lourd plana. L'aveugle étendait les mains, dépaysée, dans cette chambre d'hôtel qui ne la connaissait pas, et trouva enfin son aînée affaissée dans un fauteuil. Elle s'assit sur ses genoux, en se serrant contre elle, frileusement, les deux

pâles jeunes filles se détachant sur un fond d'ombre, tout en blanc, dans un rayon de lune.

— Veux-tu donc vieillir sans être aimée, sans avoir un intérieur, des enfants à toi? Oh! mon Dieu, avoir des enfants à soi : tout est là!

— Mais je ne serai jamais seule, nous resterons toujours ensemble, Blanche.

— Moi.... je ne compte pas, je suis l'aveugle! Si, si, laisse-moi dire... Les minutes sont précieuses. C'est donc oui, tu me le jures? Oh! que je suis heureuse!.... Et maintenant, va dans ta chambre, écris à maman que je l'aime bien, et vous tous.... Non, ne t'en va pas encore, embrasse-moi encore, et encore. Ma chère, chère Linette.... A présent, va, je veux dormir, j'ai besoin de repos. Va. Mais va donc!

L'aînée passa dans sa chambre, dont elle laissa la porte entr'ouverte. Mais elle n'avait pas l'oreille aussi fine que l'infirme; comment eût-elle pu entendre ce glissement léger d'un petit être qui tâtonne sans bruit le long de la muraille, et se redresse vers la fenêtre, et se penche dehors dans le vide, pour écouter les voix qui montent du fond de l'ombre?

Ce n'étaient plus des voix, auxquelles se mêlait sa plainte discrète. Maintenant, là-bas, à l'étage inférieur, à une fenêtre ouverte, c'étaient des baisers....

IV

A cette fenêtre, l'étudiant en médecine était assis, joyeux, bruyant, lorsqu'il se leva d'un bond :

— Avez-vous vu? demanda-t-il à sa compagne.

— Mais non.

— Mais si, quelque chose vient de passer là, devant nous, dans l'ombre, quelque chose de blanc comme de la neige.

— J'ai bien entendu, en effet, un bruit très bizarre, comme une chute.

Ils se penchaient, regardaient en bas, les yeux agrandis d'un effroi vague.

— On ne voit rien, dit l'étudiant. Ce n'était peut-être qu'un reflet de lune.

— Mais si, écoutez ; j'entends souffler fortement là-bas.

— Un souffle? Mais c'est un râle !

Des fenêtres s'ouvraient. On s'interrogeait de l'une à l'autre. Le jeune homme descendit les marches de l'escalier, quatre à quatre.

Il n'arriva pas le premier. Lina, comme folle, était là, à genoux, à côté de sa sœur inanimée, le long d'un massif de verdure. Il se pencha, une bougie à la main : une blessure s'ouvrait, de la lar-

geur d'une rose naine, à la pointe de l'œil droit, tout blanc.

— Oui, elle vit encore; le cœur bat. C'est même extraordinaire, elle ne s'est presque pas fait de contusions.

On transporta la blessée dans le bureau de l'hôtel. Etendue sur un sofa, elle reprenait peu à peu ses sens :

— Lina, dit-elle, en étendant la main.

C'était le premier cri instinctif, jaillissant, qui n'était jamais resté sans réponse. Tandis que l'étudiant préparait des bandes de toile, elle demanda d'une voix faible :

— Lina, qu'est-il arrivé? Mais qu'est-il donc arrivé? Pourquoi tout ce monde dans ma chambre? On parle bas. Que disent-ils? Dis-leur de s'en aller. Est-ce qu'on entre ainsi chez les gens?

Le vide se fit dans l'étroite pièce, les curieux refoulés dans le corridor. Le jeune médecin rapprochait doucement les lèvres de la plaie, et demandait l'eau phéniquée.

Au son de cette voix, la petite blessée tressaillit.

— Souffrez-vous beaucoup? lui demanda-t-il, les doigts toujours posés sur la blessure.

Elle répondit avec un sourire blanc :

— Non, je ne souffre plus.

Un silence. Sa petite main tâtonnait dans le vide :

— Monsieur Georges, dit-t-elle, ne vous éloignez

pas. Oh ! ne vous éloignez pas de moi. Je voudrais vous dire quelque chose, tout bas, tout bas. Soulevez-moi jusqu'à vous, Monsieur Georges.

Le médecin se pencha sur elle ; elle éleva les bras vers lui. Il ne comprit pas, et se baissa encore plus. Enfin, il comprit, et se baissa tout à fait.

Leurs lèvres se frôlèrent. L'aveugle frissonna de joie.

Elle expira dans ce baiser.

SAMUEL CORNUT.



Du côté du Soleil.

J'ai fait, sans murmurer, ma besogne morose :
Aux champs fleuris du rêve, on ne moissonne pas ;
La muse trop souvent y conduisit mes pas,
Or l'homme vit de pain, et le pain c'est la prose.

Adieu les bleus chemins menant au pays rose !
Dans les dossiers poudreux replonge ton front las,
Ton métier est le nom de ton devoir, hélas !
On ne se nourrit point du parfum d'une rose.

Oui, je travaillerai quel que soit le labeur,
Sans plaintes sur la lèvre et sans regrets au cœur ;
Mais je saurai trouver encor l'heure choisie

Où t'offrir mon meilleur amour, ô Poésie !
Ainsi l'arbre qu'avril arrache au long sommeil,
Tend ses plus verts rameaux du côté du soleil.

Virgile Rossel.



La villa du prince Albert.

I

Paramé, août 1894.

Ce soir, en rentrant à l'hôtel, j'ai fait une découverte : c'est qu'aux environs de Saint-Philippe-du-Roule, à Paris, on ne doute de rien, pas même de la naïveté des gens d'Ille-et-Vilaine. Jugez-en plutôt :

Square du Roule, Paris, août 1894.

Mon cher ami,

Bébé me prie de vous envoyer ses compliments, et moi je profite de l'occasion pour vous faire part d'une bonne nouvelle et vous demander un service.

Figurez-vous qu'un ami vient de m'informer qu'il y a, en ce moment, près de Rothéneuf, une superbe maison de campagne à louer pour un morceau de pain, comme qui dirait pour rien. Quelques centaines de francs, tout au plus, une misère! Ne haussez pas les épaules, c'est sérieux. Vous savez, il y a des circonstances : brouille de ménage, divorce en l'air, un monsieur qui ne peut plus supporter la vue de la mer parce que ça lui rappelle.... Comprenez-vous, maintenant? Bref, une occasion unique, une occasion qu'il faut saisir par les cheveux, sous peine de la voir s'échapper, et je compte sur vous pour cette délicate opération. Saisissez pour moi, cher ami, vous qui êtes là, sur place. Allez à Rothéneuf, c'est à deux pas de Paramé, demandez le père Jean, le douanier, tout le monde le connaît à cinq lieues à la ronde, et priez-le de vous montrer la propriété. Il en a les clefs et je gage qu'il sera tout fier de les faire tourner à votre intention. C'est un si brave homme!

Vous verrez alors une des merveilles de la baie de Saint-Malo : une maison toute neuve au milieu d'un grand parc aux délicieux ombrages, avec une vue sans pareille sur la mer. Une vue, mon cher !... Mon ami, qui est du nord, je vous en préviens, assure qu'on voit jusque de l'autre côté. C'est ça qui doit être ravissant. On me dit aussi que l'intérieur répond à l'extérieur : la salle à manger en vieux chêne, — moi qui adore le vieux chêne ! — le salon vert et or, avec un Pleyel de prix dont il faut avoir le plus grand soin, encore que le propriétaire ne tienne pas à la musique ; les chambres à coucher très coquettes et une cuisine qui empêche notre bonne Marianne de dormir, vous savez, Marianne qui fait si bien les pâtés de crevettes. Gourmand, va ! La Faculté vous fait les cornes, monsieur, et la dyspepsie vous menace.

Enfin, la Villa du prince Albert est un joyau. Cette image est banale, j'en conviens ; mais vous la passerez à mon enthousiasme et, d'ailleurs, je n'ai pas le temps d'en chercher une autre, l'heure du berger, je veux dire du courrier, étant là. Du temps, bonté divine ! c'est à peine s'il m'en reste pour vous prier de me lancer un télégramme dès que vous aurez vu le joyau. J'agirai ensuite selon vos conseils, qui ont toujours été ceux d'un excellent ami, et....

En vérité, l'enthousiasme du bon Dr de C. commence à me gagner, et s'il n'était pas dix heures du soir, j'irais incontinent à Rothéneuf. Mais le père Jean est sans doute en tournée, car le temps qu'il fait est propice aux contrebandiers. Il est peut-être préférable d'aller se coucher. Mes fenêtres larges ouvertes à la brise marine et au bruit de la vague, je m'endormirai en rêvant aux splendeurs de la Villa du prince Albert, aux parcs, au salon vert et or, au vieux chêne de la salle à manger et à ce brave père Jean, qui, à cette heure, se glisse, enveloppé dans son caban, le long des falaises sauvages, au risque d'être emporté par un coup de vent ou par une lame de fond.

II

Paramé, août 1894.

Votre lettre m'a bien surpris, docte et cher ami. Du diable si je savais que Tarascon fût au square du Roule et que le Rhône coulât sous vos fenêtres ! Embrassez bébé de ma part sur les deux joues, sans lui fourrer la pointe de votre moustache dans le nez, et causons un peu, s'il vous plaît.

Eh bien ! il est charmant, votre joyau !... Du toc authentique, mon bon, mais défraîchi, du toc au

rabais, de celui qu'on trouve dans les fonds de boutique et dont les peuplades du plateau africain commencent à se méfier. Et dire que j'ai failli me laisser prendre à votre enthousiasme! Car, entre nous, j'ai failli m'y laisser prendre.... Oh! par exemple, ce n'a été que l'affaire d'un instant, parole d'honneur !

Donc, votre lettre lue, je me suis empressé d'aller me coucher. Dans ces occasions-là, voyez-vous, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. La nuit porte conseil, surtout à Paramé, et l'enthousiasme diffère de la colère en ceci qu'il est bon de laisser le soleil se coucher dessus.

Ce matin, quand je me suis éveillé, la mer s'était retirée, là-bas, derrière ces rochers qui profitaient de l'aubaine pour sécher au soleil leur couverture d'algues et de varechs. On n'en apercevait plus qu'une bande bleue, d'un ton exquis, frangée d'une fine dentelle d'argent. Là-dessus, un joli ciel clair avec la vague silhouette d'un steamer en partance pour Jersey et déroulant coquettement son panache de fumée blonde. Un temps superbe pour aller à Rothéneuf opérer la saisie.... Voilà que je parle comme les huissiers, maintenant ; aussi bien, c'est votre faute.

On peut se rendre de Paramé à Rothéneuf par la grand'route, ou par le chemin des écoliers.

C'est celui-ci que je préfère, parce que je suis

sûr de ne jamais le perdre et que j'y fais toujours d'agréables rencontres. Ne froncez pas les sourcils, je n'ai pas dit qu'elles étaient belles. Ce sont ordinairement de grands crabes, sortis de leurs trous pour humer l'air, comme des bourgeois, le matin, devant leurs boutiques, un coquillage bizarre, parfois un vol de mouettes ou un Anglais solitaire qui s'entraîne pour le *mutton-chop* du premier déjeuner. Tout cela est fort intéressant, je vous assure, et pas dangereux.

J'ai donc pris par la plage et je suis arrivé à Rothéneuf vers les huit heures, c'est-à-dire à l'heure où votre Excellence cueille encore les pavots du sieur Morphée. J'arrête la première blouse que je rencontre, — c'était une coiffe, — et je lui demande le père Jean.

— Le père Jean ? c'est pas difficile, Parisien, il est chez lui, ben sûr.

— Voilà qui me va. Et voulez-vous me dire, s'il vous plaît, bonne femme, où c'est chez lui ?

— Pardine ! vous êtes devant.

En me retournant je vois, en effet, le père Jean, douanier, en train de bourrer sa pipe dans l'embrasure d'une porte basse. Petit, trapu, le nez d'un oiseau de proie, la bouche large, de petits yeux gris pleins de malice et la moustache en brosse à dents, il me regarde en souriant.

Tandis que je lui expose mon affaire, il bat le

briquet et allume tranquillement sa pipe. Quand c'est fini, le père Jean cligne de l'œil et rentre dans sa cuisine d'où s'exhale un délicieux parfum d'oignons frits et de café chaud ; puis il revient, muni d'un trousseau de clefs et nous voilà partis.

Pas loquace, le père Jean. Toutefois, à force d'amabilités et moyennant l'offre d'un cigare suisse, je parviens à tirer de lui quelques renseignements. Le propriétaire de la Villa du prince Albert est un vilain monsieur qui, faute de noyers sans doute, gaulait sa femme chaque jour, au grand scandale des gens du pays, habitués à battre les leurs avec plus de mesure. Un beau soir, la pauvrette s'est enfuie et le vilain monsieur s'est mis à courir après elle. Mais il ne l'a pas encore rattrapée, à ce qu'on croit. Il ne faut pas être grand clerc en arithmétique pour comprendre que deux personnes courent deux fois plus vite qu'une seule. D'ailleurs, le vilain avait pris sa gaule, et le père Jean « présuppose » que ça devait le gêner dans sa marche. Il dit même que c'est tant mieux, mais je ne le répète pas.

« Et la villa ? » demandez-vous. Un peu de patience, cher ami. D'abord, il faut le temps d'y arriver. Elle est bien à Rothéneuf, mais Rothéneuf est grand, puisque d'un côté, celui de terre, le village s'étend jusqu'au moulin dont l'aile tourne là-bas, à cinq cents pas au moins, et que de l'autre côté il

va jusqu'à New-York. Ces savants, c'est toujours pressé !

Bordé de haies en fleurs, le chemin que nous suivions, le père Jean et moi, s'allongeait paresseusement entre deux rangées de pimpantes villas, enfouies dans la verdure et qui, par leurs fenêtres ouvertes, laissaient s'envoler des rires clairs, des appels joyeux ou le chant égrené d'une mandoline matinale. J'ai honte de l'avouer, mais un instant la pensée me vint que la campagne du prince Albert se trouvait peut-être parmi celles-là. Je songeais à faire amende honorable, à vous écrire que votre ami, — qui est septentrional parce que Tarascon est au nord de la Cannebière, — avait simplement exagéré les choses, lorsque, devinant ma pensée, le vieux douanier fit d'un air narquois :

— Rien à louer par ici, l'autre est plus loin. Vous allez voir ça tout à l'heure. C'est à deux pas.

« Ça » me causa une sensation de malaise.

— Ecoutez, père Jean....

Il hocha la tête.

— Puisque nous y sommes, monsieur, allons voir tout de même. N'est-ce pas, quand on n'a pas vu ?...

Maintenant, le sentier courait entre une colline de sable et de maigres cultures. Çà et là, des bouquets de genêts épineux piquaient d'une note plus sombre le gris sale de la dune, et c'était la tris-

tesse et la désolation succédant brusquement à la gaieté de tout à l'heure.

Soudain, à un détour du chemin, la Villa du prince Albert se dressa devant nous. Je devrais plutôt dire qu'elle s'écroula, car il n'en resta plus qu'une affreuse bicoque perdue en plein désert sablonneux et dont les locataires ailés de Cadet Roussel ne voudraient pas. Comme je m'étais arrêté, muet d'une surprise qui dégénéra bientôt en fou rire, le père Jean, goguenard, me fit signe d'avancer, et, brandissant son trousseau de clefs :

— Nous y voilà. Venez donc, ça vaut la peine d'être vu.

Le parc, — il y en a un, mon cher, et sur ce point on ne vous a pas trompé, — se compose d'un carré de terre et de sable, assez grand, je crois, pour que vous puissiez vous y asseoir commodément en repliant un peu les jambes. De là, vous jouirez d'une vue superbe sur la palissade à travers laquelle vous apercevrez la colline grise qui empêche de voir la mer. C'est du plus charmant effet. Quant aux ombrages, ils sont en réparation à Marseille. Vous pourriez arguer de leur absence pour demander une diminution de loyer.

La Villa du prince Albert a quatre murs, — je les ai comptés, — un rez-de-chaussée, un étage, quelques fenêtres, un toit, une cheminée et deux portes, l'une devant et l'autre derrière. C'est laid,

c'est triste, c'est nu et ça n'a pas même une feuille de vigne, je vous en préviens.

Mais que dire de l'intérieur ?...

Ah ! pauvre ami, Marianne vous jettera son tablier à la tête le jour où vous la ferez entrer dans une cuisine pareille à celle que je viens de visiter ; et nous serons deux à le regretter, car je ne fais aucune difficulté de convenir que ses pâtés de crevettes.... C'est égal, elle va me devoir une fière chandelle. La cuisine, mon cher, est représentée par un vieux balai qui avait l'air de bien s'ennuyer dans son encoignure, sous les toiles que de facétieuses araignées se sont amusées à tisser en prenant son manche comme point de départ.

En entrant dans une petite pièce basse qui sentait horriblement mauvais, je me suis heurté, dans l'obscurité, à des choses vacillantes, et quand le père Jean a poussé les volets, j'ai vu que j'avais bousculé le vieux chêne.

Ce n'est pas du chêne, mais c'est vieux quand même ; quatre chaises vénérables se dandinaient sur une dizaine de pieds autour d'une table qui n'en avait que trois et sur laquelle un bataillon de fourmis faisaient imprudemment l'exercice.

Le salon vert et or n'est pas un mythe, ni le Pleyel non plus. Seulement, le vert est du papier moisi, l'or est fourni par le soleil qui a trouvé moyen de passer à travers un carreau cassé, et le

Pleyel est une vieille épinette démantibulée qui devait déjà être aphone au siècle passé. Je comprends pourquoi le maître de céans n'aimait point la musique.

Le père Jean, qui me montrait toutes ces belles choses avec une gravité drôle, voulait me faire monter à l'étage supérieur où sont les chambres à coucher, mais je me suis enfui.

Voilà, mon cher, ce que j'ai vu à Rothéneuf. Vous comprenez bien qu'après cela j'avais hâte de courir au télégraphe. *Vale.*

III

Berne, juillet 1895.

Il était écrit que le docteur aurait le dernier mot. A dire vrai, la tête du père Jean ne me revenait pas. Ces petits yeux gris, fureteurs et narquois, m'avaient laissé comme un pressentiment de ce qui devait arriver. Cependant, pouvais-je supposer ?... Enfin, voici la lettre que je reçois à l'instant. Elle est datée de Rothéneuf.

Que voulez-vous, mon cher Bernois, c'est bébé qui l'a voulu, Marianne aussi. L'un s'était mis en tête de voir le « pince Albé, » l'autre ratait toutes ses sauces en songeant à cette cuisine que mon

imagination avait évoquée et que votre réalisme a fait disparaître. Il fallait céder, sous peine de passer pour un tyran de la pire espèce.

« C'est trop fort, » allez-vous dire. Patience, mon cher, voici quelque chose qui l'est encore beaucoup plus : je ne m'en repens pas. Vous souriez, homme polaire, mais « rira bien qui rira le dernier, » et ce dernier-là ce sera votre très humble serviteur, ne vous déplaise. Maintenant que vous voilà prévenu, je vais vous narrer ma petite histoire.

Il y avait une fois un monsieur qui s'appelait Alfred et une dame qui s'appelait Henriette. Ils étaient mariés, s'aimaient comme deux tourterelles et n'avaient pas d'enfants. Alfred avait, en dix ans, gagné 10 000 livres de rente, — *eine hübsche Leistung*, comme disent les Allemands, — à vendre 50 sous des pilules qui lui en coûtaient 5. Henriette, elle, n'avait gagné à Paris qu'une de ces maladies desquelles nous disons : « C'est nerveux, » parce que nous ne savons pas. Entre nous, n'est-ce pas ? La Faculté ordonna la mer. Alfred, qui adorait toujours sa femme, encore qu'il eût trente-six ans révolus, n'hésita pas et vendit son fonds. Il faut dire que les pilules commençaient à baisser. C'était en juillet. Alfred et Henriette vinrent passer la saison à Dinard. Au bout de deux mois, madame avait des joues roses et monsieur engraissait.

Ce miracle les décida tous deux à revenir chaque été sur cette plage charmante. Ils y achetèrent même, à Rothéneuf, une délicieuse campagne, la Villa du prince Albert, la meublèrent agréablement et s'y installèrent avec l'intention de ne plus revenir à Paris que de temps à autre, quand par hasard ils s'ennuieraient un peu.

Ce que c'est pourtant que de nous ! Ils s'ennuyèrent beaucoup. Madame se mit à pâlir et monsieur à maigrir. Les sommités médicales de Saint-Malo, consultées, déclarèrent que c'était nerveux et qu'il fallait l'air des montagnes. Alfred et Henriette firent leurs malles et partirent subitement pour la Suisse, chargeant le père Jean de veiller sur la villa et de la faire voir à qui voudrait la louer ou l'acheter.

La vérité m'oblige à dire qu'ils avaient raison. Depuis quelque temps, de mauvais bruits couraient sur leur compte. Ces bruits, d'où venaient-ils ? on n'en savait rien ; pourtant, j'ai idée que le madré douanier n'y était pas étranger, vous verrez pourquoi tout à l'heure.

Un jour, on avait entendu monsieur crier à madame : « Mais va donc mettre ton chapeau ! » d'un ton qui ne laissait subsister aucun doute ; et, le même soir, on ne parlait dans Rothéneuf que de la barbarie du « Parisien » enfonçant jusqu'aux yeux un chapeau sur la tête de sa femme.

Lancés sur cette piste, les Rothéneuvois.... Mais à quoi bon vous conter cela? Relisez plutôt la tirade immortelle du *Barbier de Séville* sur la calomnie et vous devinerez sur-le-champ le parti qu'on peut tirer d'une phrase aussi banalement inoffensive. Alfred et Henriette furent donc en butte à ces mille petites tracasseries que les paysans excellent à inventer. Ils le remarquèrent vite et c'est ce qui explique l'empressement qu'ils mirent à suivre l'avis des médecins.

Ici, mon cher, l'histoire va devenir intéressante pour vous, car vous allez y jouer un rôle. En partant, Alfred avait dit au père Jean :

— La Villa du prince Albert est à vendre ou à louer. Si vous me la faites vendre, il y aura 500 fr. pour vous.

A quoi le vieux douanier répondit :

— Ça sera peut-être difficile, à cause de la concurrence de Dinard et de Paramé; pourtant on essaiera tout de même.

Les Parisiens disparus, le douanier se mit à l'œuvre en se frottant les mains. Il possédait une masure à quelques minutes de Rothéneuf. Vous la connaissez bien, puisque vous l'avez décrite en termes qui mettent encore de petits frissons dans le dos de la pauvre Marianne. Vous commencez à comprendre, hein?

Eh! oui, mon cher, il montrait « ça » aux visi-

teurs et vous savez si les visiteurs avaient envie de revenir. Nous autres, gens du nord, nous appelons ça de la friponnerie ; ici, c'est un bon tour, voilà. Du reste, les acheteurs n'affluèrent pas, je l'ai su depuis. Le père Jean rédigea donc des lettres lamentables, parla de réparations urgentes, de revenants qui hantaient la maison, il inventa des volets enfoncés à coups de pierres par les vauriens de Rothéneuf, des plates-bandes dévastées en dépit d'une surveillance excessive, et fit tant et si bien que, de Suisse, Alfred lui écrivit de vendre à tout prix. C'est comme cela que le douanier Jean est devenu propriétaire de la Villa du prince Albert. Il y a quinze jours que, me promenant de ces côtés, je l'ai découverte à ma grande stupéfaction. Je n'en pouvais croire mes yeux, vous aviez été si affirmatif ! Elle était à louer, un peu plus cher que l'an dernier, c'est vrai ; à des conditions acceptables cependant. J'ai conclu l'affaire avec le père Jean, qui a les manières rondes d'un brave homme, et me voilà. Ce matin, j'ai pensé à vous, en écoutant Marianne qui me détaillait avec des gestes drôles l'histoire que je viens de vous conter et qu'elle tenait d'une bonne commère du voisinage. Je vous écris ces lignes dans le salon vert et or, pendant que bébé étudie les sculptures d'un certain buffet en vieux chêne où sont les confitures.

Venez donc nous voir, cher ami. Nous fumerons, le soir, des cigarettes par les allées du parc en regardant le phare de Saint-Malo briller dans la nuit comme une étoile.

EMILE BESSIRE.



Leurs yeux.

CHERS yeux des nouveau-nés, pleins d'une lente aurore,
Fleurs de mystère, en qui l'au delà vient d'éclore,
Combien de temps fleurirez-vous, avant d'user
Votre velours qui caresse comme un baiser ?

Sans regard pendant bien des jours.... puis l'ombre s'ouvre,
Et leurs yeux étonnés s'émerveillent, découvrent
D'autres yeux qui guettaient l'adorable moment,
Les yeux, fanés déjà, des craintives mamans.

Yeux des enfantelets, qui devenez limpides
Comme, sous bois, la source ignorée et sans ride,
Qui servez de miroir aux fragiles pantins,
Ressuscitez pour nous les candeurs du matin !

Gardez-nous le rayon de vos prunelles claires ;
Consolez-nous du mal, apaisez nos colères,
Tendres yeux où demeure un air de paradis,
Souriez aux souffrants, souriez aux maudits.

Je voudrais que la mort ne vînt pas avant l'heure
Fermer ces yeux chéris que nulle ombre n'épeure....
Par tant de pleurs anciens les nôtres sont brûlés !

— La mort n'a point pitié de leurs yeux étoilés.

GEORGE SYLVAIN.



Le gros lot.

DEPUIS trois semaines il n'est pas tombé une goutte de pluie, et le soleil, le brûlant soleil des longs jours de juillet, resplendit dans un ciel sans nuage.

Les villas des riches industriels sont presque toutes fermées et leurs habitants partis dans les montagnes ou aux bains de mer; pourtant, dans les grands jardins frais, sous les ombrages touffus, l'air est encore respirable.

Mais dans la ville, dans les rues étroites et populeuses, et là-bas surtout, de l'autre côté de la rivière au pied des hauts rochers que le soleil surchauffe, à l'usine des frères Martel, la chaleur est intense.

Cette usine est une longue bâtisse à un étage où tout le jour de puissantes machines font un tapage infernal. Par-devant, la rivière, qui semble lasse de couler, roule lentement ses eaux grises parmi les peupliers droits et les saules rabougris.

Il est deux heures de l'après-midi, le commis des frères Martel, M. Alfred Martingay, s'en vient d'un pas traînant le long de la route poudreuse qui mène aux fabriques, il s'éponge le visage avec un mouchoir à carreaux en poussant de gros soupirs et s'arrête pour regarder avec envie la ligne verte des grands jardins là-bas.

— Si pourtant un de mes lots sortaient, murmure-t-il, ce n'est pas moi qui viendrais au bureau par cette chaleur ; du diable si j'y viendrais. Le patron est bien bête d'y venir.

Puis, comme il a haussé la voix à ces derniers mots, le commis se retourne avec inquiétude pour voir si personne n'a pu l'entendre ; mais il est seul, bien seul sur la route blanche qui fuit toute droite jusqu'à la ville.

Il est arrivé à l'usine. La porte est grande ouverte, et laisse pénétrer dans le vestibule l'air brûlant et la poussière du dehors. Son bureau est à l'angle, au rez-de-chaussée ; une pièce nue avec deux pupitres en sapin. C'est là qu'il fait chaud ! Une chaleur renfermée et lourde, on dirait un four.

Les stores de légère étoffe claire laissent passer

le soleil et vous font un reflet blanc qui aveugle. Des taons et des mouches grimpent aux vitres, se promènent au plafond.

M. Martingay pousse encore un soupir, un profond soupir, puis il se débarasse de son petit habit râpé, usé jusqu'à la corde, et en manches de chemises il s'installe à son pupitre.

L'apprenti, qui pêchait sous un buisson, vient d'entrer aussi à regret, et se coule doucement à sa place.

— Voyez-vous ce polisson, toujours en retard! fait M. Martingay d'un ton sévère.

L'apprenti s'excuse, le commis se plonge dans ses livres et l'on n'entend plus dans le bureau que le grincement des plumes, le froissement du papier, les mouches qui bourdonnent et là-bas, à l'autre bout du bâtiment, le grondement formidable des grandes machines.

C'est qu'il fait chaud, mais chaud! et ces bruits toujours les mêmes dans cette atmosphère étouffante produisent sur M. Martingay l'effet d'une berceuse, si bien, que au bout d'un moment il s'endort comme il lui arrive chaque après midi par ces jours brûlants. Renversé sur sa chaise, la tête à la muraille, la bouche entr'ouverte, il dort, ronflant de tout son cœur, le pauvre homme.

L'apprenti ne dort pas, lui, mais en entendant ronfler son supérieur, il laisse immédiatement les

lettres qu'il adressait et sort de son pupitre sa collections de timbres-postes.

Il les examine, les compte et les recompte, puis à l'aide d'un petit miroir il se divertit à faire des soleils sur le nez de M. Martingay; après quoi, lassé de ce jeu, il confectionne des boulettes de papier dont il bombarde les taons qui sont là-bas aux fenêtres.

Cependant le commis sommeille toujours. Sa figure s'est éclairée d'un sourire béat. Il rêve au gros lot, à ce fameux gros lot qu'il attend depuis des années, depuis trente ans, et qui ne veut pas venir.

Lorsque, jeune homme, une fleur à la boutonnière et les cheveux bien pommadés, il s'en allait faire sa cour à Rose Thibaut, la jolie blanchisseuse, il lui en parlait déjà, de son gros lot.

Plus tard, lorsqu'ils furent mariés, que les enfants étaient venus et que la gêne s'était mise dans le ménage, sa femme lui disait souvent :

— Tu devrais demander à M. Martel de t'augmenter, tu travailles assez pour ça, et il n'y a qu'à regarder les toilettes de ces dames pour voir ce qu'ils gagnent.

Alors lui, à qui la seule idée de parler au patron donne froid dans le dos, mais qui devant sa femme veut faire le crâne :

— Sois tranquille, je lui parlerai, à ce vieux

grippe-sou, et cela dès demain, tu verras; j'ai déjà là tout ce que je lui dirai.

Et il tape d'un air convaincu sur son front bête.

Le lendemain Rose s'informe s'il a parlé à M. Martel.

— Non, pas encore, fait M. Martingay ; il était d'une humeur aujourd'hui!... il a insulté tout le monde, mais ce sera pour demain sans faute.

Mais chaque jour c'est la même chose, chaque jour M. Martingay trouve une nouvelle excuse.

Le patron avait du monde, ou bien il n'est venu qu'un instant au bureau aujourd'hui, ou encore :

— Une superbe commande sur laquelle il comptait lui a passé sous le nez, ce n'était pas le moment de lui parler, tu comprends.

A la fin Rose se fâche :

— Tu n'as point de courage! Ah si j'étais à ta place!

Et comme elle élève la voix, et que le commis voit venir une scène, il s'efforce de la calmer. Il la cajole, l'appelle son cher ange, la plus jolie petite femme du monde, il lui parle de leur gros lot qui va sortir sans faute. Il a des pressentiments ; il a rêvé l'autre nuit qu'il voyait une oie grasse, énorme qui cheminait dans un champ d'avoine, et ça signifie fortune. Il a regardé dans le livre des songes. Et quand ils l'auront, ce gros lot, ce sera

bien autre chose que la pauvre petite augmentation arrachée au vieux Martel. Ils achèteront une maison de campagne avec un beau jardin, un jet d'eau et des statues comme chez le patron. Rose aura une femme de chambre, des robes de soie, un équipage ; les garçons seront des messieurs, on leur donnera des montres d'or, des chevaux de selle. Les petites deviendront des demoiselles, elles apprendront le piano. Et Rose apaisée écoutait avec complaisance, et souriait à ces belles perspectives.

Chaque soir en rentrant harassé du bureau, le commis, après avoir avalé son maigre souper, tirait du secrétaire les fameuses obligations. Il les palpait, les caressait du regard, comme s'il l'eût déjà tenu, ce gros lot tant souhaité, et c'était chaque fois de nouveaux projets, des rêves toujours plus dorés, toujours plus invraisemblables. On irait à Paris, on achèterait un château, on aurait chaque jour du poulet et du vin de champagne.

Rose y croyait aussi dans les commencements, et tout en veillant tard dans la nuit pour raccommoder les pauvres nippes usées de son mari et des enfants à la faible lumière d'une petite lampe dont elle baissait la mèche par économie, elle s'envolait au pays des chimères et se voyait faisant la dame dans un beau salon, comme elle en avait vu jadis en allant porter le linge chez de riches

pratiques lorsque une porte était par hasard ouverte.

Un jour, il y avait longtemps de ça, le commis était revenu à la maison au beau milieu de la matinée, radieux, l'air épanoui.

— Rose ! Rose ! appela-t-il.

Rose, qui faisait la lessive, accourut en grand tablier, les mains mouillées d'eau de savon.

Dès qu'elle aperçut la figure de son mari :

— Nous avons le gros lot !

Et lui s'était mis à rire d'un petit rire bête.

— Pas encore, mais nous le tenons, il ne nous échappera pas, cette fois.

Et comme sa femme le regarde d'un air interrogateur :

— Viens, assieds-toi vers moi sur le canapé, fait-il, et je te raconterai.

Le matin, un peu après qu'il était arrivé au bureau, un vieux Juif de sa connaissance, une sorte d'agent d'affaires, le père Bloch, était venu le trouver ; on avait envoyé l'apprenti faire une course pour être seuls et alors le Juif lui avait proposé une affaire superbe.

Il s'agissait de racheter deux obligations de Francfort trouvées dans les paperasses d'un vieux bonhomme d'usurier mort peu auparavant.

— Je n'en avais pas envie d'abord, tu sais, fait Alfred, mais le père Bloch m'a dit : « Rachetez-les

sans crainte monsieur Martingay, vous êtes sûr de gagner le gros lot, vous êtes un veinard, vous. Ne me dites pas non ; ça se voit sur votre figure que vous êtes né coiffé. » Alors moi, tu comprends je les ai achetées ; le père Bloch est un brave homme, et puis il a beaucoup d'estime pour moi, il me l'a dit souvent, et il me les a laissées à si bon compte !

— A combien ? demande Rose.

A 100 francs les deux, répond le commis en baissant un peu la voix.

Puis en voyant la figure allongée de sa femme :

— C'est pour rien, je t'assure, si ce n'avait pas été moi, il ne les aurait pas lâchées à moins de 150 francs, il me l'a dit. Et nous allons être riches ! riches ! le gros lot est d'un million, un million.
Et le commis fait une petite pause et regarde sa femmed'un air triomphant.

Mais Rose n'est pas contente.

— Je me méfie des Juifs, et, puisque c'est une si belle affaire, pourquoi ne l'a-t-il pas gardée pour lui ?

— Ah bah ! qu'est-ce que tu entends aux Juifs et aux affaires, vous ne comprenez rien, vous autres femmes.

— C'est beaucoup, 100 francs, murmure encore Rose. Il faudrait des souliers pour les garçons, et tu aurais besoin d'un habit.

— Eh bien, on s'en passera pour le moment, fait M. Martingay en se frottant les mains d'un air satisfait. D'ici à quelques semaines peut-être je pourrai m'acheter une belle redingote en drap fin. Maintenant donne la bouteille de cassis, Rose, nous allons boire un petit verre à la santé de nos obligations ; ça leur portera bonheur.

Les années ont passé, le gros lot n'est pas venu ; les obligations de Francfort dorment avec les autres dans le vieux secrétaire, elles ne sont pas encore sorties. M. Martingay n'a pas eu le courage non plus de demander une augmentation à ses maigres appointements. Le père Martel est mort, ses fils lui ont succédé.

L'aîné, un homme énergique, dur, déteste le pauvre commis tremblant et gauche qui l'agace par sa vanité naïve ; car il s'en va racontant partout que ces messieurs seraient bien embarrassés si lui, Martingay, n'était pas là avec sa grande expérience et sa superbe écriture.

Cependant, il s'est courbé, ses yeux se sont usés à aligner les interminables colonnes de chiffres. Il a pris dans ses habits râpés un air minable qui fait pitié. Mais il n'a point perdu l'espoir, ce dernier rayon qui illumine le cœur de l'homme. Il croit plus que jamais à son gros lot ; Rose, elle, n'y croit plus maintenant ; à peiner sans relâche, son joli sourire

s'en est allé. Et lorsque parfois, le soir, comme jadis, son mari examine la liste des tirages et dit d'un ton satisfait :

— Est-ce curieux ! Tiens, Rose, regarde, c'est de nouveau dans ma série que le plus gros lot est sorti, ce sera notre tour la prochaine fois, tu peux y compter, elle hausse les épaules et répond :

— Tu aurais mieux fait de demander une augmentation, dans le temps, quand le père Martel vivait encore, ou de te chercher une autre place lorsque tu étais jeune que de croire à ces bêtises. Qui est-ce qui voudrait de toi maintenant ? Et quand je pense à tout l'argent que tu as gaspillé pour ces maudites loteries ! Les 100 francs au père Bloch et les 50....

Lui l'interrompt avec humeur :

— Laisse-moi tranquille, est-ce bête les femmes !

Jamais encore le commis n'a dormi si longtemps qu'en cette brûlante après-dînée de juillet. La grande horloge du bureau a frappé trois heures, puis la demie, puis quatre. Il dort toujours.

L'apprenti s'est fatigué de regarder des timbres et de lancer des boulettes, le soleil a tourné, il ne peut plus jouer avec son miroir, il ferait bon pêcher au bord de la rivière sous les buissons, mais il n'oserait sortir, et ne trouvant rien de mieux à faire, il s'est remis à ses adresses.

M. Martingay ronfle de plus belle et rêve préci-

sément que, revêtu d'une belle redingote en drap d'Elbeuf, il mange une côtelette dans un restaurant de Paris, lorsqu'il est brusquement réveillé par une lourde main qui s'abat sur son épaule. Il ouvre les yeux tout effaré et voit devant lui l'aîné des frères Martel, l'air indigné.

— Ah çà, monsieur Martingay, qu'est-ce qui vous prend de dormir ainsi comme un rentier ? Je suis riche moi, très riche. Eh bien, est-ce que je dors ? Non, je travaille, c'est en travaillant qu'on arrive à la fortune. — Retenez çà, jeune homme. — Et il se tourne vers l'apprenti, qui ose à peine souffler tant le patron l'effraie avec sa grosse voix et sa figure de croquemitaine. — Et ce n'est pas la première fois que je vous y prend, poursuit-il d'un ton bourru.

Le commis est tout tremblant, il balbutie, il se frotte les yeux, il ne sait pas encore bien où il est et si ce terrible M. Martel paraissant soudain devant lui n'est pas un rêve aussi. Il regarde l'horloge, qui marque quatre heures vingt minutes.

Ce n'est pas possible qu'il ait dormi tout ce temps !

Puis, comme le chef debout à côté de lui semble attendre une réponse, des excuses, il dit d'une voix à peine intelligible :

— Je suis fâché, très fâché, monsieur, excessivement fâché ! Ce sont les chaleurs, et puis je ne rajeunis pas, ajoute-t-il avec son petit rire bête.

M. Martel sort du bureau sans répondre. Alors M. Martingay fait retomber sur l'apprenti sa colère, qu'il a contenue en présence du patron :

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé, polisson? Attends seulement, vaurien, je vais te faire chasser.

Puis encore tout tremblant de rage et de saisissement, il se remet au travail, mais tout le temps il rumine des projets de vengeance.

Il pense au gros lot. La liste des tirages doit arriver un de ces jours ; aujourd'hui peut-être ; il la trouvera en rentrant chez lui le soir ; et qui sait s'il n'aura pas la chance cette fois-ci ! Alors il donnera sur le champ sa démission à M. Martel, oui, dès demain.

Il ne remettra pas les pieds à l'usine, il dormira toutes les après-dînées sur un bon sofa, et quand même ces messieurs le supplieraient à genoux, il ne restera pas un jour de plus, il ne les saluera plus dans la rue. Et tout en faisant une interminable addition qu'il faudra remettre tout à l'heure au patron, le commis se réjouit d'avance de la tête que fera ce vilain Martel quand il lui annoncera sa décision.

Puis il se divertit à écrire le brouillon de sa lettre de démission. Il en écrit plusieurs de ces lettres. Une furieuse :

« Monsieur Martel,

» Votre indigne conduite m'oblige..., etc »

Une froide et digne :

« Monsieur,

» Par suite de circonstances favorables, j'ai l'honneur, » etc.

Une paternelle, pleine de conseils ; ça le calme, ça lui fait du bien de composer ces petites choses, et il est tout étonné lorsque la grosse cloche de la fabrique sonne six heures, que les machines se taisent et qu'on voit passer les ouvriers qui s'en vont par bandes.

L'apprenti s'esquive prestement, M. Martingay se lève, s'étire, serre ses livres dans son pupitre dont il laisse retomber le couvercle avec fracas, tourne la clef, remet son habit, puis s'en va sur le seuil de l'usine humer l'air poudreux et faire un bout de causette avec son ami le concierge.

Il est là depuis un instant à peine, lorsqu'il s'entend appeler :

Monsieur Martingay, M. Martel vous demande.

Le commis a un mouvement d'humeur. Est-ce que par hasard le chef voudrait lui faire remplacer ses heures de sommeil? ah! ce serait trop fort, et quand il aura le gros lot!...

Et lentement, en rechignant, il monte à l'étage.

Le bureau de ces messieurs est vaste et confortable, avec une cheminée, une belle pendule de bronze, des fauteuils et des stores d'étoffe bleue, épaisse, qui interceptent le soleil.

L'aîné des frères Martel est seul, il écrit à sa table ; les livres de comptes que M. Martingay lui a envoyés tout à l'heure par l'apprenti sont devant lui. Il lève les yeux en entendant la porte qui s'ouvre.

— Ah ! c'est vous, Martingay, asseyez-vous !

En présence du patron redouté le commis sent tout son courage s'évanouir ; les coins de sa bouche s'abaissent en une moue pleurarde, et il va se poser tout au bord d'une chaise à l'autre bout de la pièce, aussi loin que possible de son chef.

M. Martel a continué d'écrire et dit en parlant très vite :

— Ecoutez, Monsieur Martingay, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit après dîner. Vous vous fatiguez, vous devenez vieux. Vous venez encore de commettre une erreur très grave dans vos calculs. Puis lorsque je vous ai fait une observation sur vos sommeils répétés, vous m'avez ri au nez. Enfin il y a encore d'autres raisons que je ne me crois pas obligé de vous dire. D'abord, je sais de source certaine que vous avez l'intention de nous quitter.

— Moi, moi ? balbutie le malheureux.

Oui, vous, continue M. Martel ; ainsi vous comprenez qu'avec la meilleure volonté du monde, il

ne m'est pas possible de vous garder plus longtemps.

Le pauvre homme, à l'autre bout de la chambre, ne comprend pas. Le renvoyer! lui, c'est impossible! il a mal entendu. Il se considère comme indispensable à l'usine, aussi indispensable pour le moins que les grandes machines. Elle se passerait plus facilement d'un des frères Martel, voire même de tous les deux, que de lui. Dans leurs beaux rêves à propos du gros lot avec Rose, il lui a dit souvent :

C'est ces messieurs qui seront attrapés quand je me retirerai!

Et Rose qui croyait encore aux talents de son mari dans ce temps-là, répondait :

— Ils te prendront comme associé, tu verras, qu'est-ce qu'ils feraient sans toi?

Et M. Martingay reste atteré, stupide, sans trouver un mot à dire. Il est assis sur sa chaise à tortiller son vieux chapeau de paille bosselé.

M. Martel a le cœur dur, mais il se sent mal à l'aise tout de même, il a hâte d'en finir et reprend d'un ton bref en écrivant toujours :

— Ainsi, Martingay, c'est entendu. Dans trois mois, soit le 9 octobre, vous serez remplacé.

Le commis comprend alors. On le chasse. Il pense à Rose, aux enfants, tous ne sont pas élevés, deux seulement gagnent. La misère, l'horrible

misère est devant la porte. Pour un instant il a oublié le gros lot, il se sent si vieux, cassé et sans force.

Il voudrait parler, implorer M. Martel, mais aucun son ne sort de son gosier, aucune idée nette ne lui vient à l'esprit, sinon qu'on le chasse.

Il voit tout noir, il voudrait se lever ; il ne peut pas. La voix du patron qui parle de nouveau bourdonne indistinctement à son oreille. Par un suprême effort il se lève pourtant à la fin et cherche la porte en tâtonnant, car tout danse autour de lui. Comme un automate il descend l'escalier en se cramponnant à la rampe.

Il longe le chemin que depuis trente ans il a parcouru, tous les jours ; ce chemin dont il connaît tous les arbrisseaux, presque toutes les pierres. Ici est la touffe de myosotis qui, venue on ne sait d'où, s'est mise à fleurir un beau matin, ses étoiles bleues au milieu des cailloux ; aujourd'hui, les feuilles flétries par la sécheresse languissent et pendent.

Voilà le peuplier sur lequel la foudre est tombée l'an dernier par un gros orage, le rocher qui s'est écroulé à la fonte des neiges, le petit pont avec sa planche pourrie, et comme il se retourne il voit les silhouettes noires des hautes cheminées de l'usine qui se profilent sur la pierre jaune des rochers.

Alors une amère douleur s'empare du pauvre

homme, en songeant que, bientôt, il ne verra plus toutes ces choses. Il les aime sans qu'il s'en doute, elles sont rivées à son cœur par trente années d'habitude, elles font partie de lui-même. Et comment dire à Rose qu'on le renvoie, elle pleurera, elle fera une scène, et il a une peur effroyable des scènes.

Machinalement il passe le petit pont qui mène dans les prés ; machinalement aussi, il évite de poser le pied sur la planche pourrie, et s'en va dans le sentier herbeux de l'autre côté de la rivière ; là, il se laisse tomber sous un grand saule, et sanglotte comme un enfant.

Pourquoi le chasse-t-on ? il ne comprend pas. Il n'a jamais senti que son chef le déteste, il ne pense plus aux lettres de démission qu'il a écrites tout à l'heure et dont l'une s'est traîtreusement glissée entre les pages du livre d'addition remis à M. Martel.

Il s'est trompé en faisant un calcul, mais tout le monde peut se tromper. Il a ri, c'est vrai, mais sans mauvaise intention ; il était bien trop effrayé pour penser à quoi que ce fût.

Et que deviendront-ils sans lui à l'usine ! Personne ne saura faire comme lui, en belle écriture gothique, en ronde, les en-tête des grands-livres, les chiffres arabes et les chiffres romains. Personne, personne.

Peu à peu la tranquillité de l'endroit, l'air plus frais qui monte de la rivière, le clapotement de l'eau qui passe l'apaisent.

Les rumeurs de la ville lui arrivent affaiblies à travers la campagne. Alors, il songe qu'il se fait tard, qu'il faut rentrer souper. Il se lève et s'achemine vers la ville.

Mais comment dire à Rose qu'on le renvoie? Cette pensée l'obsède, jamais il n'osera. Il faut qu'il prenne quelque chose pour se donner du courage.

Dans les petites rues populeuses où il passe, l'air est aussi brûlant qu'en plein midi, et tout imprégné des mauvaises odeurs qui sortent à pleines bouffées des cabarets, des laiteries, des charcuteries dont toutes les portes sont grandes ouvertes.

Le commis passe près d'un café, il n'y a personne dedans, c'est ce qu'il lui faut, il s'y glisse et va s'asseoir à une table à l'écart, dans l'ombre, une table poisseuse où sont marqués les ronds de toutes les chopes qu'on y a posées depuis bien des jours. Une grosse fille rousse en robe claire s'approche.

— Monsieur désire une chope?

Prendra-t-il une chope? Non, ça n'est pas assez fort la bière, ça ne donne pas de courage.

— Une absinthe!

La fille l'apporte avec une carafe d'eau tiède

qui a un goût de poussière; il mélange les deux breuvages, avale d'un trait et trouve mauvais, horriblement mauvais. Il attend un moment, le courage ne vient pas; il se sent écœuré.

La nuit tombe, la fille allume les lampes, alors, du dehors, des légions de moucherons et de moustiques s'en viennent tourbillonner dans la clarté, se collent aux abat-jour de porcelaine et aux lampes qui suintent le pétrole.

M. Martingay les regarde d'un air sombre et reste sans mot dire, à tambouriner sur la table; il a peur de rentrer chez lui.

La fille de nouveau s'approche et demande :

— Monsieur veut encore une absinthe?

Il ne sait pas. Non, il prendra plutôt de l'eau-de-vie, un carafon. Et alors le malheureux, toujours pour se remettre de la vaillance au cœur et pour oser le « dire à Rose, » avale des verres et des verres de la mauvaise liqueur frelatée.

A la fin, le sang lui monte à la tête, il se sent prêt à injurier tout le monde, à tuer M. Martel, il a toutes les audaces.

Il rappelle la fille, et lui, qui tout à l'heure osait à peine lui parler, s'enhardit à passer son bras autour de sa taille épaisse et à déposer un baiser bruyant sur sa joue luisante.

Ses idées ne sont plus bien claires. Pourquoi donc s'affliger parce qu'on le renvoie? Est-il bête

de se désoler, tant qu'il y a par le monde de fines gouttes d'eau-de-vie et de belles filles qui se laissent embrasser sans façons.

Il veut lui offrir quelque chose à la grosse fille, mais elle n'aime pas les liqueurs, rien que le vin rouge. Et ils boivent du vin, le meilleur de l'établissement, qui coûte très cher, trois francs la bouteille.

Cependant, des hommes viennent d'entrer; la fille quitte M. Martingay pour aller les servir; il la suit et s'attable près d'eux. Ce sont les clowns d'un cirque, il ne les connaît pas, mais il veut tout de même leur payer à boire; car tous les hommes sont frères et ses idées s'embrouillent de plus en plus. Il pérore à voix haute, il gesticule, il gesticule, il parle du gros lot et de la politique, de M. Martel, qu'il appelle « vieille brute, vieille ganache d'aristocrate, » il se moque de la religion, des femmes qui sont si bêtes et d'une voix empâtée débite des galanteries à la fille, et pince ses gros bras rouges, ce qui la fait rire aux éclats. Les hommes rient aussi et applaudissent. Ce bourgeois râpé, à la mine pitoyable, à l'ivresse tapageuse, les amuse, ils lui versent à boire sans relâche, et il prend tout ce qu'on lui offre. A travers les brouillards qui obscurcissent sa cervelle, il sent qu'il joue un rôle et ça le flatte.

Cependant il se fait tard, il faut fermer l'établis-

sement, sans quoi l'on aurait maille à partir avec la police.

M. Martingay n'est plus capable de se tenir sur ses jambes, il est ivre, absolument ivre.

Alors le maître du cabaret l'étend sur un banc, dans un coin, où il s'endort immédiatement d'un sommeil de plomb, dans ce mauvais air de tabac et de godaille.

Lorsqu'il s'éveille, dans une profonde obscurité, la tête encore alourdie, il ne sait pas où il est. Il se sent mal à la tête, mal au cœur, affreusement mal partout, et sous lui le dur banc de bois. Alors, il pense qu'il est trépassé, couché au fond de sa tombe, que c'est comme ça qu'il fait quand on est mort et enterré ; et il reste très tranquille, sans oser bouger, sans souffler, presque.

Mais peu à peu ses idées reviennent, il se souvient. Alors il veut se lever, appeler pour qu'on le laisse sortir, mais ses jambes vacillent et fléchissent, il tombe, et personne ne vient à ses appels. Il comprend qu'il faut attendre, retourne avec peine au banc, et s'y couche de rechef. Il a peur, que dira Rose ? et qu'a-t-elle pensé en ne le voyant pas revenir ? Il prête l'oreille à tous les mille bruits qu'on entend la nuit, craquements venus on ne sait d'où, frôlements étranges, bruissements inexpliqués. Il tâche de se rassurer en pensant au gros lot.

A la fin pourtant, il entend des chars dans la rue, des voix d'hommes. C'est jour de marché, les paysans amènent leurs produits à la ville. Bientôt après la grosse fille paraît aussi ; elle vient ouvrir les volets et balayer la salle, il faut que les gens qui se rendent au marché puissent se désaltérer en passant.

Oh ! qu'elle est laide au grand jour, en savates, sa vieille robe sale agrafée de travers, la fille qui dans l'ivresse de la veille paraissait si appétissante à M. Martingay. Elle n'est pas coiffée, elle a les yeux battus, elle bâille et s'étire.

— Ah ! vous voilà réveillé, vous avez bien dormi, hein !

Et comme il veut s'en aller, elle le retient par sa manche.

Halte-là ! mon beau monsieur ! et l'écot ? Nous ne régalons et n'hébergeons personne gratis.

M. Martingay bredouille des excuses, tire son porte-monnaie, et demande combien ça fait.

— Sept francs, sans l'étrenne pour moi, répond-elle en lui lançant un regard effronté.

Il y a sept francs et quelques centimes, il les lui donne, puis, son vieux chapeau sur les yeux, car il a honte, il regagne son logis en faisant des zigzags tout le long des rues.

Il n'est pas six heures, et pourtant beaucoup de

gens sont dehors, la chaleur est intolérable déjà et le ciel resplendit tout bleu.

D'un pas lourd, très lourd, il monte l'escalier raide. Rose ne s'est pas couchée; dès qu'il a fait jour, elle a couru à l'usine réveiller le concierge pour s'informer de son mari, et comme il ne savait pas, elle s'en est allée à la police. Elle vient de rentrer, ses yeux sont enflés à force de larmes, car elle aime Alfred, malgré tout, et croit qu'il lui est arrivé malheur.

En le voyant, elle pousse un grand cri, et s'élance vers lui.

— Mon Dieu, Alfred, d'où viens-tu? Quelle nuit j'ai passée!

Mais lui, la repousse.

— Ça ne te regarde pas, répond-il grossièrement.

Puis il va s'asseoir à la cuisine au coin de la vieille table et cache sa tête dans ses mains. Elle est stupéfaite, que lui est-il donc arrivé ?

Elle a beau l'interroger, il ne répond pas; elle lui trouve un drôle d'air, et lui qui ne va jamais au cabaret sent le vin, la fumée, il est imprégné de toutes les odeurs malsaines de la guinguette de bas étage. Il ne veut pas déjeuner, seulement il avale une carafe pleine d'eau. Les enfants sont revenus, et curieusement regardent leur père; Rose les envoie jouer dehors. Il semble à M. Martingay

qu'il étouffe dans l'étroite cuisine ; le regard de sa femme le gêne. Il est hébété, malheureux, horriblement malheureux. Il va s'accouder à la fenêtre et considère les gens qui passent, les boutiques qui s'ouvrent.

S'il faut vraiment dire à Rose qu'on le renvoie, il en aura mieux le courage en regardant dans la rue où il y a d'autres gens, que là-dedans tout seul avec elle.

Au bout d'un moment il demande :

— La liste est venue ?

— Quelle liste ?

— Celle du tirage parbleu, la belle question !

Et il se met à rire de son rire bête pour se donner de l'aplomb. Puis soudain très vite :

— Je quitte l'usine, le patron me renvoie.

Rose se lève alors toute pâle, mais si pâle qu'elle lui fait peur. Elle comprend maintenant pourquoi Alfred n'est pas rentré la veille.

— Et pourquoi donc est-ce qu'il te renvoie ? demande-t-elle.

Et sa voix tremble.

— Je ne sais pas ; par ce que je me fais vieux qu'il m'a dit, et que depuis les chaleurs je m'endors sur l'ouvrage l'après-midi.

— O l'ingrat ! le misérable ! le lâche ! crie Rose. Comment, parce que tu te fais vieux ! Eux aussi, ils deviendront vieux. Et pour qui est-ce que tu

t'es éreinté, abîmé avant l'âge? Oh! mon pauvre homme! mais je veux y aller chez ton Martel, ce matin, tout à l'heure, et je lui dirai son fait. Mon pauvre Alfred, mon pauvre homme. Dire que tu as tant peiné pour qu'on te chasse à la fin comme le dernier des fainéants! Ah! mais je te défendrai; tu verras, je te ferai ravoir ta place ou donner un dédommagement.

Elle s'est approchée, elle a passé son bras autour du cou de son mari.

Alors le père Martingay se redresse, il ne veut pas de la pitié de sa femme; les femmes sont des êtres inférieurs créés pour soigner le ménage et les marmots, mais il ne faut pas qu'elles mettent le nez dans les affaires des hommes.

— Ne te mêle pas d'aller parler à M. Martel, fait-il d'un ton brutal, ça ne te regarde pas.

Le rouge monte à la figure de Rose.

— Et les enfants, qui leur achètera du pain, des habits? il nous faudra donc tous crever de misère! Ah le....

— Mais elle n'achève pas, elle sort de la cuisine en lançant la porte derrière elle.

Son cœur déborde d'indignation contre ce mari stupide, qui n'a rien d'un homme, et si elle ne l'a pas lâché, ce gros mot qu'elle avait dans le cœur et sur les lèvres et qu'il méritait si bien, c'est que, tout d'un coup, elle s'est souvenue de ce radieux

jour de printemps, il y a eu vingt ans en avril, où jolie comme l'amour sous son voile d'épousée, elle a promis là-haut dans la vieille église de respecter Alfred comme le Seigneur lui-même, et ça pourrait lui porter malheur, ou aux enfants, de manquer à une promesse faite au bon Dieu.

Le mois d'octobre est arrivé, M. Martingay a quitté l'usine, il a profité de ce qu'il gagnait encore pour acheter une ou deux obligations de plus afin d'augmenter ses chances au gros lot.

Il fait des écritures, chez lui ; il est bien trop timide pour se chercher une autre position, et il ne veut pas que Rose s'en mêle ; du reste, ça ne vaut pas la peine de chercher une place puisque leur gros lot va sortir.

La femme s'est remise à son métier de blanchisseuse ; elle travaille pour les petites gens de son quartier. Ainsi, tant bien que mal, ils vivotent : ce n'est pas la misère où l'on meurt de faim, mais bien la pauvreté qui doit compter chaque bouchée.

Rose n'a jamais fait de reproches à son mari. Il n'y peut rien, après tout, d'être comme il est ; ils n'ont pas eu de chance, voilà !

Elle travaille, jour après jour, sans relâche, mais sans entrain, et parfois elle pleure en regardant ses enfants chétifs, mal vêtus.

Alfred s'étonne, ce n'est pas gai sans doute d'avoir du café trois fois le jour et de grelotter

dans une chambre sans feu, mais c'est un mauvais moment à passer, dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, ils seront riches, immensément riches.

Et parfois le soir, lorsqu'il va reporter son ouvrage par les rues bien éclairées, son grand corps courbé, maigre à faire peur, grelottant sous son habit trop mince, il s'arrête des temps infinis aux devantures alléchantes des marchands de comestibles, devant les vitrines des grands magasins où s'étalent des fouillis d'étoffes soyeuses et de vêtements douillets, et là, pour tromper sa misère, il compose les menus de leurs repas lorsqu'ils auront le gros lot, il choisit les robes qu'il achètera pour Rose et les petites, tellement perdu dans ses rêveries qu'il en oublie la réalité.

Et si un ancien camarade vient à passer et lui frappe sur l'épaule.

— Bonjour Martingay, comment ça va-t-il?

Le pauvre homme répond :

— Pas mal, merci, en attendant le gros lot ; et il rit de son petit rire bête.

PIERRE FÉAL

Le premier rêve.

DANS le bois où sifflent les merles,
Où passent des brises d'amour,
Le fin ruisseau roule des perles
Entre ses berges de velours.

L'éphèbe, sur la verte grève
S'assied, et pendant un moment,
Penche son front brûlant d'un rêve,
Sur l'eau qui fuit éperdument.

Il parle en regardant les vagues
Moirer les sables gris du bord,
Et son cœur gonflé d'ardeurs vagues
Résonne comme un timbre d'or :

« O mon ruisselet solitaire !
O fils vagabond de la terre,
Qui traînes le ciel dans tes eaux,

Je t'aime, et surtout je t'envie,
Je voudrais vivre de ta vie
Frère des fleurs et des oiseaux !

Tu donnes, en courant le monde,
La douce fête de ton onde
A bien des seuils, bon voyageur.
Eh bien ! je veux, qu'à mon passage
S'effacent de chaque visage
Les ombres du chagrin songeur !

Avec tes nappes frémissantes
Tu dessines, le long des sentes
Et dans les prés, de bleus festons :
Oh ! par l'amour intarissable,
Embellir le désert de sable
Et de mort où nous haletons !

Dans ta fraîcheur toujours baignée,
Se redresse l'herbe fanée
Par le soleil des étés lourds ;
Empli d'un souffle de justice
Je veux que mon verbe affranchisse
Les petits qui souffrent toujours.

Le bois où s'enflent tes murmures,
Au long tremblement des ramures,
Jette dans ton flot leste et clair

Des nids vides, des branches mortes
Que tu saisis et que tu portes
Au fleuve qui va vers la mer :

Je veux traverser le repaire
Où domine le mal prospère,
Dans sa tour d'orgueil établi ;
Et là, de mes frères, ses hôtes,
Je prendrai les douleurs, les fautes,
Pour les emporter vers l'oubli ! »

CHARLES BONIFAS.



Charles Secrétan.

Le canton de Vaud a perdu, cette année, l'homme le plus éminent qu'il ait jamais produit dans l'ordre de la pensée ; et c'est en même temps une figure presque légendaire qui a disparu de notre horizon. Je ne veux pas tenter, en ces brèves pages, de dire ce que fut le professeur, l'écrivain, le philosophe : il y faudrait plus d'espace et plus de compétence. Je me propose seulement de fixer quelques-uns des traits de sa belle physionomie, en évoquant des souvenirs qui me resteront toujours chers.

* * *

Tous ceux qui, pendant les années d'études, se sont assis au pied de la chaire de Charles Secrétan, dans le vieil amphithéâtre de notre vieille Académie, conserveront une longue mémoire de son enseignement et de sa personne. Figure presque légendaire, ai-je dit. Dans le fait, avec sa haute stature, son beau front, le regard à la fois candide et profond de ses yeux limpides, sa magnifique barbe blanche qu'il caressait volontiers d'un geste habituel, il avait quelque chose d'exceptionnel et d'extraordinaire. On devinait, on sentait en lui un de ces êtres plus forts et plus grands que la moyenne humaine, qui portent la marque physique de leur force et de leur grandeur. Il nous étonnait un peu, tout en nous imposant un infini respect. Nous l'appelions « le Philosophe » : vraiment, ce terme absolu lui convenait à merveille. Sa pensée volait trop haut pour nous : mais, bien que nous ne pussions ni la pénétrer ni la suivre, elle nous attirait, elle nous entraînait, et beaucoup, qui n'ont jamais compris le détail de ses cours, en ont cependant retiré un très grand profit. C'était, je vous assure, un hardi professeur, qui bondissait par-dessus les conventions de l'enseignement officiel, dont la parole renversait les

routines. Jamais sa sincérité ne s'arrêtait en chemin : il allait jusqu'au bout de ses déductions et de ses doctrines, quelque audacieuses que pussent être ses conclusions. Aussi, son cours de droit naturel, surtout, bouleversait-il souvent nos notions établies pour nous ouvrir de nouveaux horizons infinis. Je ne suis pas bien sûr qu'il nous ait enseigné la métaphysique, la logique et la morale, — car nos programmes admettaient que ces choses-là s'enseignent, — mais il nous a appris ce que c'est que la loyauté intellectuelle, et si bien, que nous le savons encore.

Il nous conviait chez lui, de temps en temps, pour « discuter » ses idées. Là, munis de pipes en terre de Marseille et de chopes de bière, nous l'écoutions, enveloppés de fumée, à l'allemande. Il regardait en dedans de lui, et parlait. C'étaient de longues et belles rêveries, dont le fil nous échappait, mais dont nous sentions la profondeur ou la poésie. Car il y avait un poète en ce métaphysicien : on le voit bien dans la *Philosophie de la liberté*.

* * *

Il y avait aussi un humoriste.

Que de mots étincelants dans ses cours ou dans sa conversation : tantôt profonds, comme cette

définition de Leibnitz par laquelle ouvrait une de ses leçons : « Leibnitz, messieurs, c'est un pigeonnier fermé ; » tantôt d'une malicieuse et charmante bonhomie ! Vous souvenez-vous, mes camarades, des ânes de la Riponne ? Ils brayaient longuement, fortement, infatigablement ; notre maître se débattait contre l'obsession de ce bruit, qui arrêtait ses déductions, quand tout à coup, nous le vîmes fermer son cahier et se lever en s'écriant avec un soupir de regret :

— Décidément, messieurs, je ne puis pas supporter la concurrence !

Ceux qui ont vécu dans sa familiarité savent aussi qu'il aimait à plaisanter. Il avait quelques saillies qu'il se plaisait à ramener, celle-ci, entre autres, qui est presque un calembour :

— Quelle est la ville qui est le berceau des arts ? demandait-il en faisant pétiller son œil clair.

On lui répondait naturellement :

— Je ne sais pas !

Et il s'écriait :

— Lausanne,... parce qu'ils y dorment !

* * *

Innocente boutade, qui ne l'empêchait pas d'adorer sa ville natale et son pays. Il en aimait les aspects, les usages, l'esprit, les vins. Il y a deux

ans, à la fin des vacances, je le rencontrai qui revenait de la montagne : il avait trois coups de soleil sur le visage, et trouvait de magnifiques images pour traduire son ravissement. Et comme il tenait aux vins vaudois ! Selon lui, ils valaient les crus les plus célèbres, et au delà. Un de ses orgueils, c'était d'en offrir des spécimens de choix — des bonnes années — aux hôtes étrangers qu'accueillait sa table hospitalière. Il les servait selon une gamme très savante, qui permettait d'en apprécier la gradation, dont il ne voulait pas qu'on troublât l'ordre ; et rien ne lui était plus agréable que l'approbation de ses convives.

Notez que Charles Secrétan a toujours été, pour son compte, d'une extrême sobriété. Pendant les dernières années de sa vie, il avait entièrement renoncé à l'alcool ; ce qui ne l'empêchait point de vanter l'excellence des vins de nos crus, qu'il aimait à voir pétiller dans les verres de ses amis.

* * *

Charles Secrétan, a laissé quelques vers, bien qu'il en ait rarement publié. Il s'est plu à chanter les joies de la famille, ou bien il a cherché à cadencer l'expression de ses sentiments intimes en des pièces d'une facture un peu inexpérimentée, mais où il y a toujours d'heureuses expressions et

souvent de belles images. Voici un de ses morceaux, que les siens veulent bien me communiquer et que je ne résiste point au plaisir de citer :

ALPENGLÜHN

Le ciel pâlit, les heures du silence
Suivent les pas de la reine du soir,
Dont mollement l'image se balance
Au bleu miroir.

Le cœur blessé, chérissant ma blessure,
Je me souviens et je répands des pleurs.
Je ne sais rien que sa voix, sa figure
Et mes douleurs.

Mais l'horizon de rose se colore,
L'orient luit d'une tendre clarté,
La nuit s'abaisse, et l'on dirait l'aurore
D'un jour d'été.

Ah ! c'est ainsi que pleurant son absence
En chaque objet mon œil voudrait la voir.
Souvent, hélas ! j'ai pris ma souvenance
Pour de l'espoir.

* * *

Charles Secrétan n'était point improvisateur, comme c'est d'ailleurs le cas habituel des hommes qui ont le respect de leur pensée. Il lisait ses



CHARLES SECRÉTAN

cours, sur des notes presque entièrement rédigées. Aussi sa conversation était-elle, à certains égards, plus brillante que ses conférences. Volontiers, il y remuait les sujets les plus graves, ceux-là mêmes auxquels il consacrait sa vie ; et il les traitait plus librement. La plume à la main, il se tenait en bride, il se surveillait ; aussi ceux qui ne l'ont pas entendu dans l'abandon de la causerie familière auront-ils toujours plus de peine à le connaître exactement. Ainsi, un des sujets dont il parlait volontiers, c'était l'immortalité de l'âme. Ce redoutable problème le préoccupait ; l'au-delà l'effrayait un peu, peut-être. Cet aveu naissait aussi de son besoin de désintéressement absolu ; son ardeur à rompre avec toute espèce d'égoïsme, lui a même échappé parfois dans ses écrits : « Ne rien vouloir pour soi, peut-on lire dans la *Civilisation et la croyance*, ne pas penser à soi, ne penser qu'à l'œuvre, travailler tant qu'il y a quelque chose à faire, puis passer en souriant l'arme ou l'outil au cam arade, et qu'il n'en soit plus question ! Le dôme ambitieux du Panthéon, la coupole d'or des Invalides couvrent-ils des tombeaux comparables à la sépulture du matelot : la grande mer, la grande paix, l'éternel silence ? » Cela est l'aveu de son aspiration profonde. Mais il se hâtait de la corriger, en repre·

nant : « Eh bien, non, malgré tout, l'anéantissement n'est pas le dernier mot.... »

Il y avait dans sa croyance une part de volonté. Mais il avait aussi ce que je voudrais appeler l'instinct mystique : Charles Secrétan recherchait tous les signes d'une intervention directe de Dieu dans les affaires humaines ; le miracle l'attirait ; il s'efforçait d'y croire, il y croyait quelquefois. Et son âme était partagée entre ce goût instinctif pour les éléments les plus contemplatifs de la foi, et un continuel besoin d'action. Il admirait les hommes d'action, les êtres de dévouement énergique, la sœur de charité, par exemple, et les plaçait bien au-dessus des hommes de pensée. Il a dit cela dans une page admirable de la *Civilisation et la croyance*, que je veux transcrire, car elle donne la clef vraie de son âme :

...D'autres esprits enfin, non moins dépouillés d'eux-mêmes que les plus purs amants de la vérité, s'attachent surtout à la vie. Ils ne sauraient s'abstraire du monde et ne comprennent pas un bonheur égoïste. Eux aussi voudraient pénétrer les secrets des choses ; mais les choses elles-mêmes leur importent plus que le plaisir d'en découvrir les secrets. Ce qu'ils en voient ne les satisfait pas, ce qu'ils savent d'eux-mêmes ne les satisfait pas davantage. Un idéal du bien, vague ou précis, flotte devant leur pensée : ils le voudraient saisir : ils voudraient se

corriger, s'améliorer en s'employant au bien de l'ensemble ; ils voudraient comprendre, mais pour servir ; avant tout ils voudraient servir, leur passion dominante n'est pas la curiosité, c'est l'amour. Ils ne sauraient ni se prendre eux-mêmes pour but, ni placer leur but dans l'abstraction de la pensée ; ils ne se sentent pas isolés vis-à-vis d'un monde étranger qui serait l'objet de leur étude ou l'instrument de leur ambition, ils vivent dans tout ce qui vit, ils souffrent dans tout ce qui souffre. Ne pouvant se persuader que tout soit bien, ils n'attachent de prix à leur propre existence, à leur savoir, à leurs moyens d'action que dans la mesure où ces choses leur permettraient d'améliorer la réalité qui les environne. Exister, pour eux, c'est se rendre utiles.

Que cette dernière conception de la vie soit juste ou fausse, étroite ou compréhensive, l'auteur de cet écrit cherche à s'y conformer avec un succès médiocre, mais il ne saurait s'en départir. Pendant un demi-siècle il a gagné le pain du jour en exposant les pensées d'autrui et quelquefois proposé les siennes. De bonne heure les problèmes généraux de l'existence ont fasciné son imagination ; au bout d'un temps relativement assez court il s'est trouvé fixé sur quelques points essentiels pour l'assiette de la pensée et pour la direction de la conduite, sans que le courant toujours plus vif des tendances opposées ait réussi mieux que ses propres efforts critiques à les ébranler un seul jour ; tandis que par défaut d'une information ou d'une pénétration suffisantes, il essayait en vain de résoudre à la lumière de ces évidences inté-

rieures des problèmes accessoires sur lesquels il aurait fallu prendre parti pour faire un tout de sa pensée et composer une philosophie. Satisfaite ou découragée, la curiosité de l'esprit, qui n'avait peut-être jamais été son mobile le plus intime, passa donc au second plan, et sans cesser de chercher et d'écouter, toujours jaloux de se compléter, de s'expliqner et de se réformer, il fit son propos constant de propager et de défendre les croyances raisonnées qui lui paraissent propres à faire avancer l'ordre, la paix et le bonheur dans la société, comme elles ont mis l'ordre et le repos dans son esprit. Bien d'autres se sont consumés en un semblable effort sans obtenir de résultat appréciable. Aussi vaudrait-il peut-être mieux, sous une telle inspiration, s'enfermer dans une sphère absolument pratique en cherchant à guérir tel mal donné dans tel milieu donné. Mais l'exercice direct de la charité n'est pas à la portée de tout le monde. Ne sachant faire mieux, il s'efforce d'agir en écrivant. Malgré des expériences décourageantes, il tâche de croire qu'une parole sincère trouvera quelque part une oreille attentive. On tente beaucoup, content de faire peu, pourvu que ce soit quelque chose. Et dût-on n'arriver à rien, encore parlerait-on, car il faut parler.

Charles Secrétan a été de ces ouvriers qui travaillent jusqu'à sa dernière heure ; pas un instant, sa pensée n'a cessé de s'élever, de s'épurer, de reviser les grands procès dont elle se nourrissait. On l'a vu attentif à toutes les recherches, à

tous les efforts de l'esprit actuel. Il fut de ceux qui n'ont jamais leur siège fait, qui se transforment sans cesse à mesure que le mouvant spectacle du monde se réfléchit mieux dans les couches profondes de leur âme. Le jour où le cinquantenaire de son entrée dans l'enseignement réunit autour de lui, dans un sentiment de respectueuse affection, les derniers survivants de ses camarades de jeunesse, ses anciens élèves et ses admirateurs, il résuma, dans un des plus beaux discours qui furent jamais prononcés, tout le travail de son esprit : et les auditeurs purent croire un moment que le siècle entier passait sous leurs yeux, avec ses trouvailles et ses illusions, ses attentes, ses essais, ses déceptions, sa noblesse et sa bonne volonté. Oui, nous vîmes, ce jour-là, toute notre époque, qui nous a faits ce que nous sommes, à laquelle nous devons ce qu'il y a de meilleur en nous et ce qu'il y a de pire, dont nous maudissons souvent les faiblesses et que nous aimons pourtant d'une intime et profonde tendresse, nous vîmes presque tout ce grand siècle, qui va finir, réfléchi comme une image dans le miroir d'une des plus pures intelligences qu'il ait produites. Ce n'étaient plus des paroles qui tombaient de la bouche respectée : c'était comme une vision directe qu'elle suscitait en nous, comme un vivant panorama mobile qui déroulait le vaste

jeu des événements et des hommes, depuis les jours d'espoir qui se levèrent avec l'aube de la Restauration jusqu'aux incertitudes de notre crépuscule. Aucun de ceux qui entendirent ce discours n'en oubliera jamais la saisissante impression. Pour ma part, chaque fois que j'évoquerai le souvenir de Charles Secrétan, je le reverrai ce jour-là, si puissant dans le maniement des idées, si près de la vérité qu'il semblait un prophète des temps anciens, dépositaire d'une sagesse lentement acquise par les générations laborieuses, détenteur des secrets du passé....

EDOUARD ROD.





Conte bleu.

IL y avait une fois dans le pays d'Or un roi et une reine qui n'avaient point d'enfants et qui s'en désolaient, car à qui laisser leur royaume d'Or quand viendrait l'heure de le quitter ?

La reine implorait sans cesse sa marraine, qui était fée, et celle-ci lui dit un jour :

— Soit, vous aurez cet enfant que vous désirez si fort, mais à peine il sera né que vous serez au désespoir d'avoir vu vos vœux exaucés.

La reine et le roi pensèrent que la fée voulait rire, mais quand l'enfant vint au monde, ils reconnurent qu'elle avait dit vrai et qu'ils étaient au désespoir.

C'est que le petit prince, qui était, au reste, beau comme le jour, était bossu.

Or, en ce temps où il s'agissait d'exceller aux exercices du corps, une taille droite était bien plus prisée qu'un beau visage.

L'orthopédie n'était point alors connue, en sorte qu'on n'avait nul espoir de redresser le petit prince Tristan (on l'avait nommé ainsi) ; et le moyen que le peuple du pays d'Or se laissât gouverner par un monarque contrefait !

Pendant trois jours, la reine pleura, le roi soupira ; après quoi, il arrêta ses soupirs et elle ses larmes, et ils examinèrent le parti à prendre en une pareille conjoncture.

Le roi proposa de faire élever le petit prince dans l'île d'Azur, afin de le soustraire à la vue des habitants du pays d'Or.

La reine consentit et, afin que plus tard son fils ne souffrît pas de sa disgrâce, elle imagina de l'entourer dans son île d'Azur uniquement de tailles contrefaites comme la sienne.

Le roi approuva l'idée et aussitôt fit publier à son de trompe que les bossus de tout âge et de tout sexe eussent à se rendre à la cour pour être envoyés à l'île d'Azur avec l'enfant royal, et y être traités eux-mêmes comme des princes.

Il en vint beaucoup, il en vint trop, si bien que le roi, qui s'était flatté de régner sur des tailles

droites, s'étonna d'en voir un aussi grand nombre de déviées. De l'étonnement au soupçon il n'y a qu'un pas : on fit examiner les bosses masculines par un chambellan, les bosses féminines par une dame d'honneur, et il s'en trouva pas mal qui, au lieu d'être des erreurs de la nature, étaient les chefs-d'œuvre d'un art fallacieux. Il en resta cependant assez de véritables pour faire au petit prince un cortège suffisant.

Il eut donc une nourrice bossue, des petits compagnons bossus, une gouvernante bossue, un précepteur bossu, un chapelain bossu, des valets de chambre bossus, des soldats bossus, des courtisans bossus, et même des montures bossues, car au lieu de chevaux, d'ânes, de mulets, il ne devait y avoir que des chameaux dans l'île d'Azur.

Un vieux seigneur bossu fut choisi pour exercer la régence pendant la minorité de Tristan, et plus tard être premier ministre; et un nommé Pulcinello, à qui la nature avait octroyé double bosse et beaucoup d'esprit, fut attaché à la maison du prince à titre de bouffon.

On embarqua toutes ces bosses sur un navire qui, après les avoir déposées à l'île d'Azur, devait immédiatement revenir au pays d'Or ; et un édit fut rendu, condamnant à mort toute personne qui, étant droite, oserait aborder à l'île d'Azur ou seulement faire voile dans ses parages.

L'île d'Azur produisait abondamment tout ce qui était nécessaire à la subsistance de la petite colonie ; les communications purent être rompues sans préjudice entre cette île et le continent. Défense aux Azuriens de s'occuper de marine et, en conséquence, d'avoir aucune espèce d'embarcations.

Le roi et la reine se consolèrent de ne plus voir leur fils par la pensée qu'au lieu d'être humilié de sa mauvaise taille, il ne se douterait même pas qu'il était mal fait.

Toute licence avait été donnée au régent pour organiser le bonheur intime de son prince, aussi le fiança-t-il dès le maillot avec une petite nièce qu'il avait, pouponne aussi, jolie et bossue. Comme elle n'était que baronne, on la créa duchesse pour la rapprocher du prince. Ils devaient être élevés ensemble ; lorsque Tristan accomplirait sa seizième année, on les marierait ; le même jour, le prince serait couronné et commencerait son règne effectif.

Est-il besoin de dire que défense expresse avait été faite à tous ceux qui devaient l'approcher de lui dire jamais qu'il existait des hommes à la taille droite ? Ils avaient juré de se taire sur ce sujet, et jamais serment ne fut mieux tenu.

Tristan grandit dans cette heureuse ignorance et crut être, comme ses courtisans le lui disaient,

le plus beau prince du monde ; quant à ses sujets, ils avaient très vite oublié qu'il y avait ailleurs des hommes faits autrement qu'eux et étaient parfaitement charmés de leur tournure.

Il y avait bien entre eux quelque jalousie de bosses, car toutes n'étaient pas égales ; mais, grâce à l'habileté des rembourreurs, ceux que la nature avait traités parcimonieusement paraissaient aussi bien partagés que les autres, et quelquefois même avantagés.

On avait imaginé pour les bosses un ajustement spécial qui se mettait par-dessus l'habit et qu'on appelait bossuaire. Ces bossuaires étaient en velours, en satin, en drap d'or ou d'argent, souvent chamarrés de pierreries et de perles fines, toujours ornés de longs rubans et de dentelles flottantes, et, pour les grands personnages, surmontés d'une touffe de plumes d'autruches. C'était splendide.

Le peintre bossu qui avait décoré les appartements du palais n'avait eu garde de représenter sans bosses les dieux, les déesses, les demi-dieux et les héros.

Œuvres d'un sculpteur bossu, les statues des jardins : Bacchus, Apollon, Diane, Vénus, les Grâces, les Nymphes, les Sylvains, étaient tous et toutes bossus et bossues.

Les romanciers de l'île d'Azur ne manquaient jamais lorsqu'ils faisaient le portrait de leurs héros,

de leurs héroïnes de décrire minutieusement dans ses contours la protubérance qui rendait la beauté accomplie, et les poètes ne se lassaient point de célébrer la bosse des dames :

> Vous dont la bosse gracieuse
> S'élève sur un dos charmant.
>
> . . . .
>
> O belle dont la bosse haute et majestueuse
> Rivalise avec le Mont-Bleu !

Le Mont-Bleu était le Mont-Blanc de l'île d'Azur.

Jamais mortels doués de beauté par les bonnes fées ne furent plus satisfaits de leurs avantages extérieurs que les Azuriens ne l'étaient de leurs bosses et de leurs bossuaires. Ceux-ci de plus en plus s'élevaient et rivalisaient avec le Mont-Bleu, tant, qu'il fallut en régler la hauteur par une loi somptuaire, qui fut transgressée continuellement, ainsi qu'il est arrivé en tout temps et en tout pays à toutes les lois somptuaires.

On pense bien que ce n'était pas l'architecture grecque qu'on employait à l'île d'Azur. Ses habitants, brouillés avec la ligne droite, et pour cause, affectionnaient la colonne torse et les constructions irrégulières. Les jardiniers avaient arraché tous les peupliers et les avaient remplacés par des saules. Au reste, ils avaient corrigé la nature avec beau-

coup de talent, et l'on ne voyait partout qu'arbres déjetés et rabougris et sentiers tortueux. On prétend que c'est dans l'île d'Azur qu'est née la diplomatie.

Le prince Tristan avait quinze ans et demi : il était beau, il était bon, il était savant ; si savant qu'il n'ignorait rien, sauf une chose, c'est qu'il était bossu et qu'il y a des hommes droits.

Sa bosse avait, ainsi qu'il convient à une bosse princière, de beaucoup dépassé les proportions communes ; et sans aucun artifice de bossuaire, elle s'élevait de deux pieds au-dessus de sa tête, en sorte qu'il était bien, par droit de bosse autant que par droit de naissance, le légitime souverain de l'île d'Azur.

La plus belle bosse de tout le pays après la sienne était celle de sa fiancée. Mais on ne sait jamais trop avec les dames où la nature finit et où l'art commence. La duchesse était au reste fort jolie et fort spirituelle, mais d'un esprit mordant, agressif, qui ne plaisait guère à Tristan, doux comme un agneau. Il n'avait jamais beaucoup aimé Pomponia (c'était son nom) et depuis que se rapprochait la date du mariage, il ne l'aimait plus du tout et voyait ses défauts comme à la loupe. Elle en avait beaucoup, mais celui qui révoltait le plus Tristan, c'était sa dureté. Il lui était absolument égal de voir souffrir, à cette belle Pomponia ;

l'idée de consoler, de secourir n'était jamais entrée dans ce petit cœur égoïste et vain ; jamais les pauvres (il y en avait dans l'île d'Azur, comme hélas ! partout) n'avaient vu la couleur de son argent. En revanche, elle faisait la fortune des modistes et des couturiers.

Quelquefois Tristan songeait qu'il pourrait épouser quelque autre jeune fille plus au gré de son cœur.

— Y pensez-vous, monseigneur ? lui dit sa gouvernante, un jour qu'il s'en ouvrit à elle, il n'y a pas dans toute l'île une aussi noble demoiselle ni une autre bosse digne de la vôtre. Vous ne pouvez faire un autre mariage, ce serait déroger.

— Ce serait déroger, monseigneur ! répéta comme un écho le gouverneur qui était présent.

Le prince objectait qu'il aimerait mieux épouser un blason moins illustre et un cœur plus noble, une bosse moins haute et une âme plus élevée ; mais on lui fit honte de ses sentiments bas et, en soupirant, il se résigna à ne se point mésallier.

Il se résigna, mais il tomba dans une profonde tristesse, et Pulcinello perdit à vouloir l'égayer ses gambades et ses lazzis.

Les choses en étaient là, quand une nuit, le prince, qui ne dormait pas, fut réveillé par le bruit d'une tempête furieuse qui ne s'apaisa qu'au lever du soleil. Le matin, il alla se promener sur le

rivage; les vagues y avaient jeté les débris d'une embarcation et, parmi ces débris, une jeune fille qui semblait morte.

Il s'approcha et lui fit respirer son flacon; elle ouvrit alors lentement les plus beaux yeux du monde et joignit ses petites mains dans un geste à la fois reconnaissant et implorant.

Le prince appela ses gens et la fit transporter au palais, où on lui donna tous les soins nécessaires. Plus de vingt fois dans la journée, il envoya savoir de ses nouvelles. Il apprit d'abord qu'elle était mieux, puis qu'elle était bien. Le lendemain, elle se leva et il put l'aller voir.

Mais que cette vue le rendit triste! Cette jolie petite créature, blanche comme un lis était droite aussi comme la tige de cette belle fleur. On avait beau regarder, beau chercher, pas l'ombre de cette protubérance qui paraissait aux Azuriens la condition même de l'existence.

« Hélas! pensait Tristan, avec un si joli visage, quel dommage qu'elle soit si mal faite! »

La petite naufragée, de son côté, le regardait avec tristesse. Tous les gens qu'elle avait vus depuis la veille étaient bossus, mais pourquoi ce beau jeune homme l'était-il aussi? pourquoi cette horrible bosse dominait-elle une tête si charmante?

Les vêtements de la jeune inconnue, bien qu'on les eût séchés, étaient hors d'usage, il avait fallu

lui en donner d'autres. Les dames qui l'avaient soignée et habillée avaient voulu, pour cacher sa difformité, lui mettre un bossuaire plein d'ouate, mais elle n'avait pas laissé faire, et, comme elle parlait une langue inconnue en Azur, ce fut par gestes qu'elle se défendit. Tout cela fut expliqué au prince, qui en fut consterné, mais qui néanmoins ordonna qu'on la laissât tranquille et qu'on lui permît de s'habiller à sa guise. Ce fut donc toute droite et svelte, comme Dieu l'avait créée, qu'elle parut au cercle de la cour.

On peut comprendre le scandale que produisit son entrée au milieu de toutes ces bosses de distinction et les moqueries dont elle fut l'objet ; les femmes la toisent avec dédain, les hommes la dévisagent avec de gros yeux bêtes ; puis quelqu'un la montre du doigt en ricanant, et, à l'instant, comme obéissant à une secousse électrique, tout le monde fait de même, et voilà que tous les doigts se tendent dans la même direction et qu'un gros rire élargit toutes les bouches, secoue tous les corps et fait danser toutes les bosses.

L'air sérieux et mécontent du prince arrêta cette hilarité ; mais pour être moins grossières les moqueries à l'adresse de la petite « sans bosse » n'en devinrent que plus piquantes, et ce fut à qui des hommes et des femmes lui décocherait les flèches les plus acérées.

Parmi ces méchants et ces méchantes, la duchesse Pomponia se distingua et fut d'autant plus acharnée que je ne sais quelle jalousie s'éveillait tout à coup dans son esprit, et lui faisait haïr plus que mépriser l'étrange créature que la tempête avait apportée en Azur.

Toutes ces railleries étaient perdues pour la petite étrangère, mais le prince en souffrait cruellement. Il se contraignit d'abord, puis voyant continuer cette guerre lâche, il prit parti ; et lui, si doux, parla d'un ton tellement sévère que tout le monde se tut, sauf la petite duchesse, qui voulut redoubler. Il essaya de lui en faire honte ; elle éclata de rire et lui lança mille impertinences, tant, qu'il se fâcha très fort, lui dit que la beauté n'était rien à ses yeux sans la bonté, que la plus belle bosse du monde ne lui ferait pas épouser une femme méchante, et qu'il faudrait qu'elle changeât bien pour devenir princesse de l'île d'Azur.

Pomponia furieuse s'enfuit dans son appartement en criant qu'elle ne voulait plus revoir le prince. Et malgré ce que firent et dirent le régent, les gouverneurs et les gouvernantes et même le bouffon, elle s'obstina dans sa bouderie. Et le prince ne fit rien pour se réconcilier avec elle.

Il ne s'ennuyait point. Les heures qu'il employait d'ordinaire à lui faire sa cour, il les passait maintenant auprès de la petite naufragée, qui lui inspi-

rait un intérêt très vif fait de pitié, de curiosité aussi. D'où venait-elle, cette petite? qui était-elle?

Ils ne parlaient point la même langue, mais leurs yeux se disaient toutes sortes de choses amicales.

La petite étrangère était intelligente, elle sut bientôt assez de langue azurienne pour comprendre le prince et se faire comprendre de lui.

— Pourquoi, lui demanda-t-il un jour, pourquoi, aimable demoiselle, ne voulez-vous pas porter de bossuaire, comme toutes nos dames?

— Parce que je ne suis pas bossue et que je ne veux pas avoir l'air de l'être.

— Mais pourquoi?

— Parce que c'est très laid.

— Laid!

— Oh! pardon! je ne voudrais pas vous offenser. Je vois qu'ici vous l'êtes tous, mais chez nous c'est différent.

Et alors le prince, faisant question sur question, apprit que la jeune fille venait du pays des Palmes, où les chemins, les arbres, les murs, les colonnes et les gens, tout est droit; où il n'y a presque pas de bossus. Il sut que ceux-ci vivaient à l'écart des autres citoyens et n'avaient pas le droit de se marier. Dans les temps anciens même, les enfants qui naissaient difformes étaient mis à mort, comme à Sparte; les mœurs s'étant adoucies depuis, on les

laissait vivre, mais ils étaient regardés comme des parias.

On peut penser si le prince ouvrit de grands yeux en entendant des choses si étranges.

Quoi! des pays où l'on était droit, où les bossus étaient regardés comme des monstres! Quoi! ces bosses dont on était si fier à l'île d'Azur seraient des laideurs! des monstruosités! Non, non, ce n'était pas possible, et ces gens du pays des Palmes étaient fous! Cependant, quoiqu'il s'en défendît, le doute était entré dans l'esprit de Tristan, et depuis ce moment son valet de chambre crut s'apercevoir que la bosse princière maigrissait.

La petite naufragée, qui se nommait Jubila, était la fille unique et l'héritière du roi. On lui destinait pour époux le plus noble et le plus beau jeune homme du royaume, mais elle ne l'avait jamais beaucoup aimé, et elle l'avait pris en grippe en le voyant sans cesse occupé de sa personne, se mirant dans toutes les glaces, dépensant des sommes folles en pourpoints de soie, en manteaux de velours, en bijoux et en panaches, et ne donnant pas un sou aux nécessiteux, pas une bonne parole aux gens affligés. Un jour qu'il avait cruellement houspillé un pauvre idiot qu'elle protégeait, elle s'était emportée et lui avait déclaré qu'elle aimerait cent fois mieux épouser un bossu qu'une

espèce de paon faisant continuellement la roue, un mauvais cœur qui tourmentait les misérables.

Le bellâtre s'était allé plaindre au roi, qui avait fort grondé sa fille. En vain Jubila lui avait dit qu'elle ne pouvait aimer un homme dur et vaniteux qui sûrement tyranniserait ses sujets, il lui avait déclaré qu'elle l'épouserait, l'aimât-elle ou non, parce qu'il était parfaitement bien fait. Et pour lui bien montrer que telle était son inflexible volonté, il fit faire sur-le-champ les préparatifs du mariage.

Jubila, désolée, s'était adressée à sa marraine, qui était fée, et celle-ci lui avait répondu :

— Ne t'afflige pas, tu sais ramer ; embarque-toi et va vers le sud. Sur le rivage où tu aborderas, tu trouveras un cœur d'or et de diamants, et ce talisman te vaudra le bonheur.

Jubila s'était donc sauvée du pays des Palmes, toute seule, dans une petite barque. Elle avait ramé et d'abord tout avait bien été, mais les vents s'étaient tout à coup déchaînés et la mer s'était soulevée furieuse. Le prince savait le reste.

L'histoire de Jubila ressemblait beaucoup à celle de Tristan. Leurs caractères offraient aussi de grandes similitudes : tous deux étaient doux, tous deux avaient grand'pitié des malheureux, tous deux avaient le plus grand désir de bien gouverner leur royaume ; l'humeur seule différait : Tristan

était plutôt mélancolique et Jubila enjouée, mais ces différences n'étaient pas pour les éloigner l'un de l'autre, au contraire.

Jubila ne se sentait point malheureuse à l'île d'Azur ; Tristan lui avait assigné pour résidence un kiosque charmant et ordonné qu'on lui rendît les honneurs dus à son rang ; toute la cour venait chez elle à certaines heures, pour obéir au prince et puis pour observer sa tournure, ses manières, ses faits et gestes, et aller ensuite en faire des gorges chaudes aux réceptions de la duchesse Pomponia.

Celle-ci boudait toujours. En vain son oncle, le régent, qui n'était pas absolument ignare en politique, lui disait-il qu'elle faisait une sottise et qu'elle pourrait s'en repentir, elle déclara qu'elle ne reparaîtrait pas à la cour avant que le prince ne fût venu lui demander pardon.

Il n'y songeait nullement et de plus en plus recherchait la société de Jubila.

— Avez-vous trouvé le cœur d'or et de diamants dont parlait la fée ? lui demanda-t-il un jour.

— Hélas ! non, et cependant tous les matins je cherche une heure sur le rivage.

— Si nous cherchions ensemble ? demanda-t-il, qu'en pensez-vous ?

— Cherchons ensemble, répondit-elle.

Et depuis ce jour on put les voir, le matin à

l'aube, le soir aux étoiles, se promener sur le bord de la mer, espérant y voir briller le cœur d'or et de diamants.

En remuant le sable pour trouver ce talisman, leurs mains souvent se rencontraient; l'amitié noua son ruban bleu autour de ces deux jeunes cœurs et, comme à leur âge, l'amitié ne peut guère être que de l'amour, le ruban bleu devint couleur de rose.

Ils le sentirent tout de suite et le comprirent un peu plus tard, et alors ils se désolèrent. Dignes l'un de l'autre par la naissance, par le visage, par l'âme, ils ne pouvaient songer à s'unir; les lois du pays des Palmes et celles de l'île d'Azur le leur défendaient également; la bosse de Tristan était l'obstacle insurmontable élevé entre eux. La princesse des Palmes ne pouvait épouser un bossu, le prince d'Azur ne pouvait donner la main à une taille droite.

Jubila en devenait mélancolique et Tristan bien plus triste encore.

Quand ils s'abordaient maintenant :

— Pourquoi n'êtes-vous pas bossue? lui disait-il.

— Pourquoi l'êtes-vous? répondait-elle.

Puis ils se taisaient et quand, après une longue promenade silencieuse, ils se séparaient sans avoir trouvé le cœur d'or et de diamants :

— Pourquoi êtes-vous bossu? soupirait-elle.

— Pourquoi ne l'êtes-vous pas? gémissait-il.

Cependant la duchesse Pomponia était enragée de jalousie, et son oncle, dont elle rompait la tête, déterra pour lui plaire la loi éditée contre les gens à taille droite qui aborderaient dans l'île, laquelle loi, n'ayant jamais été appliquée faute d'occasion, était tombée dans l'oubli. Le tribunal, tout à la dévotion du régent, cita Jubila à comparaître. Tristan voulut s'y opposer, mais on lui fit comprendre qu'un prince mineur n'est absolument rien dans sa principauté, et le procès commença.

Pulcinello, qui était avocat à ses heures, essaya de plaider pour la prévenue.

— Cette jeune personne, disait-il, n'est point bossue, ce qui est un grand malheur, mais non un crime. Au reste, elle n'a point voulu aborder dans notre île dont elle ignorait l'existence. C'est la tempête qui l'y a jetée, c'est la tempête qui est coupable, c'est la tempête qu'il faut punir.

— Qu'être privé de bosse soit un crime ou un malheur, cela ne nous regarde point, lui répondit-on. Et la loi est formelle; le cas de tempête n'y est point prévu; elle ne s'inquiète pas si les gens par elle visés abordent exprès ou non, mais seulement s'ils abordent.

Pulcinello dit alors que, pour arranger l'affaire, il était tout disposé à épouser la princesse Jubila. Elle n'avait pas de bosse, mais il en avait deux; et devenue par cet hymen citoyenne de l'île

d'Azur, même bossue, puisque tout est commun dans un bon ménage, elle ne tombait plus sous le coup de la loi contre les étrangers et les non bossus.

Je ne sais ce que le tribunal aurait pensé de la proposition, mais Jubila poussa un tel cri d'horreur et Tristan lança à son fou un regard si terrible que Pulcinello se hâta de dire qu'il avait voulu plaisanter.

Il reprit sa plaidoirie, mais il eut beau dépenser toutes les fleurs et les épines de son éloquence, Jubila, bien et dûment convaincue :

1° D'être de taille absolument droite, sans la moindre protubérance, même rudimentaire ;

2° D'avoir abordé dans l'île d'Azur, crime prévu par les paragraphes tels et tels de la loi sur les étrangers, s'entendit condamner à mort.

Les Azuriens, peuple doux, avaient l'horreur de la décapitation, de la strangulation, de la noyade, bref de toutes les choses violentes ; leurs criminels étaient enterrés vivants ; c'est ce supplice bénin que devait subir Jubila.

Les souverains, même mineurs, ont le droit de grâce ; jamais Tristan ne comprit aussi bien que ce jour la beauté de ce royal privilège. Mais le bruit avait été répandu par Pomponia qu'il était amoureux de cette aventurière, qu'il songeait peut-être à l'épouser. Quelle honte pour le peuple d'Azur si

une souveraine à la taille droite montait sur le trône! La nouvelle de la grâce fit pousser dans toute l'île un cri d'indignation et il y eut un soulèvement général.

Le régent promit aux mutins qu'ils auraient satisfaction et que Jubila mourrait. Il essaya d'y résoudre Tristan au nom de la raison d'Etat, mais le prince n'écoutait que la raison du cœur et pleurait; et le régent attendri lui promit de retarder de quelques jours le cruel dénoûment. En attendant, il mit des gardes à la porte de Jubila, avec la consigne de ne dormir que les yeux ouverts.

Dans cette triste journée, Tristan avait vu avec horreur et les juges qui avaient condamné Jubila et les révoltés qui exigeaient sa mort; il les avait trouvés hideux, eux et leurs bosses, leurs bosses surtout, en l'honneur desquelles devait périr l'innocente aimée. Le lendemain, son valet de chambre trouva la protubérance princière tellement diminuée, comme fondue, qu'il dut, sans en rien dire à son maître, rembourrer le bossuaire.

Pomponia querella fort son oncle du sursis qu'il avait accordé. Un homme comme lui devait savoir que tant que les gens ne sont pas morts ils sont en vie, dangereux par conséquent. Elle ajouta que s'il n'était pas un oncle sans amitié et un régent pour rire, il presserait à la fois le supplice de l'étrangère et le mariage de sa nièce.

— Mais puisque le prince et toi vous êtes brouillés ? objectait-il.

— Que vous importe ? mariez-nous toujours, nous nous réconcilierons après.

Puis elle envoya dire aux quatre coins de l'île que le prince voulait sauver la condamnée coûte que coûte, et le peuple soulevé une seconde fois courut au pavillon de Jubila en criant : « Mort à l'étrangère ! »

Tristan, qui était auprès d'elle, lui fit un rempart de son corps ; le régent, accouru, essaya, mais en vain, de raisonner ces furieux, et l'on ne peut savoir ce qui serait arrivé, si Pulcinello, accouru aussi, n'eût trouvé le moyen de tout concilier.

— Pourquoi, disait-il, mettre à mort cette jeune créature ? Il y avait bien mieux à faire. La mer l'avait apportée, il fallait la rendre à la mer ; on la mettrait dans une barque et elle s'en irait au gré de la fortune.

— Mais, s'écrièrent les mutins, nous n'avons point de barque et, pour en construire une, il faudrait beaucoup de temps, d'autant plus que nous ne saurions comment nous y prendre.

A quoi Pulcinello ayant répondu que les débris du bateau de l'étrangère étaient au grand complet sur le rivage et qu'on n'aurait qu'à les assembler, ce qui ne demandait que des clous et des coups

de marteau, le vent tourna, d'autant qu'il y avait là des charpentiers tout prêts à se charger d'une besogne bien payée. La foule calmée se dissipa, Tristan rentra dans son palais, heureux à la fois et navré. Quant à Pomponia, elle ne fut pas trop satisfaite du tour que les choses avaient pris ; se contenter de l'exil de sa rivale quand elle avait espéré sa mort, c'était dur, et plus que jamais son oncle lui paraissait un peu ganache.

Cependant les charpentiers se mirent à la besogne et elle alla vite, très vite, hélas ! La barque, plus ou moins solidement réparée, fut mise à flot un soir au coucher du soleil, et le lendemain à l'aurore la petite princesse devait être embarquée.

« Sa vie est sauvée, pensait Tristan, mais elle va partir ! » Et il soupirait.

Il soupirait d'autant plus que le lendemain il accomplissait sa seizième année et qu'il devait être en même temps marié et couronné.

Les habits de noce étaient étalés dans son appartement, et le manteau royal, et le sceptre, et la couronne. Tout cela brillait d'or, d'argent, de pierreries, le pauvre petit prince en détournait les yeux et pleurait.

Mais Pulcinello se promenait au clair de lune sous les fenêtres du palais et chantait en râclant sa guitare :

La lune est belle,
La mer aussi.
Jeune damoiseau, gente damoiselle,
N'ayez point souci.

La mer est belle,
Il vente doux.
Jeune damoiseau, gente damoiselle,
Embarquez-vous !

« Quelle idée ! s'écria le prince en se frappant le front, sans doute, c'est cela ! »

Et il se précipita sur la terrasse, où Pulcinello n'était pas seul. Une forme svelte et blanche se tenait près de lui. Comment avait-il fermé les yeux des gardes et enlevé Jubila ? Ce serait trop long à expliquer. Les deux jeunes amis allaient pousser des cris de joie.

— Chut ! leur dit-il.

Puis les prenant tous les deux par la main, il les entraîna vers la barque, qui se balançait doucement ; il les y poussa et, quand ils voulurent le remercier, il avait disparu.

Ils ramèrent vigoureusement pour s'éloigner du rivage, puis, quand l'île se fut effacée dans la brume de la nuit, ils se laissèrent aller au gré des vagues, se prirent les mains et versèrent de douces larmes.

La mer était belle et la lune, pareille à un grand œil d'argent plein de bienveillance, les regardait.

— Je n'ai pas trouvé le cœur d'or et de diamants, disait Jubila, et cependant je suis heureuse.

Puis elle pensa tout à coup que peut-être sa marraine avait parlé figurément, que ce cœur n'était peut-être pas un joyau, mais un cœur palpitant de vie, celui de Tristan. Et comme elle était parfaitement naïve et sincère, elle lui dit sa pensée.

— Peut-être, fit-il, car mon amour pour vous, Jubila, est pur comme l'or et solide comme le diamant. Mais qu'importe ? hélas ! nous n'en sommes pas moins malheureux. Chez moi, je ne pouvais vous prendre pour épouse, et chez vous....

— Allons toujours, fit une voix joviale, le bon roi des Palmes ne sera peut-être pas intraitable et puis il y a la marraine fée, et une fée arrange bien des choses.

A cette voix, Jubila, effrayée, s'était rapprochée de Tristan, qui avait mis la main à son épée ; mais Pulcinello, sortant de dessous le banc où il s'était caché, se mit à rire aux éclats.

— Je vous demande pardon, mon prince, de m'être mis du voyage sans votre permission ; c'est pour votre intérêt que je l'ai fait ; j'ai songé qu'au pays des Palmes, où l'on est droit, mes deux bosses effaceraient la vôtre.

La présence de Pulcinello rendit le voyage moins sentimental, mais beaucoup plus gai, car le bouffon avait emporté sa guitare et il chanta des

lieds allemands, des canzonnettes italiennes, des chansons françaises, que sais-je ?

La navigation fut des plus heureuses, et à l'aube on abordait au pays des Palmes.

Un respectable ermite, qui avait sa cabane tout près du rivage, reçut sous son toit le prince et la princesse, tandis que Pulcinello, tout chamarré d'or (il portait l'habit neuf qu'il s'était fait faire pour les noces du prince) se rendit à la cour pour sonder le terrain.

Les choses étaient bien changées depuis le départ de Jubila. Le Narcisse qu'elle avait dû épouser était tombé en disgrâce, voici comment : une verrue avait poussé sur le nez du roi, et le futur gendre s'en était moqué ; il avait marché sur la patte de Marquis, le chien favori d'une dame de la cour, et, au lieu de s'excuser, il avait ri aux larmes des cris du petit chien. La dame jouissait d'un grand crédit auprès du roi, et le beau garçon avait été banni de la cour à propos d'une patte et d'un nez.

Si Pulcinello n'avait eu qu'une bosse, il aurait été mal reçu, mais il en avait deux, ce qui changeait beaucoup les choses. Il fut bien accuelli ; lorsqu'il eut appris au roi le retour de sa fille, celui-ci l'honora d'une chaleureuse accolade. Et montant tout de suite dans son carrosse doré, le roi alla chercher Jubila et Tristan.

Comme il se faisait vieux et commençait à se courber, il n'attachait plus autant de prix aux tailles droites et c'est à peine s'il remarqua la bosse de Tristan. Il l'embrassa, le remercia de la protection qu'il avait accordée à sa fille, le fit placer à sa droite, tandis que Jubila était à sa gauche, et ordonna à son cocher de mettre ses chevaux blancs au petit pas et de prendre le plus long pour retourner au palais afin que le prince étranger pût admirer les merveilles du pays des Palmes.

Tristan regardait de tous ses yeux ces arbres qui s'élançaient tout droits vers le ciel et les blanches colonnades des palais et des temples, toutes droites aussi, et les belles statues antiques des jardins, et les hommes élancés et les femmes sveltes qu'on rencontrait le long des chemins et des rues. La ligne droite se révélait au jeune prince dans toute sa beauté, il la comprenait, il l'admirait, et cette admiration mettait une profonde tristesse sur son beau visage.

Arrivés au palais, le roi présenta le prince à sa cour assemblée ; il raconta tout ce que Jubila devait à la protection du souverain de l'île d'Azur et ajouta que, pour lui prouver sa reconnaissance, il voulait lui donner la main de sa fille, quoique....

Le reste de la phrase fut étouffé par les bravos. On avait la coutume, au pays des Palmes, d'applaudir à tout ce que faisait ou disait le souverain.

Jubila, toute joyeuse des paroles de son père, tendit en souriant la main à Tristan, mais il ne la prit pas :

— Non, dit-il, non, je ne suis pas digne d'elle, je l'ai compris ; elle si belle, si droite, si parfaite de taille, et moi, hélas ! moi....

Mais à ce moment le bossuaire se détacha de l'habit du prince et Tristan apparut aux yeux de tous, droit comme un I.

La fée marraine de Jubila fit alors son entrée dans la salle :

— Prince Tristan, dit-elle, l'ordre du destin était que ton imperfection diminuerait à mesure que tu en prendrais conscience et que, lorsque tu en aurais compris toute la laideur, tu en serais délivré.

Après quoi grande joie, festin superbe, solennelles fiançailles de Tristan et de Jubila. Dès le lendemain on partit pour le pays d'Or, limitrophe de celui des Palmes, et je laisse à penser l'étonnement du roi et de la reine et leur bonheur en revoyant leur fils, si digne maintenant de régner après eux.

Les noces furent célébrées en pays d'Or avec une magnificence inouïe ; le dernier jour des fêtes on se rendit à l'île d'Azur, où la fée offrit aux habitants de les débarrasser de leurs bosses. Quelques-uns acceptèrent et retournèrent au pays d'Or, mais le plus grand nombre refusa, trouvant que ce

qu'on voulait leur enlever était leur plus bel ornement et qu'ils ne le quitteraient qu'avec la vie.

De ce nombre fut Pomponia, qui, après la fuite de Tristan, avait réussi à être nommée princesse de l'île, s'était fait faire six mille robes et avait déclaré, pour imiter une reine célèbre qui avait aimé la toilette autant qu'elle-même, qu'elle ne se marierait jamais.

Tristan et Jubila vécurent heureux et firent le bonheur de leurs peuples. Ils eurent des enfants très droits qu'ils élevèrent de leur mieux et à qui ils se plaisaient à raconter leur histoire, dont la morale, si l'on en veut une, est que lorsqu'on connaît bien ses imperfections et qu'on en souffre, il est facile de s'en corriger.

BERTHE VADIER.

Juillet 1895.



Dédoublement.

A GUSTAVE TÉRY.

COMMENT peux-tu chanter et pleurer à la fois,
Poète, qui prétends dire en vers ta souffrance ?
Saurais-tu, les yeux secs, mouiller de pleurs ta voix ?
Tu dois rire tout bas d'une désespérance
Qui sait l'art de rimer ses plaintes richement.
Sans doute tes chagrins sont vains comme des songes,
Et qui taille une larme ainsi qu'un diamant
N'est qu'un souple artisan d'étincelants mensonges.

* * *

Non, ne m'accablez pas d'un blâme immérité.
Sachez qu'en tout poète il existe deux hommes :
L'un qui souffre et qui pleure en toute vérité ;
Car il vit, et, semblable à tous tant que nous sommes,
Il saigne trop souvent sous des chocs douloureux ;
L'autre qui le console, et le calme, et le berce
Au doux balancement d'un rythme langoureux
Et l'endort dans l'oubli qu'en chantant il lui verse.

GEORGES RENARD.

Nos fêtes populaires.

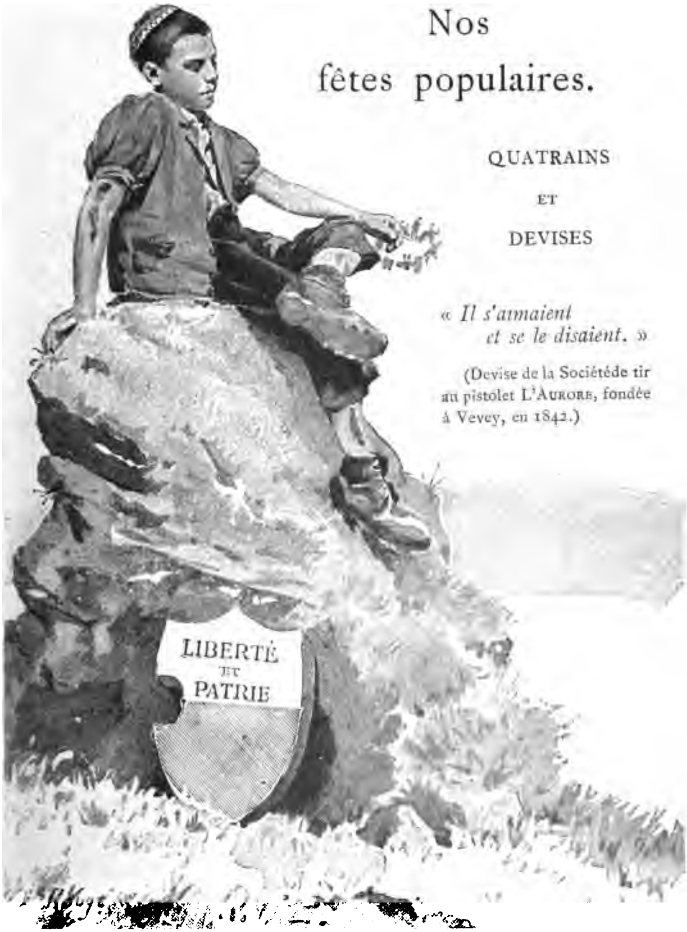
QUATRAINS

ET

DEVISES

« *Il s'aimaient*
et se le disaient. »

(Devise de la Sociétéde tir au pistolet L'AURORE, fondée à Vevey, en 1842.)



PLUSIEURS des nombreux lecteurs du *Foyer romand* seront-ils de mon avis ?

Dans une fête populaire, lorsqu'il m'arrive de pouvoir y prendre part, une des choses qui ne manque jamais d'attirer mon attention et de m'intéresser vivement, — soit en me faisant sourire, soit en me mettant une larme à l'œil, — ce sont les *devises* et *quatrains*, composés pour la circonstance, et qui, imprimés ou tracés à la main sur de grands écriteaux, se balancent entre drapeaux et guirlandes, à l'entrée de la place de fête, dans les rues, ou aux abords des édifices et des monuments publics.

Cet effort poétique d'une population, qui désire bien recevoir ses hôtes et veut le leur faire comprendre, met « dans l'air » — c'est le cas de le dire — un souffle de gaieté cordiale, une note de patriotisme et de bienvenue qui fait plaisir, et dont la tradition est entrée dans les mœurs de nos fêtes populaires romandes depuis bien des années.

Or, ce n'est pas une petite affaire que de décorer et de faire parler une ville de cette manière, que d'aller suspendre, à la vue de tous, des vers qui soient autre chose que d'épouvantables rimes

ou de lourdes et plates banalités, si ce n'est pire encore.

Il faut du trait, de l'à-propos, de l'actualité. Ici ou là un grain de malice, une allusion plaisante aux préoccupations du jour seront les bienvenus. Puis, il y faut mettre du cœur aussi. Il faut que, dans telles de nos solennités fédérales ou cantonales, la note patriotique vibre chaude et sincère, que des quatrains bien frappés vous empoignent d'un coup, qu'ils soient compris et acclamés par les hourras des cortèges, qu'ils fassent découvrir les têtes et jaillir des poitrines quelques-uns de ces « bravos » qui font comprendre à un auteur qu'il a eu le bonheur de dire vrai et de toucher juste.

En écrivant ceci, il me vient, hélas ! un regret : c'est de n'avoir pas, de très bonne heure déjà, pris l'habitude et exercé ma patience à noter ces choses éphémères, qui, plus tard — lorsqu'on les retrouve et quand on les rapproche — ont, avec le charme du souvenir, un prix très spécial, à la fois littéraire et historique.

On ferait, en effet, une étude bien curieuse de poésie populaire et même de psychologie comparée, si l'on pouvait avoir sous les yeux les textes exacts des quatrains de nos principales fêtes romandes, ne serait-ce que ceux de ces trente dernières années. Quels singuliers documents ! Quelle collection amusante, capable de constituer un vo-

lume fort plaisant à consulter, au point de vue de l'humour, du caractère, du patriotisme et de la bonhomie de notre peuple, se manifestant dans ses jours d'allégresse !

Mais, hélas ! que de jolies choses — en patois, en français — égarées pour jamais ! Que de vers très spirituels, écrits sans prétention, qui dorment maintenant dans les galetas ou s'effacent à cette heure, dans les colones jaunies d'un vieux journal défunt, au milieu d'un compte rendu de fête ou dans un récit dès longtemps oublié ! Heureusement qu'il existe encore quelques anciens qui ont de la mémoire et qui ont la gentillesse de nous redire ces choses ! Mais combien rares sont ces intelligents et ces fins lettrés épris des choses vieilles et des souvenirs du cru.

— Raison de plus, direz-vous avec moi, pour conseiller aux jeunes tout simplement ceci :

« *Notez*, je vous prie, ce qui vous frappe. Ne laissez rien perdre des jolies choses que vous avez lues, entendues, et qui vous ont charmé un instant. Hâtez-vous — au milieu de tant d'impressions fugitives qui se succèdent dans votre esprit — d'en consigner la mémoire. Ayez pour cela vos petites archives personnelles, le fidèle carnet de poche, entre autres, où le crayon *note* sans trêve, avant qu'il soit trop tard et où vous retrouverez dans quelques années avec bonheur ces mille petites

perles — en prose, en vers — dont vous ferez un jour, pour vos amis, le plus charmant collier des plus curieux souvenirs. »

* * *

Ceci dit, et sans prolonger ce préambule, j'ai l'intention, aimables lecteurs, si vous le voulez bien, de vous conduire, en suivant le fil de quelques notes anciennes, dans trois lieux de fête — à Vevey, à Yverdon et à Genève — et là, le nez en l'air, d'y lire avec vous quelques devises que je vais transcrire et que je voudrais accrocher — pour mémoire — aux parois de notre cher *Foyer romand*.

Si les quatrains que nous allons voir défiler — et qui sont tous issus de la muse locale et populaire — vous semblent dignes d'intérêt, ces pages vous donneront peut-être l'idée ou de noter vous-même à l'avenir, et avec soin, ce que vous lirez de joli dans ce genre, ou de me communiquer, ce dont je vous serais fort obligé, les vers et les devises qui sont dans votre mémoire et qui vous auraient frappé jadis par leur originalité.

* * *

A Vevey, — la coquette cité qui, en pleine Provence vaudoise, se mire dans les eaux du Léman,

et semble rêver toujours aux fêtes des vignerons qu'elles a célébrées si bien et célébrera longtemps encore, — à Vevey, dis-je, en l'année 1883, fanfares et drapeaux conduisirent dans ses murs l'harmonieuse et gaie phalange des chanteurs vaudois. Le drapeau vert et blanc flotta durant trois jours sur le pittoresque clocher aux quatre tourelles de Saint-Martin. Une vaste et gracieuse cantine avait été construite sur la promenade du Rivage.

Aux abords de la gare enguirlandée, à l'entrée de la rue de Lausanne, MM. les membres de la Société cantonale, étaient accueillis par ces vers :

CHANTEURS VAUDOIS !

Que béni soit trois fois ce jour qui vous rassemble !
Que béni soit le Dieu qui protège ces bords !
Que vos nobles drapeaux flottent toujours ensemble
Pour unir cœurs et voix dans les mêmes accords.

Ce quatrain donnait la note, ainsi que celui-ci :

Chanteurs vaudois, amis de la patrie,
Accourez sous le drapeau cantonal,
Près du Léman, de sa rive fleurie
On vous prépare un accueil cordial.

A la cantine, à droite de la tribune, on pouvait lire le nom des notes de la gamme au début de ces huit vers :

*Do*minés par l'amour de la liberté sainte,
*Ré*unis dans nos murs par un lien d'amour,
*Mi*nistres d'Apollon, venus dans cette enceinte,
*Fa*voris des neufs sœurs, chantons tous ce beau jour :
*Sol*dats ! Joyeux champions des luttes d'harmonie,
La victoire aux vaincus ne coûte pas de sang ;
Si pourtant il en faut verser pour la patrie,
*Do*nnons-lui notre cœur, tombons au premier rang.

A gauche de la tribune, tout en buvant un verre ou jouant de la fourchette, on lisait ces gais conseils :

Chanteurs ! pour boire allons *piano*,
Pour le manger, *moderato*,
Pour le devoir, *risoluto*,
Pour la musique, *allegretto*,
En amitié, *sostenuto*,
Pour le progrès, *prestissimo*,
Pour tout vrai bien, *animato*,
Quant aux soucis, *decrescendo*,
Et vous pourrez jusqu'au tombeau
Chanter du cœur *leggiero*.

Au fronton du collège :

Clé de fa, clé de sol ou bien clé d'un caveau,
Clé d'un problème ou d'un triste bureau,
Pour nous, collégiens, en un jour de printemps,
La clé que nous aimons, oh !... c'est la clé des champs.

A la rue d'Italie :

Au-dessus de la politique,
Unissons-nous dans la musique :
Si l'une rend triste et méchant,
L'autre réjouit par son chant.

A la rue du Lac, autour d'une aquarelle charmante de Gustave Roux figurant le *Messager boiteux de Berne et de Vevey*[1], celui-ci présentait aux chanteurs un exemplaire de son almanach, en disant :

Le *Messager boiteux*, malgré son très grand âge,
Se sent tout guilleret en ce joyeux tapage ;
Aussi se tenant fier sur sa jambe de bois,
« N'oubliez pas, dit-il, nos bons vieux chants vaudois. »

Sur la porte d'entrée de la Crèche (asile des tout petits) :

Comme musique
Vieille et classique,
La Crèche en offre aux amateurs.
Notre marmaille
Roucoule et piaille
En accords qui rendent rêveurs.
Comme choristes,
Ou fort solistes,
C'est un vrai nid d'oiseaux chanteurs.

Devant la fabrique de cigages de M. Hoffmann, rue du Panorama :

Point de beaux jours sans un cigare !
Goûtez donc un « Panorama ; »
Le fabricant ici déclare
Qu'aux chanteurs il en fournira.

[1] Le *Messager boiteux de Berne et de Vevey*, édité par MM. Klausfelder frères, à Vevey, en est à sa 189e année de publication et tire aujourd'hui à 160 000 exemplaires.

A la pinte, dite « des Artilleurs » :

> Au café des Artilleurs,
> Venez tous, amis chanteurs !
> Il est si bon, le petit blanc ;
> Ne l'oubliez pas en passant.

Devant un autre restaurant :

> Ici l'on éclaircit la voix
> A tous les bons chanteurs vaudois !

A la *Clé*, près de la Grenette, où Jean-Jacques fit un court séjour :

> Chanteurs vaudois, bien tempérés,
> Etes-vous bien désaltérés ?
> — Non ! Venez donc boire à la *Clé*,
> Où Jean-Jacques a « déboucié. »

A l'embarcadère, pour le départ :

> Dans nos murs pour trois jours ;
> Dans nos cœurs pour toujours !

*
* *

En l'année 1863, Yverdon avait l'honneur d'organiser un tir cantonal. La « capitale du nord, » comme nous l'appelons parfois dans le canton de Vaud, fit, comme de coutume, très correctement et cordialement les choses. Y eut-il de la pluie ? n'y en eut-il pas ? Je ne m'en souviens guère. La statue de Pestalozzi — qui a marqué, paraît-il, l'ère des « fêtes à déluge » dans cette bonne cité —

n'avait pas encore été inaugurée et n'avait pas même « germé, » comme idée, dans aucun cerveau des bords de la Thièle.

Ce tir, il faut le savoir, succédait, à peu de jours d'intervalle, au tir fédéral de la Chaux-de-Fonds, qui eut un grand succès.

Un rapprochement à faire entre ces deux fêtes était à craindre. Nos Yverdonois en eurent le pressentiment très net. On se mit en quatre, même pour les devises.

Voyez plutôt.

Sur un arc-de-triomphe qui regardait du côté de nos amis de Neuchâtel, et où leur délégation d'habiles tireurs allait défiler, ceux-ci purent lire ces paroles qui les mirent tous en gaieté :

> Nous aurons une peine énorme
> Pour rivaliser avec la Chaux-de-fonds ;
> Mais si nous ne sommes pas chauds de forme,
> Nous sommes tant plus chauds de fond.

De là, le cortège, se mettant en route avec ses bombardons, ses grosses caisses et ses clarinettes, eut le bonheur de se sentir ragaillardi de rechef par la lecture de ces vers au souffle incontestablement puissant :

> Soufflez, clairons !
> Le souffle c'est la vie.
> Et vous, gros bombardons,
> Ronflez ! je vous en prie.

Et la musique de jouer de plus belle.

Pestalozzi étant une des gloires d'Yverdon et l'illustre pédagogue y ayant eu son célèbre institut, dont les fenêtres donnaient sur la grande place, une inscription parut de rigueur, près du château. Mais comment faire intervenir Pestalozzi dans une fête de tir, lui qui n'avait jamais tenu de carabine? C'est bien simple. Pas tant d'affaire! Ecoutez :

Pestalozzi
Tirait aussi...
L'enfance
De l'ignorance.

Et voilà Pestalozzi passé *tireur!*

— Et Jean-Jacques? me direz-vous. Ne demeura-t-il pas aussi à Yverdon?

Il y passa; c'est juste! Et un farceur d'écrire avec un imperturbable aplomb :

Cette maison de la Plaine [1]
Au troisième, là-haut,
Abrita de la haine
Sieur Jean-Jacques Rousseau.

La *Nouvelle Héloïse*
Les *Confessions* aussi
Par un gros temps de bise,
S'écrivirent ici.

Dans cette dernière strophe, on ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer : ou l'audacieuse

[1] Nom d'une large rue d'Yverdon.

fantaisie historique du versificateur, ou cette « bise, » qui, comme rime, a la bonté d'accourir en aide à cette pauvre « Héloïse. »

O Jean-Jacques! que n'as-tu lu ces vers! Dans tes heures de mélancolie, ils t'auraient donné un verre de bon sang.

Ailleurs, non loin de l'enclume retentissante d'un maréchal, notons cette réclame d'un pintier : ce sont quatre vers qu'il faut avoir soin de lire en y mettant toute la musique et l'accent du cru :

Au restaurant, dessous la forge,
Chacun s'y peut rincer la gorge ;
Le tenancier du cabaret
Etant Charles Girardet.

Que nul ne l'ignore! si son vin est aussi exquis que son quatrain, ce doit être du fameux!

* * *

Mais comment parler d'Yverdon sans faire au moins une allusion, dans le *Foyer romand*, à cette exposition cantonale vaudoise qui, en 1894, réussit si bien, et attira, de la Suisse française surtout, une affluence si grande de visiteurs.

Dans la dernière période de cette exposition, l'agriculture et les diverses branches de son activité eurent surtout les honneurs de la sympathie et de l'intérêt du public.

Les quatrains allèrent leur train, et cela, cette fois, en bon et savoureux patois. A l'entrée d'abord, on pouvait lire cette invite :

Eintra, amis, venidé vairé :
Vo sarai obedzi dé crâire
Que se lé Vaudois sont des nia-niou
Ne sont pas ti dai demi-fou.

Lé syndica font des meracllio
Quinnés vatzés et quin bio mâcllio !
On resté que tot ébahi....
Oh ! quin bio dzo po lo paï !

Que tzacon dont preingne coradzo !
Honneu ai bités di veladzo ;
Ardzeint, dzaunets, beliets, melion :
Tot cein veindrait dai biô modzon.

Ora ie clliouso ma tapetta,
Et pu m'ein vé bairé quartetta.
Ein einradzeint qu'on pœssé pas
Régénéra l'humanita.

Traduction :

Amis, entrez ! Venez voir et vous serez obligé de reconnaître que si les Vaudois sont un peu lourds ils ne sont pourtant pas tout à fait sans cervelle. — En vérité, nos syndicats font des miracles : Quelles belles vaches et quels beaux taureaux ! On en est tout ébahi. Eh ! quel beau jour pour le pays ! — Que chacun rivalise donc de courage : honneur aux bêtes de nos villages ! Argent, jaunets, billets, millions : tout cela nous viendra de ces beaux modzons (jeunes vaches ou taureaux). — Sur ce, je ferme ma tapette (je me tais) et je m'en vais boire « quartette » (quart du pot), en me sentant rouge de colère, en vérité, qu'on ne puisse pas (aussi aisément que le bétail) améliorer l'humanité.

Comme pendant de ces strophes, — dont la fin, on l'a remarqué, a sa pointe de piquante philosophie, — ces autres vers en patois avaient été placés d'un autre côté :

Amis, voitzé l'exposechon
Dai favioulés et dai tiudrons !
Ma ne vu pas tant bragâ ;
Alla pi tôt cein reluqua !...

Vin pi cé, vilho guelion,
Te faut vâiré cliiau bliesson :
Cein fâ on certain penatzet
Que fâ vergogne au « carnotzet. »

Adieu, étrablio, dzenelire, boiton !
L'est per îce qu'on cheint bon ;
Faut pas pî tsertzi d'agota
On a prau ovradzo à renifflia.

Bouna né ! A la revoyance !
M'ein ve me garni la panse,
Boufa dao bon medz dao Djean
Tsi lo cantinier Grand Djean.

Traduction :

Amis, voici l'exposition des fèves et des courges ! Je ne ferai pas ici une longue réclame ; allez seulement examiner tout cela. — Toi, arrive lestement ici, vieux lambin ! regarde donc ces petites poires : cela peut donner un petit vin (cidre) capable de faire vergogne à celui du « carnotzet » (petit caveau réservé au Comité de l'exposition). — Salut, écuries, poulaillers, boitons (étables à porc). Ah ! c'est par ici qu'on sent bon ! Il ne faut pas s'attarder à vouloir apprécier ; on a déjà assez à faire à se tenir le nez (ou à renifler). — Bonsoir ! Au revoir ! Pour moi je vais me garnir la panse, en avalant une bonne ration chez le cantinier Grandjean.

* * *

A propos d'agriculture, j'aurais tort de passer ici sous silence ce joli quatrain qu'on pouvait lire, à Colombier (Neuchâtel), à l'entrée de l'exposition agricole qui succéda à une fête des officiers, célébrée dans la ville même de Neuchâtel. Il est dédié aux agriculteurs et leur fera plaisir :

> La Suisse tour à tour rassemble sous ses ailes
> Ses fils à la servir en tous temps empressés ;
> Naguère, elle fêta ses défenseurs fidèles ;
> Soyez les bienvenus, vous qui les nourrissez !

* * *

Mais la collection la plus riche de « devises » dont j'ai gardé souvenance est bien celle qui figura dans les rues et places de la ville de Genève, lors du tir fédéral de 1887. Le *Foyer romand* doit en garder la mémoire.

M. Moïse Vautier, conseiller d'Etat, fut le président du Comité d'organisation de cette fête fédérale, aussi remarquable par l'excellent esprit de concorde qui l'anima d'un bout à l'autre, que par l'admirable soleil qui en favorisa la parfaite réussite.

De par Vautier, défense expresse
A tout bon citoyen de bouder, et surtout
De chercher à ternir la commune allégresse
Du vingt-trois juillet au dix août.

Une loi fédérale venait d'être votée par le peuple suisse, loi qui, dès lors, réglemente et limite la fabrication de l'alcool. De là cette allusion et cette « pointe » :

Nos devises sont sans malice ;
Tout bas, plus d'un en fait l'aveu.
Mais est-ce notre faute ? En Suisse,
Ne fait plus de *l'esprit* qui veut.

M. Numa *Droz*, de Neuchâtel, était, cette année-là, président de la Confédération, aimé et respecté de tous :

Le plus fort ne fait pas la loi dans notre Suisse,
Car l'aigle genevois et l'uranais taureau,
Le chamois des Grisons et l'ours plein de malice
S'inclinent devant le *Perdreau* (le père Droz).

Rue de l'Hôtel-de-Ville, près du siège du gouvernement genevois, chacun de souligner ces vers :

— Qui frappe à notre porte ? — Amour patriotique.
— Entrez ! le bienvenu vous êtes parmi nous....
— Et qui donc heurte encor ? — C'est moi, la *politique.*
— Suivez votre chemin ! Pas de place pour vous !

Rue Saint-Léger, un bon conseil :

Dans ces beaux jours de tir, orateurs de cantines,
Qui vous payez de mots bien sonores, mais creux,
Conservez pour vos carabines
La *poudre* que parfois vous nous jetez aux yeux.

Dans la note historique, nos amis de Genève rappellent avec bonheur le souvenir des grands hommes de leur vaillante république. C'est avec fierté qu'ils se découvrent devant les souvenirs de leur histoire, entre autres devant les noms de Calvin et de Berthelier.

Au N° 11 de la rue Calvin, on lisait :

Genève est fière des grands hommes
Qu'elle a protégés dans son sein :
Passants, dans la rue où nous sommes
Demeura l'illustre Calvin.

Découvre-toi devant sa porte ;
Il fut austère ; mais sa foi
Rendit Genève grande et forte ;
Ici, passant, découvre-toi !

Rue Berthelier :

Au nom de Berthelier, découvre-toi, tireur !
Car pour nos libertés il a donné sa vie ;
Et, depuis ce temps-là, Genève inasservie
Garde son nom avec honneur.

Quand sur notre cité les mauvais jours ont lui,
Berthelier sut mourir comme meurent les braves.
Si jamais un tyran te mettait des entraves,
O ma Suisse ! pour toi nous mourrions comme lui.

Genève, avec le goût historique de son peuple intelligent et de ses magistrats patriotes, a eu le bon esprit de conserver, entre autres, pour ses plus anciens quartiers, les vieilles appellations de ses rues.

Ainsi, sur la rive gauche, existe tout un quartier, celui de la Madelaine, situé autour du temple de ce nom, tout encloîtré dans de hautes maisons grises. Par son aspect et surtout par les noms de ses rues étroites, cette partie de la ville a un cachet « moyen âge » qui enchante celui qui a le sentiment de l'histoire et l'amour du passé.

Ce quartier, en effet, comprend la rue des Limbes, celle du Purgatoire, celle du Paradis et celle d'Enfer. Ne se dirait-on pas transporté au temps de Quasimodo, et bien avant la Réforme ?

Eh bien, ne passons pas dans ces rues, au passé et aux souvenirs si lointains, sans noter ces devises caractéristiques :

> Ici les vieux quartiers : Enfer et Purgatoire,
> Avec la Madelaine, ont leurs noms dans l'histoire.
> Ces restes glorieux de l'auguste cité
> Semblent redire encor : Patrie et liberté.

A deux pas de là :

> O tireurs! vous pouvez en passant par ici,
> Voir les *Limbes*, et puis vous rendre au *Purgatoire*,
> Longer même l'*Enfer*. Enfin, chose notoire,
> Par là vous gagnerez le *Paradis* aussi.

Près du vieux temple dont nous venons de parler on lisait :

> Madelaine a beaucoup pleuré,
> Aussi lui a-t-on pardonné.
> Ainsi, malgré tous ses travers,
> On l'a mise près de l'Enfer,

A côté de la rue d'Enfer :

> Passant, tu ne voudras jamais croire
> Que pour aller au Purgatoire
> Il faut passer « rue d'Enfer ; »
> Et, pour jouir du Paradis,
> Même chemin tu devras faire...
> C'est Madelaine qui te le dit.

Dans la même rue :

> Nul ne se plaint, « rue d'Enfer.... »
> Si notre Seigneur eût habité
> Ce sombre lieu si redouté,
> Jamais il n'aurait tant souffert.

En s'aprochant du « stand » et de la place de fête, les préoccupations sont différentes.

Ecoutez :

> En politique, à gauche, à droite,
> On fait valoir son oraison.
> Au tir, la vue est plus... étroite :
> Car *le centre* seul a raison.
>
> Allons ! tireurs, vaillante troupe,
> C'est le moment de bien viser.
> A qui de vous la grande coupe
> Et le devoir de l'arroser ?

A la rue Verdaine :

En ce temps de progrès, sur le sol helvétique
On donne à pleines mains à tous l'instruction ;
Mais le Suisse ne mord pas à l'arithmétique,
Et, sans trop rougir, volontiers il se pique
D'ignorer la *division.*

Dans la note patriotique, que de belles choses à citer ! C'est l'embarras du choix.

— O Suisse ! à ton drapeau pourquoi la blanche croix ?
— Parce qu'il est un Dieu clément en qui je crois.
— Et pourquoi tout le sang l'entourant, je te prie ?
— C'est celui des héros tombés pour la patrie.

Plus loin :

O Suisse ! nous sentons, en ces beaux jours de fête,
Combien, avec ton cœur, notre cœur bat d'accord ;
Et si jamais sur toi se levait la tempête,
Cet amour déjà grand se doublerait encor.

Est-ce qu'on ne sent pas vibrer l'âme de tout un peuple et son patriotisme, dans des strophes comme celles-ci, dignes de se graver fortement dans la mémoire de ceux qui ont le culte du pays et l'amour de la patrie ? Qu'elles sont vraies, ces paroles :

Helvétie, à ton nom pas un cœur qui ne vibre....
Alors qu'il retentit, des pleurs voilent nos yeux,
Et nous sentons en nous tressaillir chaque fibre :
Les fils ont hérité l'amour de leurs aïeux.

Ecoutez cet accent filial :

O Suisse ! ô noble mère ! entre toutes bénie,
Tu connais le plus doux et le plus grand bonheur :
Dans ta famille règne à jamais l'harmonie,
Car tes vingt-deux enfants n'ont pour toi qu'un seul cœur.

Et ailleurs :

Bien que notre patrie ait plusieurs idiomes,
A l'accent grave et doux, langoureux ou moqueur,
Nous savons nous entendre, en frères que nous sommes,
Car nous y parlons tous le langage du cœur.

Et comme ils sont virils et vrais, des vers comme ceux-ci :

O Suisse ! si jamais ta vaillante bannière
Etait par un vainqueur faite prisonnière,
C'est que nous serions morts : hommes, femmes, enfants ;
C'est que pas un aïeul, pas une vieille mère
Ne resterait debout dans la patrie entière
Pour l'arracher aux mains des tyrans triomphants.

Songeant même à certaines disputes de journaux, maintenant oubliées, et qui avaient failli éclater entre Genevois et Vaudois sur la question du niveau des eaux du Léman, le poète, près de ses rives et non loin du débarcadère des Pâquis, laisse tomber ces paroles de paix et de concorde :

Peuples que le Léman arrose de ses ondes
Ne vous laissez jamais par l'envie égarer !
Songez qu'un même flot rend vos rives fécondes
Et qu'il doit vous unir et non vous séparer.

Très bien !... Nous sommes d'accord.

Et maintenant — ainsi que mon récit et ces pages — le tir fédéral de Genève a vu s'approcher la fin.

Les guirlandes ont perdu leur fraîcheur ; les drapeaux n'ont plus flotté avec la même ardeur ; la poussière a fané toutes choses ; la fatigue a succédé au plaisir ; les bourses se sont affaissées.

Comment traduire — pour le dernier jour et pour l'heure triste des départs — cette impression faite de mélancolie et de lassitude ?

Nos confédérés zurichois, à Winterthur, l'ont fait, au mois d'août de cette année, après leur grand tir, d'une façon réaliste bien amusante. Ils ont, quelques-uns d'entre eux du moins, non loin de la gare, et en pleine rue, tendu une guirlande bien originale : elle était faite d'une quarantaine au moins de *porte-monnaie vides*, de toutes formes et de toutes dimensions, ouvrant leurs gueules muettes et affamées à tous les vents. En voyant toutes ces bourses, balancées par le même vent de tristesse et atteintes par la même anémie, chacun comprit cette « leçon de choses, » et ce qu'il y avait de douloureusement vrai dans ce spectacle. Nos confédérés zurichois, à cette vue, surmontèrent héroïquement leur tristesse par un grand éclat de rire.

Ils rirent tous de meilleur cœur, ce jour-là, que le préfet de Bordeaux, en 1852, lorsque le prince-

président Napoléon, en quête et à la conquête de l'empire, voyageait à travers la France et quittait cette ville. M. le préfet avait fait dresser, à la sortie de la cité, un arc-de-triomphe : une couronne suspendue à une corde devait descendre sur la tête du futur empereur à son passage, et l'arc porta cette inscription : *Il l'a bien méritée....* Qu'arriva-t-il ? Ne faut-il pas qu'un fatal coup de vent survînt, fît tomber la couronne, si bien qu'au moment du passage, il ne resta que *la corde* et... l'inscription : *Il l'a bien méritée !...* Le pauvre préfet faillit en mourir et crut voir se terminer, ce jour-là, sa brillante carrière.... Il n'en fut rien cependant. Des malins dirent qu'en raison de la couronne,... « on lui avait *passé* la corde ! »

Eh bien, — pour en revenir à nos chers confédérés de Genève, — lorsqu'ils virent leurs hôtes peu à peu les quitter et prendre, entre autres, près de la gare, sous un grand arc-de-triomphe fané, le chemin du départ, que firent-ils ? Ils furent amèrement tristes et écrivirent cette dernière devise, *celle des adieux*, qui rend bien l'impression de la fin d'une fête :

Adieu, drapeaux fanés, arceaux, vieilles guirlandes,
Et vous, pauvres sapins, arrachés à nos bois,
Baraques, tir, badauds, plumets et sarabandes...
Adieu, confédérés, à la prochaine fois !

* * *

J'allais clore ici ces souvenirs, lorsqu'une voix s'est fait entendre à mon oreille :

— Et Lausanne et les Lausannois? Vous n'en dites rien! La capitale vaudoise n'a donc pas eu ses devises, ses quatrains, ses poètes de fêtes, de rues et de quartiers?

— Si bien! Et en grand nombre!... Mais il faudrait avoir eu l'esprit de prendre, au temps propice, les notes voulues et pouvoir faire des citations exactes.... Au reste, cette causerie n'est-elle pas déjà assez longue?

Qu'un seul quatrain nous suffise. A lui seul il en vaut bien dix.

Il doit avoir été placé naguère à la place de la Palud, près de la fontaine monumentale, qui vit l'arrestation de Davel, et qui est toujours surmontée de la statue de la Justice, munie de ses attributs symboliques.

Ecoutez ces vers (*In cauda venenum*) :

Depuis quatre cents ans, nous voyons la Justice
Une balance en mains, un bandeau sur les yeux ;
N'est-il pas temps que tout cela finisse,
Qu'elle pèse un peu moins, qu'elle voie un peu mieux?

Est-ce assez mordant?

Aussi, crainte de voir le « parquet » s'émouvoir

et d'entendre les sabres des gendarmes lancés à mes trousses, j'estime prudent de me taire et de poser ici le point final.

Silence, mes amis ! ne chatouillons pas la justice, ni la cantonale, ni la fédérale.

Salut donc et « conservation ! » comme on dit chez nous.

ALFRED CERESOLE.

Cure de Blonay, 10 août 1895.

P. S. Cet article était écrit, lorsque mes yeux se sont arrêtés dès lors — près d'une fontaine de Saint-Légier, dans ma paroisse — sur l'écriteau suivant qui y avait été suspendu à l'occasion de la fête d'inauguration du nouveau stand de cette commune :

Amis tireurs ! Beaucoup de veine !
Faites du bruit, beaucoup de train !
Jamais vous ne ferez tant de *potin*
Qu'il s'en fait à cette fontaine !







L'avenir.

Un couple très drôle, lui et elle, tout pareils et ne ressemblant à personne, petits, ronds, toujours contents.

Leur âge ? Rien ne l'indique et nul ne le sait. Pour les jeunes ils sont vieux ; pour les vieux ils sont jeunes : affaire d'angle visuel. Leurs cartes de visite portent : M. & Mme LANDRIET tout court, sans titre, ni particule, ni césure d'aucune sorte. Au cercle des Désœuvrés, où l'on aime à rire, on les appelle Paul et Virginie. Philémon et Baucis serait plus en place, car Paul commence à perdre ses cheveux, et ceux de Virginie, jadis si noirs, petit à petit se strient de lignes grises. Elle ne se nomme, du reste, pas davantage Virginie

que son mari Paul ; son vrai nom est Salomé, nom du vieux temps, souvenir de sa grand'mère, abrégé en Lomé pour l'usage intime.

Car ils s'aiment les deux comme aux beaux jours de leur prime jeunesse, et jamais, sauf aux heures de travail de M. Landriet, ne se quittent. Certaines petites perruches vertes, on le sait, vivent à deux, toujours serrées l'une contre l'autre sur le même bâton. Elles n'en descendent que pour manger ensemble, boire ensemble, puis bien vite, regagnant leur place favorite, se remettre à somnoler côte à côte ou à se dire tout bas dans leur langage d'oiseau des choses que personne ne doit entendre. En voyant M. et Mme Landriet toujours inséparables, eux aussi, on pense à ces petites perruches.

Et point égoïstes avec cela ; nullement confits dans leur modeste bonheur. Ils n'ont ni rentes, ni meubles antiques, ni tableaux de prix, mais néanmoins ne refusent jamais d'aider un malheureux, de coopérer à une bonne œuvre. Ils ne jettent jamais, comme tant d'autres, le dimanche dans le tronc des pauvres des monnaies hors de cours ou des boutons hors d'usage.

Ils habitent, dans un des faubourgs de la capitale, une maisonnette à leur taille avec, au midi, un jardinet long de vingt mètres, large d'autant, serré entre de hauts murs et qu'en été un noyer de

belle taille couvre tout entier de son ombre. Sur les murs une tenture de lierre; sous l'arbre une table rustique avec son banc de bois. C'est le nid des inséparables. En haut dans les branches babillent les fauvettes; en dessous, pendant les longues soirées des jours chauds, Philémon raconte des histoires à Baucis.

Pendant la journée d'autres soins le réclament. A la banque tout le temps, de huit heures à midi et de deux heures à six, alignant des chiffres et calculant des intérêts... pour d'autres. Mais il est philosophe, le bonhomme, et ne connaît pas l'envie. Des sommes énormes chaque jour passent au bout de sa plume, et jamais l'idée que les hasards de la naissance auraient pu faire de lui aussi un homme riche ne l'a abordé. Le Lapon n'envie au Méridional ni ses palmiers, ni son chaud soleil; la neige est bien plus belle, et ses rennes lui suffisent.

M. Landriet, le père Landriet comme disent les autres commis, est d'ailleurs un teneur de livres modèle, méthodique, exact jusqu'à la minutie. Très fier de sa belle écriture, il aligne avec amour des chiffres qui sont de véritables chefs-d'œuvre de calligraphie, et quand il est occupé à écrire en grosse ronde le nom d'un client au haut d'une page de son grand-livre, la maison voisine tomberait dans la rue sans seulement lui faire tourner la tête.

Tous ses mouvements, tous ses actes sont réglés comme ceux d'un automate. En entrant au bureau, il met depuis vingt ans sa canne dans le même coin, suspend son chapeau à la même patère, s'essuie, en été, le front de deux coups de mouchoir, jamais plus, jamais moins, se mouche à heure fixe et chaque fois que sèche une page s'en va à la fenêtre jeter un coup d'œil dehors.

On n'y voit rien à cette fenêtre, absolument rien ; elle donne sur une cour avec un mur en face, tout nu. Peu importe à Philémon ; quand le dernier chiffre de son addition est écrit, il se lève, met les deux mains dans les poches de derrière de sa redingote, fait trois pas et regarde dehors en en sifflotant *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, — *Marie, trempe ton pain* ou tel autre vieux refrain de ce genre.

— Que diantre voyez-vous donc sur ce mur, monsieur Landriet ? se hasarda un jour à lui demander le garçon de bureau, vieillard blanchi le plumeau à la main.

— Je vois l'avenir, mon ami, répondit le bonhomme.

Le propos fut répété, et ce n'est un secret pour personne dans les bureaux de la maison Forest et Cie que le père Landriet a des visions, depuis longtemps. On ne prononce pas encore tout haut le mot de folie, mais on n'est pas loin de le dire

tout bas. Folie douce, du reste, inoffensive, dont les comptes courants ne souffrent pas, car les plus anciens employés ne se souviennent pas que l'innocent visionnaire ait jamais commis une erreur.

Et chacun le respecte malgré ses bizarreries. Complaisant à l'extrême, il aide les nouveaux, remplace les absents ou se charge volontiers des besognes supplémentaires qu'amènent les fins de mois.

Ses chefs ont en lui une confiance absolue. Quand ils ont besoin d'un homme sûr pour aller à l'étranger prendre livraison de valeurs qu'ils ne veulent pas confier aux hasards des messageries, c'est M. Landriet qu'ils envoient. Il a roulé des milliers et des milliers de kilomètres avec des fortunes à la main sans que jamais personne, en voyant ce petit homme rond à la figure joviale, se soit douté qu'il portait de quoi acheter un pays dans sa vieille valise de cuir jadis noir, aujourd'hui râpé par un long usage.

Et dans ses voyages il ne s'attarde pas ; sitôt ses affaires terminées, il revient au gîte en ligne directe, comme un pigeon voyageur. Ni les attraits d'une capitale inconnue, ni les beautés d'un pays qu'il n'avait encore vu que dans les atlas de géographie ne lui feraient remettre son retour d'une heure. Lomé l'attend ; inutile d'insister.

La première fois qu'il vint à Paris, un corres-

pondant de MM. Forest et Cie l'invita à dîner avec tous les égards dus au fondé de pouvoirs d'une aussi importante maison; table exquise, vins de choix, société d'élite. Au dessert on demande à M. Landriet ce qu'il compte surtout voir dans la grande ville.

— Mais rien, répond-il; mes affaires sont terminées, je repars demain matin.

— Comment donc! sans avoir vu le Louvre, la Sainte-Chapelle, Versailles.... Tout cela vous laisse froid?

— « J'aime mieux ma mie, ô gué! J'aime mieux ma mie.... »

Ce fut un immense éclat de rire auquel lui-même s'associa de bon cœur, mais là aussi on le prit pour fortement fêlé du cerveau.

Sa mie souvent vient l'attendre à la fermeture des bureaux. Insouciante des regards rieurs des jeunes commis pressés de sortir les premiers, elle se tient à l'affût devant la porte et quand apparaît Philémon s'élance à sa rencontre avec un petit cri de joie. Lui la prend par le bras, et ils s'en vont serrés l'un contre l'autre comme des amoureux de vingt ans.

Mme Landriet voit-elle l'avenir, elle aussi? Partage-t-elle les idées bizarres qui hantent le cerveau de son mari? Cela paraît certain, car leur intimité est trop grande pour qu'il n'en soit point ainsi. La

folie, disent les aliénistes, est contagieuse. Souvent on a vu un malade communiquer son délire à sa femme : la folie à deux. Mme Landriet a, comme son mari, ce sourire mystérieux, cette expression de bonheur contenu de l'homme qu'un secret met en joie.

Mais elle veille sur sa langue et personne jamais n'a pu le lui arracher ce secret-là ; il est bien gardé. Ni les voisines, ni les amies qui lui viennent au thé de quatre heures n'ont réussi à le découvrir. Ah ! si elles pouvaient une fois pénétrer dans « la chambre close » ou seulement y jeter un furtif coup d'œil à travers la porte entre-bâillée ! Hélas ! personne ne peut se vanter d'en connaître la couleur ; la serrure est toujours fermée à double tour, et seules les souris qui — génies familiers — dansent leurs rondes nocturnes dans les murs de la vieille maison pourraient dire ce que les deux époux cachent dans cette pièce mystérieuse. — Un chien empaillé, pensent les uns, témoin de leurs premières amours. — Un trésor qu'ils recomptent matin et soir, affirment les autres. — Une collection de boutons tout simplement, ricane le boulanger d'en face. Il se querelle avec sa femme du matin au soir et ne peut les souffrir.

Mais personne ne sait rien, et la petite servante de Mme Landriet elle-même n'en pourrait pas dire plus long. Jamais elle n'entre dans « la chambre

close » dont les maîtres seuls ont la clef. Eux l'ouvrent souvent, s'y enferment pendant des heures entières le soir ou les dimanches de pluie, marchant sur la pointe des pieds et parlant bas, comme des voleurs. Sauf cela jamais aucun bruit dans la chambre silencieuse; elle ne cache donc point un être vivant, un singe chéri, par exemple, pour tenir lieu d'enfant à ces vieux fous, affirme un voisin qui enrage d'en avoir douze.

Un jour une amie de Mme Landriet, mise en courage par quatre grandes tasses de thé, hasarde une allusion très directe au secret des deux époux, suspendant sa phrase sur la note interrogative....

— Chut! dit simplement la maîtresse de la maison en posant son doigt sur ses lèvres; l'avenir répondra....

« Elle est aussi folle que son mari, décidément, la pauvre femme, » conclut la bonne amie en prenant congé.

Le mystère reste donc impénétrable, et eux rient rien qu'à se regarder dans les yeux. On dirait d'un rire d'augure, si les augures avaient la foi qui brille dans le regard de ces deux toqués de Philémon et Baucis.

* * *

Toqués.... Est-ce bien certain? Et pourquoi toqués? Parce que, contents de leur sort, ils ne ja-

lousent personne ; parce qu'ils ne médisent pas du voisin, ne critiquent pas tous ses actes, ne se plaignent ni du froid en hiver, ni de la chaleur en été? Ah! l'avenir, c'est vrai, et la fameuse chambre close....

— Lomé, avait dit M. Landriet à sa femme peu de temps après leur mariage, que ferions-nous si nous devenions riches tout d'un coup?

— Quelle idée! Jamais cela n'arrivera, tu le sais mieux que moi.

— Et pourquoi pas? Personne ne connaît l'avenir.

— Connu ou non, pauvre ami, jamais il ne nous apportera des rentes.

— Eh! eh! eh! je n'en jurerais point.... Tiens, la vieille, j'aime mieux tout te dire.... J'ai acheté ce matin une obligation du nouvel emprunt de la ville de Paris qui, deux fois l'an, tirera au sort entre ses créanciers un lot de 200 000 francs! Nous pouvons le gagner aussi bien que d'autres; 200 000 francs, pense un peu!

Inutile de dire à Mme Landriet de penser; elle a posé son tricotage et regarde son mari bouche bée, les yeux tout ronds.

— Et si notre numéro ne sort pas, reprend-elle enfin, c'est de l'argent perdu.

— Mais non; le capital sera toujours remboursé, un jour ou l'autre, dans soixante-dix ans

au plus tard, et jusque-là il rapportera son intérêt : du 3 %, soit 15 francs par an, pour notre titre de 500 francs.

La pensée que le capital est des choses qui demeurent rassure fort Mme Lomé.

— C'est différent ; tu te connais mieux que moi aux affaires de banque.

— Alors qu'en ferons-nous ? Depuis si longtemps que j'en rêve, j'ai mis de côté la somme, franc par franc, en cachette, pour t'en faire la surprise.... C'est notre seule chance de fortune. Avec mes appointements nous nouons tout juste une année à l'autre. Ta seule tante est pauvre ; mon seul oncle a mis tout son avoir en viager ; donc si la ville de Paris ne nous enrichissait pas, nous mourrions dans la peau du saint homme Job ; mais elle nous enrichira.... Voyons, que ferons-nous de notre fortune ? J'attends une proposition.

— Et si nous ne gagnons pas ?

— Les projets ne coûtent rien, et nous ne devons pas nous laisser surprendre. Le sage prévoit toujours l'imprévu.

— Eh bien, répond en riant Mme Lomé, nous bâtirons une maison.

— C'était précisément mon idée.... Une maison à nous, construite suivant notre fantaisie, avec une terrasse devant le salon, au milieu d'un jardin.

— Et un poulailler derrière.

— Une belle vue, bien entendu.

— Une buanderie ; c'est si amusant de faire sa lessive soi-même.

— Accordé, pourvu qu'elle ne dépare pas la propriété. On pourra peut-être la placer dans le sous-sol, c'est à voir.... Dès ce soir nous esquisserons un plan.... Sapristi ! deux heures déjà ! Je me sauve.

Ce jour-là, pour la première fois, M. Landriet arriva au bureau avec un retard de cinq minutes, et pour la première fois aussi, tandis que sa page séchait, il alla regarder l'avenir sur la muraille d'en face.

Le soir, avant de rentrer, il se munit chez un papetier de papier à dessin, de crayons, de compas, d'une règle graduée, de gomme élastique, et rentra triomphant.

— Mangeons vite, Lomé, que nous puissions nous mettre à la besogne. Heureusement que nous sommes en hiver ; les soirées sont longues.

Et le modeste repas fini, il prit sa règle et ses crayons.

Il les prit souvent. Soirée après soirée, ils combinaient le plan des façades, la distribution des pièces, le profil du bâtiment. Plus tard sans doute, pour l'exécution, on consultera un architecte, mais il importe au préalable de fixer le programme dans ses lignes essentielles ; lui l'exécutera suivant

les règles de l'art et d'une technique inconnue à un simple teneur de livres.

Les plans succèdent aux plans. Ce qui hier semblait parfait, aujourd'hui ne tient plus debout. Mme Lomé veut un large vestibule bien éclairé, et précisément la lumière est si difficile à y faire pénétrer! On y suspendra de vieilles gravures encadrées de bois noir ; il faut qu'on les voie bien.... Puis l'escalier n'est pas commode à placer. Le salon est décidément trop grand, la salle à manger trop petite.... Les amis qu'ils inviteront au dîner d'inauguration se perdraient dans le premier, s'étoufferaient dans la seconde.

Mais ces difficultés ne rebutent aucunement M. Landriet, au contraire.

— Du choc des projets jaillissent les corridors, dit-il ; faisons dix plans, faisons-en vingt, cent, pour ensuite choisir le meilleur. Rien ne presse du reste ; le prochain tirage de l'emprunt n'aura tout de même lieu que dans quelques mois.

Rien ne pressait, en effet. Le prochain tirage eut lieu sans apporter autre chose que l'intérêt semestriel de 7 fr. 50.

— Cela vaut mieux ainsi, assura Philémon. Nous sommes loin d'être prêts. Continuons à travailler, et avant tout, maintenant que la saison le permet, cherchons l'emplacement de notre propriété.

Les études se poursuivent donc sur le terrain. Les plans — des portefeuilles entiers — ont été soigneusement serrés dans une chambre dont la servante n'a pas la clef, et chaque soir, après souper, les deux époux s'en vont autour de la ville, à travers vignes et vergers, chercher le meilleur endroit pour bâtir leur maison.

C'est moins difficile que d'en dessiner les plans. Au bout de quinze jours leur choix était fait : un pré au-dessus de la ville, bien au soleil, légèrement incliné au midi et protégé contre les vents du nord par un rideau de grands arbres. Position charmante, vue superbe, eau à proximité. Le pré appartient à la ville qui, sans aucun doute, heureuse de voir une nouvelle villa s'élever sur son territoire, s'empressera de le vendre. Il sera bien un peu nu pour commencer, mais les arbres croîtront vite dans ce sol fertile. Ailleurs on trouverait peut-être un emplacement déjà pourvu d'ombrages, mais en les créant on a le choix des espèces. Les fruits de l'arbre planté de vos propres mains sont supérieurs à tous les autres.

C'est un grand pas de fait dans la construction d'une maison que de savoir dans quel cadre on la placera. Le contenu doit harmoniser avec le contenant comme dimensions, comme style, comme couleurs. M. et Mme Landriet avaient imaginé une maison de ville ; c'est un chalet qu'il faut dans le

site agreste auquel ils se sont arrêtés. Les plans sont donc à refaire. La distribution intérieure peut rester la même, mais au dehors tout doit être changé : façades, profils, coupe des toits.

Sous les grands arbres qui abritent le pré contre les vents du nord est une belle promenade avec de confortables bancs mis gracieusement par la ville à la disposition du public. L'un d'eux justement, sur la lisière du bois, domine la propriété Landriet, et chaque soir, quand le temps le permet, les deux époux viennent s'y asseoir en extase devant l'élégant édifice que voient les yeux de leur imagination.

La pente du terrain facilite beaucoup l'établissement d'une grande terrasse au midi... et l'écoulement des eaux de la buanderie, ajoute Mme Lomé. On pourra combiner cette dernière avec la basse-cour ; les poules qui ont chaud l'hiver font davantage d'œufs. Tout autour la place est suffisante pour les massifs de verdure ; ici de simples arbustes : lilas, citronnelles, buissons ardents, poiriers du Japon, boules-de-neige ; là de vrais arbres : marronniers, tilleuls, bouleaux, entremêlés de quelques conifères. Le tout masquera bien un peu la vue aux promeneurs, mais l'aspect riant d'un chalet noyé dans la verdure a bien son charme aussi ; cela fait penser aux Alpes et donne des idées de

vacances ; les gens viendront exprès en chercher l'illusion.

— Et le nom ? demande un jour Philémon en se frappant le front ; comment n'y avons-nous pas encore songé ! Cherchons-le bien vite ; une propriété sans nom est un homme sans chapeau, un château sans tourelles, un officier sans galons.

Ils cherchent donc, tout étonnés de n'avoir pas commencé par là, ignorant que d'ordinaire on ne baptise un enfant qu'après sa naissance. Mais le nom d'une propriété n'est pas plus facile à trouver que le titre d'un livre. Grand choix cependant, trop grand.... Noms simples, géographiques : le Coteau, la Colline, le Vallon, la Plaine, ou botaniques : le Lierre, le Tilleul, la Glycine, la Violette, la Roseraie, le Cytise.... Noms composés : Villa-des-Roses, des-Lilas, Chalet-des-Bois, des-Prés, Belle-Vue, Bel-Air, Beau-Site, Mont-Riant, Mont-Choisi, Pré-Fleuri, Clos-Paisible, Maison-Blanche.... Noms indiquant que le propriétaire s'est retiré là fortune faite : Mon-Repos, Mon-Loisir, Sans-Souci,... qu'il a voyagé : Gibraltar, Tivoli, Malakoff,... qu'il n'apprécie ses concitoyens qu'à leur juste valeur : Ermitage, Solitude,... ou encore qu'il aime à rêver sous les frais ombrages où chantent les fauvettes : la Charmille, le Bocage, le Bosquet....

Pendant des semaines Philémon et Baucis pas-

sèrent en revue tous ces noms et bien d'autres encore sans pouvoir se décider, lui penchant pour un nom de fleur odorante : Jasmin, Chèvrefeuille, Héliotrope, elle les trouvant prétentieux, ridicules même à leur âge, sans compter que ces forts parfums, les soirs d'été, donnent la migraine. Il fallait trouver autre chose. Le Nid un instant eut leurs préférences; mais non, ils ne sont pourtant pas des oiseaux.

— Prenons le Noyer, tout simplement, proposa Baucis pour en finir. Le nom est modeste, l'arbre sérieux; il donne une belle ombre et des fruits utiles.

— Dont nous ferons de l'eau-de-vie à la Saint-Jean, lorsqu'elles sont encore vertes. Dès cet automne j'en sèmerai une; c'est entendu : le Noyer, nous en restons là.

L'automne vint, interrompant les promenades au Noyer et les études sur le terrain. Mais que de choses encore à faire pendant la mauvaise saison! Meubler la maison, entre autres, chambre après chambre, les gros meubles d'abord, puis les accessoires : rideaux, bibelots, tableaux et gravures à suspendre aux parois, le tout dans une note harmonique, simple, de bon goût.... Jamais on ne serait prêt pour le printemps.

Un jour d'octobre, M. Landriet rentra triomphant. Au sortir de la banque il avait fait un tour

de marché, cherchant des noix, les plus grosses, qu'il rapportait dans les poches de sa redingote. Ils choisirent la plus belle, puis, avec un secret battement de cœur, l'enterrèrent dans un coin du jardin, plantant un petit bâton tout auprès pour marquer la place.

Ce commencement d'exécution les remplit d'une nouvelle ardeur. Bien d'autres choses que le noyer pouvaient être préparées d'avance. Et comme l'écureuil prévoyant amasse des glands pour l'hiver, eux se mettent à collectionner tous les menus objets qui prendront place dans la maison. C'est une paire de chenêts achetée d'occasion chez le marchand de bric-à-brac, que Philémon rapporte sous son manteau « pour la cheminée de mon cabinet de travail. » Ce sont de ces vieilles estampes tout encadrées, de ces tableaux de maîtres inconnus que pour quelques sous on trouve chez les revendeurs ; ce sont encore des outils divers achetés à vil prix aux enchères après faillite, scies, rabots, limes, ciseaux et gouges, car Philémon, en posant la plume, travaillera de ses mains. La menuiserie le reposera du grand-livre ; un atelier est prévu au Noyer.

Mais tous ces objets prennent de la place, et les deux époux tiennent à garder leur secret. Il devient donc nécessaire d'affecter au Noyer une chambre spéciale, inexorablement fermée aux

curieux, dans laquelle ils cacheront, outre les plans et dessins du chalet, tous les objets destinés à le meubler et à l'embellir, une chambre où chaque jour ils pourront passer de longues heures à contempler leur chère maison entourée de ses luxurieux massifs de verdure....

* * *

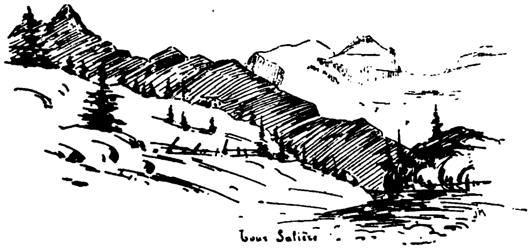
Le temps a marché et aujourd'hui plus de vingt ans se sont écoulés depuis le jour où M. Landriet a pour la première fois parlé de ses projets. Le noyer est devenu l'arbre qui couvre le jardin de son ombre, mais l'obligation de la ville de Paris n'est encore sortie à aucun tirage. Y comptent-ils encore ? A voir leur sérénité on pourrait en douter.

— « Bonheur au jeu, malheur en amour, » dit plaisamment Philémon. Qu'en penses-tu, la vieille ?

— Tu as raison, que nous manque-t-il donc,... en attendant ?

Et c'est vrai qu'il ne leur manque rien. M. Landriet, entre deux pages, regarde l'avenir sur la muraille d'en face, et chaque soir dans la chambre close ils en chuchotent avec de petits rires.

Dr CHATELAIN.



La fabrication et l'utilisation du froid.

POUR transformer la matière et utiliser toutes ses propriétés, l'industrie moderne essaie de tous les procédés. Une usine se reconnaît de loin à sa haute cheminée, qui annonce de grands feux, c'est-à-dire de hautes températures, car le feu est l'agent par excellence de transformation des corps ; fondre, cuire, évaporer, calciner sont les modes d'action usuels de nombre d'industries. Depuis une vingtaine d'années, la science s'est ouvert une voie nouvelle qui semble au premier abord en contradiction complète avec la première ; c'est l'emploi du froid, c'est-à-dire des très

basses températures ; geler, condenser, liquéfier, tels sont les procédés de cette nouvelle industrie, dont de grandes machines couvertes de givre sont l'emblème. Ces nouveaux agents ne sont pas, comme on pourrait le croire, opposés aux premiers, les uns et les autres ont pour but de soumettre la matière à des conditions de milieu toutes différentes de celles dans lesquelles elle se trouve aujourd'hui. Le chaud et le froid s'éloignent également de notre tempéré ordinaire, ce sont tous deux des agents modificateurs de ce qui reste inerte dans le tiède.

Puisque l'amabilité des gens de lettres a bien voulu faire une petite place dans le *Foyer romand* au bruit des machines et demander à la science d'entr'ouvrir la porte de ses laboratoires, nous essayerons de faire pénétrer nos lecteurs dans un de ces laboratoires du froid, dont le berceau est dans notre pays et dont l'outillage principal est l'invention d'un savant genevois.

Les extrêmes de température que nous donnent les différences de latitude et le cours des saisons ne dépassent guère 100 à 110° centigrades, de + 50° par un jour d'été à Aden ou dans le désert à — 60° dans une de ces nuits polaires dont nous parlent les courageux explorateurs des contrées arctiques ; l'oscillation de température n'est guère plus grande que celle que subit l'eau de nos rivières

lorsqu'elle se transforme en glace ou qu'elle bout dans une théière. Les procédés de l'industrie nous offrent dans l'arc voltaïque une température de 3600 à 3800° et dans un bain d'oxygène bouillant — 211° ; c'est donc une oscillation de 4000° à laquelle nous pouvons soumettre les corps les plus divers. L'excès du chaud sur le tempéré usuel est, il est vrai, bien supérieur à l'excès du froid, mais ce dernier n'est pas à négliger et vaut bien tout le mal qu'on se donne pour l'obtenir.

On produit industriellement les basses températures par deux procédés principaux. Le premier, très connu, est la *dissolution* d'un sel dans un liquide ; ce phénomène de liquéfaction d'un solide dans un dissolvant est ordinairement accompagné d'un abaissement de température du dissolvant et du corps dissous. C'est ainsi que le sel qui fond dans l'eau la rafraîchit ; en salant le potage on le refroidit, et le résultat serait meilleur encore, au point de vue thermique, si l'on remplaçait le sel par le salpêtre. Je ne sais si le goût y trouverait son compte. C'est par un procédé semblable qu'on prépare les mélanges réfrigérants employés dans les glacières des ménages ou que les confiseurs conservent les glaces en les entourant de neige et de sel. Remarquons que c'est parce qu'ils *fondent* que la neige et le sel peuvent produire — 20° par

exemple ; aussi longtemps qu'ils restent secs l'un et l'autre, ils conservent leur température propre. Dès que la fusion commence, le froid se produit, il en est la conséquence ; car un corps a besoin pour fondre d'une certaine quantité de chaleur ; cette chaleur, si aucun foyer ne la lui fournit, il l'emprunte à tout ce qui l'entoure, c'est-à-dire à tout ce qui est plus chaud que lui. Ce procédé ne mène pas très loin, les meilleurs mélanges réfrigérants donnent — 40° à — 50° ; en employant la neige que forme l'acide carbonique lorsqu'il a été solidifié, et en la fondant dans de l'éther refroidi, on arrive à — 80° environ ; ce n'est pas suffisant, il faut chercher autre chose.

C'est aussi en utilisant un phénomène très connu, l'évaporation, que nous trouvons un second procédé énergique de production du froid. La main mouillée d'eau éprouve une sensation de fraîcheur ; cette impression devient plus vive si nous remplaçons l'eau par l'alcool, elle se transforme en sentiment de froid si nous employons l'éther, qui est si volatil ; en activant l'évaporation, nous augmentons le froid produit. Pour abaisser la température d'un corps, il faut donc le plonger dans un bain d'un liquide très volatil et activer le plus possible l'évaporation, c'est-à-dire le passage de l'état liquide à l'état gazeux.

Nous avons parlé de l'éther comme liquide vo-

latil, il ne l'est pas même assez pour le but que nous nous proposons ; il y a un corps qui convient bien mieux, c'est l'acide carbonique ; ce gaz, qui se produit si fréquemment, peut être transformé en liquide à la température ordinaire, si on le soumet à une pression relativement modérée ; dès que la la pression cesse, le liquide bout et se hâte ainsi de reprendre son état initial de gaz ; mais par ce fait il se solidifie en partie et forme de la neige d'acide carbonique qui reprend l'état gazeux, c'est-à-dire *bout* à — 79°. On peut activer cette évaporation ; il suffit de faire le vide, c'est-à-dire d'enlever les vapeurs à mesure qu'elles se forment et on arrive sans trop de peine à — 125°. Mais en opérant ainsi nous serons bientôt au bout de nos moyens frigorifiques en même temps qu'au bout de notre provision de liquide ; il faut donc reconstituer ce liquide afin de l'introduire de nouveau dans la circulation ; il faut, suivant le langage des ingénieurs, faire un *cycle* de transformations. Pour obtenir ce résultat nous comprimerons dans un récipient, indépendant et refroidi, le gaz que le liquide vient de nous fournir et nous pourrons alors le ramener à l'état liquide ; cela fait, nous l'introduirons de nouveau dans le vase d'évaporation. Grâce à cette ingénieuse disposition, employée aujourd'hui dans toutes les machines à glace, on peut maintenir pendant des heures, et

des jours s'il le faut, un corps à une température de — 70° à — 80°.

Maîtres de ce bain froid, nous irons plus loin encore ; comprimons un autre gaz, l'oxygène de l'air, par exemple, dans un vase suffisamment résistant, entièrement immergé dans le bain à — 70° ; il nous sera possible, avec une pression suffisante, de transformer à son tour en liquide ce gaz, si peu disposé qu'il soit à prendre ce nouvel état, contraire à toutes les habitudes d'un gaz qui se respecte et qui s'est piqué longtemps d'être un gaz permanent. C'est ce qui a réussi en 1877 déjà à M. Raoul Pictet, à Genève et en même temps, par d'autres procédés, à M. Cailletet à Paris. L'oxygène, l'air, l'azote liquides peuvent être aujourd'hui conservés en vase clos suffisamment refroidi ; ouvrons le vase et le gaz liquéfié va bouillir, sa rapide évaporation abaissera encore sa température, qui tombera à — 190° ou — 210° suivant le gaz employé.

Pour ne pas perdre ce gaz sans aucun profit, nous formerons avec lui, comme nous l'avons déjà fait avec l'acide carbonique, un cycle de transformations, et nous serons en possession d'un bain à — 200° que nous pourrons utiliser à volonté.

Ce bref exposé du cycle des transformations nécessaires pour obtenir un grand froid suffit, nous

l'espérons, pour faire comprendre le principe général de la méthode employée ; on conçoit facilement qu'on pourrait inventer un troisième cycle avec lequel on arriverait plus bas encore ; mais à mesure qu'on avance dans cette voie, les difficultés augmentent rapidement.

Que ferons-nous maintenant de notre bain froid ? Nous l'appliquerons tout d'abord aux *cristallisations* et *distillations* à basses températures ; grâce à elles on a réalisé la purification de corps fort difficiles à obtenir à l'état de pureté absolue.

Un corps pur, le chloroforme, par exemple, cristallise à une température fixe qui lui est caractéristique et qui est de — 69° ; en opérant sur du chloroforme impur, on le voit se *troubler* à — 40°, — 50° ; ce sont les impuretés qui se solidifient ; on le filtre et le liquide restant ne se congèlera en cristaux transparents qu'à — 68° ou — 69° ; ces cristaux formés de chloroforme pur donnent naturellement en fondant un liquide pur, dont l'importance pour la chirurgie moderne est connue de chacun. La distillation à basse température donne des résultats semblables ; on sait qu'un appareil distillatoire comprend deux parties principales : un *alambic* dans lequel on chauffe le liquide à distiller et un *réfrigérant* qui condense les produits de distillation ; il faut entre les deux appareils une

différence de température : l'alambic sera à + 100°, par exemple, et le réfrigérant à + 20° ; il y a ainsi 80° de chute de température ; mais on peut aussi maintenir l'alambic à + 20° et refroidir le réfrigérant à — 60° ; la chute de température sera encore de 80°, le résultat ne sera pourtant pas le même. En distillant à haute température, les produits peu volatils accompagneront en grand nombre les éléments très volatils, odeurs, essences, etc., et se condenseront dans le réfrigérant ; en distillant à basse température, ce seront les produits les plus volatils, essences et odeurs, qui seuls quitteront l'alambic et pourront se condenser dans le réfrigérant. Il y a donc dans le distillateur à basse température un procédé de purification analogue à celui que donne la cristallisation.

A côté de ces applications, aujourd'hui industrielles, les sciences physiques et chimiques et les sciences biologiques trouvent dans les laboratoires du froid de puissants auxiliaires pour leurs recherches.

Nous ne pouvons que les passer rapidement en revue.

Nous nous protégeons habituellement du froid en nous enveloppant de couvertures, d'habits de laine et de fourrures ; ces noms éveillent en nous l'idée de corps chauds ; essayez de vous plonger, aussi bien couvert que vous voudrez, dans une

enceinte à températures comprises entre — 160° et — 80°, sans en toucher, cela va sans dire, les parois, elles vous brûleraient; vous êtes seulement soumis au rayonnement froid de cette enceinte et vous ne tarderez pas à trouver, quelle que soit l'épaisseur de vos fourrures, des édredons ou des couvertures dont vous vous envelopperez, que vous êtes gelés jusqu'aux os. Tous les protecteurs ordinaires des froids usuels sont *transparents* pour les radiations à basses températures, c'est encore là une difficulté nouvelle à laquelle viennent se heurter les laboratoires du froid. On ne peut protéger les machines et les bains par des enveloppes de laine comme on protège les tuyaux de vapeur avec des *calorifuges*. Ce n'est qu'au-dessus de — 70° que l'effet des vêtements et de leurs bienfaisantes qualités protectrices se fait nettement sentir. Nous rentrons alors dans le monde connu.

Les basses températures agissent d'une manière très intéressante sur les réactions chimiques. Elles viennent à notre aide pour nous rendre compte des mystères de ce qu'on est convenu d'appeler l'*affinité chimique*, cette inconnue si constamment invoquée sans qu'on sache ce qu'elle est.

Prenons un exemple très simple : une goutte de vinaigre ou, en général, d'un acide tombant sur le marbre de votre cheminée, produit une effervescence; un gaz se dégage, c'est l'acide carbonique;

le chimiste vous dira que l'acide et le marbre, qui n'est pour lui qu'un carbonate de chaux impur, se sont combinés, un nouveau produit s'est formé, qui ne ressemble ni au marbre, ni à l'acide. Donnons une forme scientifique à cette expérience involontaire que, sans respect pour la science, madame appellera faire des taches sur une cheminée. Nous prenons un morceau de marbre ou de craie, nous le jetons dans un acide énergique qui se combine vivement avec le carbonate de chaux ; à la température ordinaire, une vive effervescence nous prouvera l'activité de la réaction. Plongeons maintenant les corps en présence dans un bain froid à — 40° ou — 60° ; cela les calmera beaucoup, si bien que, glacés comme ils le sont, ils ne manifestent plus l'un pour l'autre la plus petite affinité et qu'ils restent en présence aussi inertes qu'un morceau de verre dans de l'eau ; si la température s'élève, l'affinité semble naître avec elle et croître progressivement comme elle ; c'est lentement que la combinaison commence et nous pouvons l'accélérer ou la ralentir au gré de nos désirs.

On comprend le parti que là chimie peut tirer de cette possibilité, et les horizons qu'elle ouvre au savant sur le monde inconnu de la nature de la réaction chimique. Grâce aux basses températures, nous pouvons ralentir, arrêter même, les

réactions chimiques les plus vives, en suivre par conséquent l'évolution dès leur début, comme nous pouvions jusqu'ici par les hautes températures accélérer celles qui étaient trop lentes ou provoquer même des réactions nouvelles. Les basses températures étendent notre puissance d'action sur le monde mystérieux des affinités moléculaires.

Que vont-elles faire dans le monde plus mystérieux encore des réactions qui se passent chez les êtres vivants ? Quelques résultats déjà sont acquis et leur importance vaut bien qu'on s'y arrête un instant.

Les graines des plantes ont tout d'abord été soumises aux actions des basses températures. Par quel mystérieux procédé une graine peut-elle conserver des années la faculté de germer ? Comment résiste-t-elle à tant de causes qui semblent devoir tuer la vie latente en elle ? Pour résoudre ces problèmes de la vie, il faut expérimenter.

Des graines de plantes variées ont été soumises pendant des heures et même pendant quatre jours à des températures de — 100° sans avoir perdu la faculté de germer ; d'autres ont été maintenues pendant des mois à des températures oscillant de — 38° à — 54°, elles n'ont pas perdu pour cela leurs propriétés germinatives, quoiqu'il y ait des différences entre elles. Les graines de la sensitive,

comme la plante dont elles proviennent, sont moins résistantes que les graines des plantes vulgaires telles que le blé, l'avoine ou le fenouil.

Chez les animaux inférieurs, même résistance jusqu'à et y compris les poissons, qui supportent la congélation dans un aquarium et qui retrouvent la vie et le mouvement quand leur prison de glace se dégèle. Les grenouilles supportent — 28° sans périr ; les escargots bien sains, à coquille sans fissure, peuvent être impunément refroidis à — 100° et retrouvent après l'agilité caractéristique de leur race. Les œufs d'oiseaux sont très sensibles au froid, au-dessous de — 2° à — 3° ils meurent ; en revanche, les œufs de grenouilles résistent fort bien à — 60°, pourvu qu'ils soient refroidis lentement. Une application intéressante de ces grands froids a été faite à la conservation des œufs du ver à soie ; refroidis à — 40° immédiatement après la ponte, ils peuvent être conservés sans altération jusqu'au moment où une température suffisante permettra leur développement ; grâce à ce fait, on peut attendre que les mûriers aient leurs feuilles avant de laisser le développement des jeunes se produire, et ceux-ci en sont plus résistants. Aussi le refroidissement artificiel des œufs de vers à soie est-il entré dans la grande industrie. Il est à peine besoin de dire que nos ennemis intimes, les microbes, résistent ordinairement fort bien aux températures très

basses, il craignent bien plus la lumière que le froid, car ils sont de ces êtres dont il est dit que leurs œuvres sont mauvaises.

Comment se comportent les animaux supérieurs, ceux qui ont le sang chaud, en présence de ces froids plus que sibériens que sont les températures de — 50° à — 110° ?

Comme jamais l'organisme n'a été soumis dans la nature à des actions pareilles, le problème est particulièrement captivant pour le biologiste.

Un organisme vivant, dépourvu de moyens artificiels de protection, subit l'action du froid ambiant d'abord par la peau et par les organes périphériques. Ce sont les extrémités qui les premières se refroidissent, mais la peau, par une merveilleuse action réflexe, réagit contre les causes perturbatrices de la vie. Celle-ci, abandonnant ses positions avancées, bat en retraite dans le centre de résistance de l'organisme ; toute son activité se concentre pour défendre les organes vitaux ; la respiration s'accélère, le pouls bat plus vite, et la température du centre de l'organisme augmente. Cette réaction est le procédé de conservation de l'être qui se débat contre la pénétration du froid. La lutte active se soutient pendant un temps plus ou moins long, puis tout à coup la vie capitule, et en quelques minutes la mort arrive. Cette histoire est celle d'un chien plongé dans une enceinte

froide et soumis sans contact avec les parois à l'action réfrigérante de leur rayonnement. Ces conditions sont celles du refroidissement usuel aux températures comprises entre 0° et — 60°. Le rayonnement froid à ces températures *modérées*, puisque nous parlons de grands froids, ne pénètre l'organisme qu'après avoir agi sur la peau; c'est de proche en proche, de la surface à l'intérieur que son action se fait sentir.

Mais que va-t-il advenir d'un animal ou d'un homme plongé dans une enceinte à — 100° ou — 110°, et dont la peau sera soigneusement protégée contre l'action directe du froid par d'épaisses fourrures ou des couvertures chaudes et moelleuses? Pour comprendre ce qui va se passer, rappelons-nous que ces protecteurs ne sont efficaces que pour les radiations froides comprises entre 0° et — 60°, au maximum — 70°; à des températures plus basses, pelisses et couvertures sont transparentes pour le froid, la peau et le tissu musculaire ne protègent pas mieux. Voilà donc le corps habillé pour certaines radiations, les moins froides, et comme nu pour d'autres, celles dont la température est la plus basse. Les phases de la lutte et l'effet du froid seront tout différents et nous ne pouvons mieux les décrire qu'en laissant la parole à l'expérimentateur qui s'y est volontairement soumis; le récit que nous fait de ses impressions

M. Raoul Pictet vaut par sa précision et par sa concision beaucoup mieux que la description que nous pourrions en faire. C'est un procès-verbal d'expérience.

Je me suis servi de mon grand réfrigérant dont la température peut être facilement amenée à — 100° et — 110°.

En mettant une planche au fond de l'appareil, j'y pouvais mouvoir les pieds et *battre la semelle* pour ne pas rester immobile pendant la station de huit à dix minutes que j'y faisais.

Je sortais la tête et les épaules hors du puits frigorifique, respirant l'air du laboratoire à la température ordinaire.

J'ajouterai à ces préliminaires un fait tout spécial ; depuis plus de six années je souffre de l'estomac et de digestions très difficiles ; ces douleurs d'estomac accompagnaient chaque digestion. Ce n'était donc pas sans une certaine appréhension que je me risquais dans ce puits pour y éprouver personnellement l'action du rayonnement à très basse température.

L'enveloppe du puits était maintenue à — 105° ; je descends dans le puits et j'observe la respiration et le pouls. Je note 15 respirations et demie par minute et 63 pulsations. En descendant dans le puits, bien protégé par ma pelisse, j'ai pédalé sans rapidité avec les deux jambes successivement. Je montais chaque pied à 15 centimètres de hauteur, le reposant sur la planche sans effort musculaire. Je faisais 42 levées de pied par minute.

Les quatre premières minutes, je n'ai *absolument rien senti* et aucun symptôme quelconque ne s'est manifesté. Vers la cinquième minute, j'ai senti comme un chatouillement général dans les jambes, les hanches même et dans l'intérieur du corps ; cette impression est indéfinissable et échappe à toute description. En même temps un désir de nourriture, un commencement de ce qu'on nomme une *fringale* s'est nettement dessiné. Le pouls était monté à 67 pulsations par minute, la respiration à 19 pleines, plus profondes que les respirations ordinaires.

Après huit miuutes et demie, je suis sorti n'ayant presqu'aucune impression de *froid à la peau*, mais sentant le picotement général dans tout le corps. Une faim bien caractérisée accompagnait cet état d'ensemble....

Une fois sorti du puits frigorifique, je me mis à marcher. A peine avais-je fait deux ou trois minutes de marche que j'ai éprouvé une réaction comme de ma vie je n'en ai éprouvé une après aucun bain froid. Tout le corps traversé d'une myriade de petites aiguilles fixes et mordantes donne une faible idée de la conséquence physiologique de cette reprise de la circulation à l'état normal. La réaction a duré au moins un quart d'heure avant de se calmer.

Pour la première fois ce jour-là depuis plus de six ans je me mis à table avec joie et je mangeai copieusement. L'après-midi, je me sentis à peine touché par les douleurs qui ne me faisaient jamais défaut depuis si longtemps.

J'ai fait *huit* expériences dans le courant de février et mars 1894, variant de huit à onze minutes la durée de

l'exposition au froid. Chaque fois j'ai éprouvé les mêmes sensations et les mêmes effets physiologiques.

Y a-t-il dans cette *frigothérapie* un procédé curatif de quelques maladies ? Il serait prématuré de se prononcer, mais en tout cas nous constatons dans ce mode d'action d'un froid auquel l'organisme n'a jamais été soumis, des effets nouveaux qui valaient bien qu'on fît l'expérience, qui sera sans doute répétée et variée.

Avons-nous épuisé l'étude des phénomènes produits par les basses températures ? Certes non, cette courte esquisse des résultats obtenus n'est qu'une introduction dans le monde du froid ; les phénomènes électriques, les phénomènes moléculaires, ceux qui produisent la lumière sont modifiés à ces températures si voisines de ce zéro absolu des physiciens qui serait à — 273° et dont l'existence devient d'autant plus problématique qu'on s'en approche davange [1]. L'étude des basses températures a largement étendu nos connaissances dans ce monde des vibrations moléculaires, ces mouvements infiniment petits qui sont la cause de toutes nos sensations de chaleur et de lumière. Nous pouvons en mesurer les durées et les longueurs depuis le moment où, oscillations lentes, elles caractérisent 210° de froid jusqu'au moment

[1] On vient d'atteindre — 265°.

où notre œil ébloui contemple les vibrations rapides qui accompagnent les 4000° de la lumière électrique. Du givre des machines à glace aux brûlants foyers des usines, partout les vibrations des molécules transforment la matière au profit du roi de la création, qui manie à son gré le chaud et le froid, mais qu'une vapeur tue et qui s'endort de son dernier sommeil dans la neige des Alpes.

HENRI DUFOUR.

Août 1895.





Dimanche anglais.

Sous le ciel gris, parmi les grands champs d'orge mûrie et blonde maintenant, les petits cottages en brique rouge somnolent, une face tournée vers la mer silencieuse, l'autre vers la vaste campagne où les routes monotones rampent, désertes, entre les hautes haies. Le moulin à vent lui-même a arrêté ses grandes ailes blanches qui, pendant la semaine, semblent un vol de gigantesques colombes autour d'un prodigieux pigeonnier. Le vent de mer souffle bien, comme un autre jour, cet irrévérencieux païen qui ne connaît ni lois ni rites, mais il n'agite pas les arbres raidis, dirait-on, dans leur épaisse toison de lierre comme en une attitude de hiératique dignité.

La plage, hier encore si animée et vivante, est solitaire aujourd'hui, enveloppée de silence et d'ennui, et les tentes de bain désertes ont un regard morne pour les vagues courtes où pas un humain ne viendra prendre ses ébats. Sur la mer les vaisseaux, plus rares, paraissent immobiles.

Le facteur, cet amusant fantoche au nez rouge, à l'extinction de voix perpétuelle, qui, chaque jour, m'apporte les lettres et les journaux de chez nous, n'a pas frappé ce matin à ma porte et ne frappera pas de toute la journée.

Là-bas, la vieille église anglicane dresse sur les champs son clocher crénelé comme un formidable château fort. Le son des cloches falottes arrive jusqu'à moi amorti, dirait-on, par le lierre des parois, languissant et chargé d'ennui, l'ennui de cet office, où la politesse due à des hôtes me conduira, où pendant deux mortelles heures j'entendrai ces litanies et ces répons, et ces prières marmottées, et ce prêche insignifiant et mal dit....

Autour de moi la torpeur est complète, de cette maison que j'ai vue si gaie et si active. Un filet de fumée, seul vestige de vie, montre qu'à la cuisine on prépare ces aliments du dimanche, plus lourds encore que ceux de la semaine, qui hébètent et qui endorment. Le chien Jack lui-même a renoncé à son occupation favorite, qui est de dégringoler

de la falaise sur la plage à la poursuite des pierres roulantes : il dort voluptueusement sur un canapé, et le chien Tobit contemple avec des yeux à demi clos le sommeil plus profond de son camarade.

Je bâille, et je sens que cette torpeur des êtres va me pénétrer. Et, sans doute, je ne saurais mieux faire que de me laisser gagner par elle et doucement bercer jusqu'à ce que ce jour du sabbat soit accompli. N'est-ce pas là ce repos absolu, cette somnolence d'un mois que je voulais, que je cherchais et que j'ai trouvée enfin dans ce coin perdu d'Angleterre, où pas un étranger, bien sûr, n'est venu avant moi, ni ne viendra plus tard? Sans doute c'est bien cela que je voulais, et pourtant.... Pourtant « l'esprit de contradiction, » qui est peut-être bien le plus puissant mobile de nos idées et de nos actes, est là qui me travaille, qui ne veut pas que je flâne en ce jour d'universelle flânerie, qui me pousse vers mon encre desséchée au fond de l'encrier délaissé, qui m'ordonne de retourner le précepte divin, et, n'ayant rien fait pendant six jours, de faire toute mon œuvre le septième.

Toute mon œuvre ? Mais quelle œuvre ? Quel prétexte à labeur ? Je suis en vacances et rien ne m'oblige au moindre effort à faire, au plus petit article à écrire, à la plus médiocre conférence à préparer. Je bâille encore et je vais céder.

Mais l'esprit malin, qui a juré qu'aujourd'hui et non pas un autre jour je violerais les coutumes de cette nation au risque de scandaliser d'aimables hôtes, l'esprit malin est tenace et fort avisé en toutes ses voies. Tout à coup, dans un éclair de mémoire, il me rappelle que j'ai promis quelques pages à l'aimable éditeur du *Foyer romand*, que le délai est expiré, et que je n'ai à choisir qu'entre les deux termes de ce dilemme : ou manquer de parole ou violer le dimanche anglais.

Je saisis cette dernière alternative avec enthousiasme, et, au moment même où les cloches pour la seconde fois résonnent dans la vieille tour verdie de lierre, fort du sentiment du devoir à accomplir, je m'asseois à ma table et je me mets à l'œuvre, avec une allégresse que jamais, en un jour ouvrier, je ne me rappelle avoir ressentie.

* * *

Quand je dis que je me mets à l'œuvre, c'est une façon de parler, car vous pensez bien qu'on ne se met pas à écrire pour le *Foyer romand* sans avoir longuement médité et bien pesé ce qu'on va dire. Je médite donc longuement, je pèse et je soupèse.... Il s'agit d'une nouvelle romande que je veux écrire.

J'ai déjà un élément important pour cette œuvre d'imagination, le cadre même du récit : un village des Alpes vaudoises, en été, pendant les vacances. Les principaux personnages ne sont pas très difficiles à imaginer : un jeune homme, disons un étudiant, que nous supposerons pauvre, et une jeune fille qui sera, par hypothèse, riche, aimable, accomplie. On pourrait supposer aussi l'inverse, à savoir l'étudiant riche et la jeune fille pauvre, mais accomplie, car il est entendu, n'est-ce pas? que dans une nouvelle romande l'héroïne doit avoir toutes les vertus. Ne compliquons pas. Restons-en au jeune homme pauvre et à la jeune fille riche. Ils s'aiment, cela va sans dire. Des obstacles surgissent : opposition des parents, préjugés de castes, scrupules du jeune homme qui redoute de passer pour un coureur de dots, scrupules de la jeune fille qui ne veut pas « briser le cœur » d'une mère sensible, mais perchée sur ses sacs d'écus et sur les origines lointaines de sa race. Comment triompheront-ils de ces obstacles en apparence insurmontables ? Il y a deux moyens. Le premier consiste.... Mais déjà ma pensée s'est détournée de l'œuvre projetée.

La mer sournoise et câline, telle une amante un moment dédaignée, me sourit maintenant sous une caresse du soleil, et la vague fait monter jus-

qu'à moi sa plainte douce et continue. Une forme humaine est apparue sur la falaise et reste debout, immobile, perdue, dirait-on, dans sa contemplation. C'est le fou du village, — chaque village en ce pays ayant son fou, — une pauvre caricature d'humanité, contournée, étrange, qui vient chaque jour, pendant des heures et des heures, mêler sa plainte inarticulée et confuse à la plainte des vagues. Il faut que l'incomplet ressente à ce contact avec l'infini une étrange douceur, car une expression de paisible volupté envahit peu à peu ses traits déformés et hagards, qui semblent se détendre et s'imprégner de bonté. Et qui sait si cet être incomplet, inconscient et rudimentaire ne sent pas mieux et plus fortement que nos cerveaux logiques et précis, cette communion mystérieuse avec l'infini que célèbre le chant monotone, la chanson plaintive de cette éternelle berceuse, la Mer? Qui dira si la volupté qu'il éprouve à sentir cette communion et qu'il exprime par de petits cris d'animal joyeux n'est pas une jouissance plus merveilleuse et plus forte que toutes celles que peut donner à l'être conscient le spectacle des choses, la société des hommes ou l'amour des femmes?

L'amour des femmes! Ceci me rappelle à la réalité, à la « nouvelle romande » que je suis en passe de composer.

Le premier moyen qui s'offre à notre héros — pour triompher des obstacles qui s'opposent à son bonheur — consiste à faire briller sa vertu d'un tel éclat que la mère de la jeune fille en soit elle-même éblouie et sollicite à grands cris la faveur d'être appelée la belle-mère d'un jeune homme paré de tant de mérites. Je sais bien que dans la vie réelle la vertu brille rarement, qu'elle se dérobe soigneusement aux yeux du monde pour éclairer d'une lueur douce ses bonnes œuvres cachées. Je sais aussi que dans la vie réelle rarement les mères à préjugés se laissent éblouir par les mérites transcendants de celui qu'elles ne veulent pas appeler un jour : « Mon gendre ! » La lumière la plus éclatante ne fait pas baisser leurs paupières. Elles ont des yeux d'aigle qui regardent le soleil en face et qui discernent la plus minuscule de ses taches. Mais qu'importe la vie réelle dans une nouvelle romande ? Plus elle laisse de place à la convention, à la sottise d'un optimisme de commande, plus nous trouvons de talent à l'auteur. « C'est un garçon (ou une jeune personne) qui a bien *des moyens*, » disons-nous dans ce cas. On pourrait donc sans inconvénient laisser éblouir la future belle-mère par la splendeur des vertus de son gendre futur.

Mais il serait préférable encore — et la nouvelle aurait grande chance alors de devenir vrai-

ment populaire — de faire triompher notre amoureux par quelque acte de courage surhumain, par une péripétie dramatique dont il serait le véritable, le glorieux héros. Qu'il sauve la vie à celle qu'il aime, mieux encore au père de cette jeune fille, ou mieux encore à la future belle-mère, et voilà son avenir assuré, je veux dire son bonheur et celui d'Irène. (Car notre héroïne s'appellera Irène, c'est entendu, c'est un nom « délicieux » qui fera faire aux jeunes lectrices de ma nouvelle une petite moue tout à fait délicate et avantageuse.) Mais quelle péripétie dramatique trouver? Mon Dieu! rien de plus facile. Ne sommes-nous pas à la montagne? Un accident de montagne est si vite arrivé. Le plus pathétique, à coup sûr, serait une chute dans une crevasse de glacier et le périlleux sauvetage qui s'ensuivrait. Malheureusement M. Perrichon nous a pris ce moyen, privant ainsi l'écrivain romand d'une belle source d'émotions dramatiques. Il faut choisir autre chose. Il y aurait bien le bras cassé, le pied tordu, la rotule démise dans un sentier escarpé de montagne, et notre héros, aussi robuste que vertueux, transportant à force de bras la malheureuse victime jusqu'à son domicile. Mais serait-ce assez pour désarmer une mère insensible et bardée de préjugés? Je ne le pense pas. On pourrait recourir à une noyade dans

un de ces petits lacs alpestres si verts, si profonds et si traîtres, ou à l'incendie formidable et subit de quelque village alpestre aux chalets de bois. Tout cela serait excellent, bien qu'un peu usé. A tout prendre, le mieux sera encore de choisir une ascension : la montagne escarpée et dangereuse ; une subite invasion de brouillards séparant les touristes ; la belle-mère isolée, perdue, cramponnée, au-dessus de l'abîme, à une mince anfractuosité de rocher, défaillant presque, et le gendre magnanime, n'écoutant que son courage et sauvant, au péril de ses jours et par un prodige d'alpinisme héroïque, celle qui fut son ennemie et qui va devenir sa mère indulgente et souriante. C'est fait, j'ai le cadre de ma nouvelle romande.

Quant au dénouement, je ne m'en préoccupe même pas : il est de rigueur ici, comme une tenue décente. Ils se marièrent et ils furent heureux (bien qu'ils aient eu beaucoup d'enfants) ; car dans les nouvelles romandes il est convenu que les choses doivent toujours finir bien, et, si l'on en juge par notre littérature d'imagination, nous sommes le petit peuple le plus vertueux et le plus heureux qui se soit jamais épanoui sous la calotte d'un ciel sans nuage. La « nouvelle romande » ignore les cœurs méconnus et brisés, les grands serments violés, les lâchetés et les vilenies des âmes les plus

belles, semble-t-il, et les plus heureuses, les volontés incertaines et faibles, et comme la réalité est dure aux meilleurs d'entre nous, et comme ils guident peu leur vie, et comme la vie les guide, la vie inconsciente et aveugle....

* * *

Sur la mer plus grise un coup de vent furieux pousse les vagues pressées, qui battent avec colère la falaise impassible sous son tapis de coquelicots, de grandes marguerites et de fleurs de sénevé. Le fou n'est plus là, il s'en est allé vers sa cabane de briques. Par le sentier de la falaise, les jeunes filles reviennent de l'église, gagnant les cottages d'un pas rapide, car la pluie menace. Leurs cheveux sont blonds, d'un blond pâle pareil à celui des champs d'orge que longe le sentier. Le chien Jack secoue un instant sa torpeur pour regarder passer les jeunes filles, et le chien Tobit suit l'exemple de son camarade : mais bientôt tous deux d'un commun accord se remettent sur leur flanc droit et reprennent le rêve interrompu. Au loin, sur la mer, la bande bleue de l'horizon est devenue noire, et les barques qui là-bas plongent dans l'infini ont, avant de disparaître, un battement d'ailes, pareil à celui des mouettes quand

elles rasent les flots. Et mon rêve voudrait les suivre et s'élancer avec elles quelque part, n'importe où, ailleurs.... Mais un violent effort de volonté arrête ma pensée vagabonde et de force la ramène à son projet, à cette nouvelle romande que je veux écrire, aujourd'hui même et non pas demain, aujourd'hui, au nez et barbe du repos dominical anglican.

La donnée de ma nouvelle est trouvée : il n'y faut plus que les épices, et la salade sera prête. Pour qu'elle soit selon la formule, ma nouvelle doit avoir de l'*humour*. On chargera de ce soin quelque personnage épisodique, un vieux radoteur de village, une domestique « originale » à la langue bien affilée, ou quelque étranger parlant mal notre langue. A chacun de ces personnages, je ferai répéter un nombre invraisemblable de fois la même phrase jugée drôle, jusqu'à ce que mon lecteur rie par simplicité d'esprit ou par lassitude nerveuse. Pareillement, j'aurai garde de négliger les descriptions de nature. Le lecteur romand aime cela et il vous dira volontiers : « Lisez-moi ce livre, il est assommant, mais il y a de superbes descriptions. » Je vais donc chercher dans le tiroir à clichés de ma mémoire quelques-unes de ces chères descriptions : Alpenglühn, tempête à la Handeck, soir d'automne au bord du lac, avalanche

au premier printemps, lever de soleil dans la montagne. Je crois que cela suffira, et je me flatte de plaire, à condition seulement de placer chacun de ces tableaux au bon endroit et dans une lumière convenable. Rien ne me manque plus qu'un peu de sel : il faudra que mon jeune homme ajoute à ses autres perfections un peu d'esprit. Au besoin, je pourrai lui permettre quelques calembours. Quant au poivre, la nouvelle romande n'en use pas, très heureusement. Quelques auteurs le remplacent par du sucre, mais décidément je me refuse à les suivre jusque-là. Tous les ingrédients sont donc prêts, et je les considère avec une joviale satisfaction. Il ne me reste plus qu'à faire ma salade et à la servir. Mettons-nous résolument à l'œuvre....

Mais un son guttural retentit à mon oreille : on m'appelle pour le dîner, la seule action sérieuse que l'Angleterre se permette en ce jour du repos, on m'accuse de m'être endormi et d'avoir rêvé toute la matinée devant la mer. J'affirme avoir médité et travaillé pendant tout cet espace de temps. On se moque de moi et, comme j'insiste, mes hôtes rient si fort que ma conviction en est ébranlée. Qu'ai-je fait au juste en ce matin de dimanche anglais ? Je ne le sais pas, je ne le saurai jamais.

Une chose est certaine cependant. C'est que je n'ai pas fait ma nouvelle romande, que je ne la ferai jamais.

Les lecteurs du *Foyer romand* l'ont échappé belle. Qu'ils en rendent grâce au ciel et à la douce somnolence du dimanche anglais!

GASPARD VALLETTE.





TABLE DES MATIÈRES

